

*Ce Livre se trouve*

A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune,  
Libraire, rue Saint-Jacques,  
près les Mathurins.



*Ce Livre se trouve*

A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune,  
Libraire, rue Saint-Jacques,  
près les Mathurins.





LE MARQUIS DE T\*\*\*,

OU

L'ÉCOLE

DE LA

JEUNESSE,

Tirée des Mémoires recueillis par N.-E.-A.  
DESFORETS, homme-d'affaires de la  
Maison DE T\*\*\*.

Dextera præcipuè capit indulgentia mentes;  
Asperitas odium . . . . mover. Ovid. de Art.

*Première Partie.*



À LONDRES.

M. DCC. LXXI.

Paris, chez HUMBLLOT, libr. rue S.-Jacques.

---

On trouve chez le même Libraire quelques autres  
Ouvrages amusans, tels que

**LA FAMILLE VERTUEUSE**, IV Parties.

**LUCILE**, ou **LES PROGRÈS DE LA VERTU**, II P.

**LA CONFIDENCE NÉCESSAIRE**, Lettres Angl. II P.

**L'ORFELINE FRANÇAISE**, ou **FANCHETTE**, III P.

**LA FILLE NATURELLE**, II Parties.

**IDÉES SINGULIÈRES**, deux vol in-8°, savoir:

**LE PORNOGRAPHE**, ou **LA Prostitution réformée**,

**LA MIMOGRAPHE**, ou **LE Théâtre réformé**.

**L'ÉCOLE de la Jeunesse**, IV Parties, 6 livres.

---



# TABLE DES MATIÈRES

*Contenues dans les quatre Parties.*

<b>É</b>		<b>PREMIÈRE PARTIE.</b>	
ÉPI TRE à la Jeunesse,			page 51
PREMIER LIVRE.	L'ENFANCE.		21
HISTOIRE de M. le MARQUIS DE T...			25
Naissance du Marquis & d'Hélène sa cousine.			32
Bataille de Fontenoi.			37
Le Chevalier de T... y disparaît.			40
Premières années du Marquis de T...		42 & suiv.	
Collèges.		46 & suiv.	
Poésie.		49	
Exercices dramatiques.		51	
Mousquetaires.		57	
Portrait du Marquis.		59	
SECOND LIVRE.	L'AGE DES PASSIONS.	60	
Défauts de l'Instituteur du Marquis.		61	
Il commence à s'égarer.		62	
On met Hélène au couvent.		63	
Inconvéniens des Monastères : Hélène connaît			
Léonore d'E...		64	
Aventure de Nishard : Justine & Luce ses filles.		68	
Madame de T... reconnaît son fils dans le jeune-			
homme dont Nishard vient de parler.		85	
Le Comte de T... suit son fils.		87	
Monsieur & madame de T... se confient leurs			
découvertes.		89	
Suite de l'histoire de Nishard.		90	
Le Marquis de T... quitte les Mousquetaires.		95	
Conduite de ses Parens.		96	
Conversation du Marquis avec ses amis.		98	
Réflexion sur la conduite du Comte de T...		103	
Aventure du Marquis avec la Comtesse de J..		104 & l.	
Première Lettre de madame de J..		106	
Effet qu'elle produit sur le Comte de T...		111	
Le Marquis fait un voyage avec les Comtes de J..			
& de Q...		114	

# TABLE

Hélène vient au couvent à Paris : sœur Ste-Th....	125
Portrait d'Hélène.	116
Indifférence du Marquis pour elle.	118
Arrivée du Marquis : Remarque de la Comtesse de T....	120
Seconde Lettre de madame de J., prête à prendre du poison.	125
Conduite du Comte de T... envers monsieur de J..	128
Lettre de Luce au Comte de T... : Cette fille & monsieur de J.. sont innocens,	133
Réflexions sur la conduite de monsieur de J..	143
Le Comte de T... fait paraître son fils devant lui.	145
Desordre dans les idées du Marquis après cette entrevue,	148
Le Comte de T... conduit le Marquis au couvent où madame de J.. s'est retirée : Discours qu'il leur tient.	152
Effet qu'il produit sur les deux Amans.	157
Le Comte ramène madame de J.. chés elle.	158
Aveux de monsieur de J.. à sa femme.	159
On détrompe madame de J.. au sujet du poison.	162
Vide qu'éprouve le Marquis,	164
Il fuit tout le monde.	165
Le Comte le reporte lui-même dans le tourbillon des amusemens-	167
Le Marquis revoit Justine sans émotion : Il cherche à donner son cœur.	168
Il fuit Hélène dont il redoute la vue,	170
Avanture du Marquis avec Adrienne.	171
Comment le Comte dirige cette nouvelle passion.	172
Avanture du Marquis avec la jeune Teneveht,	175
Il fuit en Angleterre avec elle & M. de Q..	181
Il voit un Prisonnier français chés mylady d'Al...,	185
Cruauté de cette femme : Elle aime le Marquis : Fait enlever Teneveht,	186
Il revient en France,	189
Il change & devient sérieux : Le Comte en profite.	190
Il revoit enfin mademoiselle de T...,	191



# DES MATIÈRES.

## SECONDE PARTIE.

TROISIÈME LIVRE.	L'AMOUR HONNÊTE.	3
Ce que la vue d'Hélène produit sur le Marquis.		4
Lettre d'un Inconnu à mademoiselle de T...		7
Il se présente un Parti pour elle.		12
EDUCATION du Vicomte de Th..	<i>même</i>	
Comment le Marquis était avec le Vicomte.		29
Les soins que le dernier rend à mademoiselle de T... inquiètent la Comtesse.		31
On le soupçonne d'avoir écrit la Lettre anonyme.		32
Dispositions d'Hélène pour le Marquis.		33
Comment elle découvre les sentimens qu'il a pour elle.		35
Elle en fait part à madame de T...		40
On rend le Marquis jaloux.		45
Il se dispose à se battre avec le Vicomte.		48
Conduite de monsieur de T... en cette occasion.		55
Ses effets : Réflexions.		61
Visite de Léonore.		63
Et du Vicomte.		67
Suite de l'HISTOIRE du Vicomte & de Léonore, où commencent à paraître Adelaïde & Suzette.		69
Le Marquis déclare sa tendresse à sa Cousine.		110
Ce que pense le Comte de l'amour de ses enfans.		116
Conversation du Marquis avec Hélène.		117
Visite de la Barone d'E... & de ses filles.		121
Goût de madame de T... pour Adelaïde.		123
Avanture du Comte de S-A., ou l'Amour illicite.		126
Monsieur de Saint-A. voit Suzette d'E...		154
Premiers avis de la Comtesse à madem. de T...		157
Leur effet.		158
Seconds avis de la Comtesse à ses enfans.		159
Nouveaux sentimens de M. de S-A. pour elle.		162

## TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME LIVRE.	LE MARIAGE.	3
On prépare les noces du Vicomte de Th..		4
HISTOIRE de M. de M... & de Clare Bourgeois.		6
Trait raconté par Zaïde.		39
Second entretien du Marquis avec Hélène.		40

## T A B L E

Troisièmes avis que leur donne la Comtesse.	43
Par où M. de T... commence à disposer son fils au mariage.	50
Hélène est menée au Spectacle : Des trois Théâtres.	51
Effet naturel de la Représentation d'une bonne Pièce.	63
On se propose de faire voyager le Marquis, après son mariage, & de commencer par l'Angleterre.	66
Mariage du Vicomte.	68
Madame de J. fait un aveu pénible à la Comtesse.	69
Comment Hélène se comporte dans les Fêtes.	72
Caractère de Suzette d'E...	74
HISTOIRE du Comte de Saint-A...	79
Quatrièmes avis de la Comtesse à ses enfans.	93
Sentiment du Marquis sur l'amour.	97
Premiers avis du Comte à son fils.	99
Hélène refuse des diamans, & demande la somme qu'ils eussent coûté.	104
Monsieur de T... bénit ses enfans : Seconds avis.	107
Troisièmes avis du Comte ; la Religion.	109
Scrupules d'Hélène, & leur occasion : Amélie.	112
Desordres ordinaires dans les maisons d'Éduc. pub.	130
Conversation d'Hélène avec madame de Th...	132
— avec la Comtesse de T...	133
Mariage du Marquis & de mademoiselle de T...	134
Belle action des jeunes Époux.	137
Discours du Comte aux Jeunes-g. dotés par ses enf.	141
PRÉCIS de la Religion.	145
NOTICE des Religions anciennes & modernes	167
<b>QUATRIÈME PARTIE.</b>	
CINQUIÈME LIVRE. § I. CONDUITE des N. Époux.	3
Quelle résolution prend le Marquis.	4
Lettre autrefois écrite par le Comte au Chevalier.	7
Innocence de la jeune Marquise.	8
Lettre de mademoiselle Tenevehrau Comte de T...	10
fait que la Comtesse & la Marquise soient du voyage	14
d'Angleterre. Départ.	16
Caractère des Anglais.	18 & suiv.
Trait de lord Granby.	24
La beauté des Dames françaises fait du bruit à Londres ; la jeune Marquise desire de le quitter.	29



## DES MATIÈRES.

Avanture du château d'Hastings.	30
Lady Susan.	33
Sir Basil.	35
Lettre de lady Susan au C <sup>d</sup> .C <sup>d</sup> .	36
Andrew.	39
Quel est le Prisonnier français de mylady d'Al <sup>...</sup> .	41
Mort de mylady Susan.	45
HISTOIRE de sir Basil & de Mawd.	47
Mawd, que Jaspard a poignardée, est mise Sophie T.	65
Le Marquis pénètre dans la caverne d'Hastings.	66
Reconnaissance du Comte de T <sup>...</sup> & du Prisonier.	68
Mise Sophie T <sup>...</sup> conservée par le Prisonier.	69
Hélène revoit son père.	71
Arrivée de toutes les personnes intéressées à H <sup>...</sup> .	75
RÉCIT d'ANDREW: Effets de la mauvaise Éducat.	77
Nouvelles de France.	97
Noces de sir Basil, de mylord G <sup>...</sup> &c.	98
Entretien du Marquis avec son épouse.	99
Discours du Chevalier à ses enfans.	101
Amour du Prince E <sup>...</sup> pour Hélène.	106
Réponse d'Hélène à ce Prince.	109
Le Marquis devient jaloux.	110
Leçon de la Comtesse à son fils.	111
Supercherie du lord H <sup>...</sup> pour tromper Hélène.	112
C'est la Comtesse de T <sup>...</sup> qui donne dans le piège.	114
Discours de cette Dame au Prince E <sup>...</sup> .	119
Ce qu'il produit.	121
Danger des Mascarades.	122
Nouvelles Lettres de France.	124
HISTOIRE du Comte de Q <sup>...</sup> .	125
Lettre de madame de S-A <sup>...</sup> à madame de Th <sup>...</sup> .	141
Retour en France.	145
§II. EFFETS du Mariage sur les différ. Caractèr.	146
Le Comte de J <sup>...</sup> .	147
Monsieur de M <sup>...</sup> .	148
Le Vicomte de Th <sup>...</sup> .	150
Le Comte de Saint-A <sup>...</sup> .	152
Le Marquis.	157
La guerre est déclarée: Discours du Comte à son fils.	152

## TABLE DES MATIÈRES.

Ils partent pour l'armée.	164
Campagnes du Marquis.	165
Conduite de la Marquise, tandis que son époux sert l'État.	167
HISTOIRE d'un Marchand ruiné.	<i>même</i>
Retour du Comte & de son fils.	176
Conclusion.	177
S'il est permis de peindre les plaisirs d'un amour légitime.	179
Le Marquis rend grâces à ses parens, à son épouse.	181
Epilogue.	182
Envoi de ces Mémoires.	<i>même</i>

*Fin de la Table des Matières.*

## CORRECTIONS.

*Première Partie*, crayais, crayant; *mettez*, croyais &c.

*Page 35*, à la *Note*, lisez: Ceci doit être confirmé par ce que le Comte de T... dira par la suite, qu'on n'a droit même aux rapports fondés sur les liens du sang, qu'après avoir servi la société.

A Sparte. *Note de la page 178*, *IV Partie*. (\*) Un Peuple célèbre n'envoyait les Jeunes-gens à la guerre qu'à trente ans. « Cette coutume pourra paraître singulière aujourd'hui, que l'on fait tout avant le temps, & que l'on se hâte, si l'on peut parler ainsi, de cueillir les hommes avant qu'ils soient mûrs ». L'abus est bien plus grand encore de cueillir trop-tôt les femmes; il en résulte mille inconvéniens pour elles & pour les citoyens qu'elles donnent à l'Etat. On marie de nos jours les filles en France aussi jeunes que parmi les Musulmans, & l'on ne fait pas attention que la nature est précoce en Asie & dans la partie méridionale de l'Europe. Les Loix, à la vérité, ont fixé l'âge de marier les filles au plutôt à douze ans. Je n'ignore pas combien l'on doit être circonspect à y toucher: mais je ne puis m'empêcher de souhaiter qu'on portât l'interdiction jusqu'à seize ans. Il faut encore observer que cette Loi fut donnée par les Romains, & Justinien, renouvelée par le fameux Rédacteur des Loix de l'Empire, dans un climat différent du nôtre.

## AUX JEUNES-GENS.

**V** O U S , que l'erreur n'a point aveuglés , que le goût d'une criminelle indolence n'a pas corrompus , JEUNES-HOMMES , qui vous destinez à remplir dans toute son étendue le devoir sacré de citoyens ; Aimables FILLES , que ceux de mère & d'épouse ne doivent point effrayer , daignez recevoir comme une preuve de mon estime & de mon respect l'hommage de ce Livre.

Par un malheur attaché aux institutions humaines, à mesure que les États se sont policés, que les Arts se sont perfectionnés, il semble que le vice ait suivi les progrès des uns (1), & se soit raffiné comme les autres. Le siècle d'Auguste, le plus poli de la République Romaine, était aussi le plus débordé (2). César

(1) Plus les hommes se rassemblent, plus ils se corrompent, dit un Philosophe.

(2) On ne put trouver de son temps les dix Vestales vierges chés les Patriciens; il falut recourir aux familles plébéiennes. L'horrible prostitution n'épargnait pas l'âge le plus tendre. On peut s'en assurer par la lecture des Auteurs contemporains. César est appelé par Curion, *stabulum Nicomedis*, *Bithynicum fornicem*; par Dolabella, *pellicem Regina*, *spondam interiorum regiae lectica*. L'on fait que le même Curion le nommait encore, *omnium mulierum virum*, & *omnium virorum mulierem*. Ses propres soldats, dans son triomphe pour la conquête des Gaules chantaient à la suite de son char:

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem;

*Et l'heureux Octave furent obligés de faire des loix, pour obliger les citoyens à contracter des mariages légitimes (\*): ce siècle est revenu; Et peut-être, de notre temps, l'opposition*

---

*Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias,  
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.*

Servilia, mère de Brutus, que César avait aimée, lui prostitua sa fille Tertia. Les soldats chantaient encore au même triomphe pour la conquête des Gaules : *Urbani, servate uxores, machum calvum adducimus : Aurum in Gallia effutuisti : heic sumpstisti mutuum.*

Sextus Pompée reprochait à Auguste ses débauches. *Adulteria quidem exercuisse ne amici quidem negant, excusantes sanè, non libidine, sed ratione commissa; quo facilius consilia adversariorum per cujusque mulieres exquireret. Antonius super festinatas Livie nuptias objecit, & sceminam consularem è triclinio viri coram in cubiculum adductam, rursus in convivium, rubentibus auriculis, incomitiore capillo, reductam . . . . & conditiones quasitas per amicos, qui matresfamilias, & adultas virgines denudarent, atqui perspicerent, tanquam Thoranio mangone vendente.* On fit aussi ces vers sur une débauche de table, où les convives habillés en Divinités, réalisèrent les intrigues des Dieux.

*Impia dum Phœbi Cæsar mendacia ludit,  
Dum nova Deorum cœnat adulteria,  
Omnia à terra tunc Numina declinarunt;  
Fugit & auratos Juppiter ipse thronos.*

*Suet. in D. Cæs. & in Aug.*

Les mœurs de ces deux hommes étaient celles de toute la ville, ou plutôt de l'empire.

(\*) *Leges quasdam ex integro sanxit Augustus... de maritandis ordinibus. Hanc cùm aliquantò quàm cæteras severius emendasset, præ tumultu recusant-*



*qu'Auguste trouva dans tous les Ordres à la publication de sa loi, ne serait ni moins vive, ni moins générale. Cependant il faut convenir que parmi nous, les lumières sont plus grandes, & les abus moins énormes; ce qui ne vérifie pas, à beaucoup près la célèbre strophe d'Horace :*

*Ætas parentum pejor avis tulit*

*Nos nequiores, mox daturos*

*Progeniem vitiosiore (\*)*.

*Nous sommes redevables de ce double avantage à notre Religion & aux Sciences, fixées pour jamais en Europe, par l'invention d'un Art qui les facilite, & qui les perpétue.*

L'Imprimé.  
me. ie.

*JEUNES-HOMMES, vous êtes l'espoir de l'État, que bientôt vous allez composer, éclairer & défendre; n'oubliez jamais que votre bonheur dépend de conserver la Religion au fond de vos cœurs, & d'orner votre esprit, en vous appliquant aux Sciences utiles.*

*Il faut un culte; tout le monde en convient: l'homme ne s'étant pas fait lui-même; ce vaste univers ayant un souverain Modérateur, qui est le Père commun de tout ce qui respire, nous*

---

*tium perferre non potuit; nisi ademptâ demùm lenitâve parte pœnarum; vacatione triennii datâ, auctisque præmiis. Suet. in Aug.*

(\*) La voici dans le sens contraire :

*Nos ayeux ont été des monstres exécrables;*

*Nos pères ont été méchants :*

*On voit aujourd'hui leurs enfans,*

*Etant plus éclairés, devenir plus raisonnables.*

lui devons un tribut de reconnaissance. Rendons-le lui dans le rit le plus raisonnable<sup>(1)</sup>, pour ne pas dire le seul qui puisse lui plaire : sans cela, l'homme serait le plus favorisé & le plus injuste de tous les êtres. Laissons les peines & les récompenses d'une autre vie que le Matérialiste ne croit pas<sup>(2)</sup>, & que le Dèiste réduit à peu de chose : n'est-ce donc rien que de vivre<sup>(3)</sup>, que de goûter des plaisirs, de jouir du spectacle de toute la nature, qui nous obéit ? Comment regardons-nous ceux qui n'aiment pas leurs parens ? sur-tout si c'est un père, une mère tendre, qui aient exposé pour eux leur repos, leur santé, leur vie même ? ils nous paraissent des monstres. Eh ! quel nom donnerons-nous à ces ingrats qui n'aiment pas l'Être souverainement aimable, dont chacun de leurs mouvemens est un

---

(1) Voyez l'article de la Religion, III.<sup>me</sup> Partie, pag. 145 & suiv.

(2) Je dis Matérialiste, & non pas Athée, parce que je ne crois pas que ces derniers existent. Au reste, l'Athée, (s'il en est) a contre lui toutes les lumières de la raison. On pourrait encore me faire une difficulté, en confondant les Matérialistes & les Athées. Je conviens que tous deux sont également opposés à la Religion Chrétienne ; mais autre chose est de nier un Dieu que tout annonce dans l'univers, autre chose est de dire que cet univers est Dieu lui-même. Spinoza, quoiqu'on en dise, n'était pas athée.

(3) La somme de l'existence naturellement agréable, surpasse infiniment celle des peines. C'est une vérité que l'on ne conteste plus.



bienfait ? qui lui refusent l'hommage de leur existence ! . . . Il est vrai , que cet hommage est inutile à l'Être des êtres ; mais l'est-il pour les hommes, qu'un culte religieux unit & fraternise ? Le dernier des sujets d'un grand Roi n'augmente ni la félicité , ni la puissance de son maître par une scrupuleuse fidélité ; c'est son bonheur à lui-même qu'il opère , en demeurant dans l'ordre.

Ce qu'est la Religion pour le cœur, la nourriture & l'habillement pour le corps , les Sciences le sont à l'esprit. Quoi de plus méprisable qu'une ignorance crasse ? Ayez l'air noble , une figure intéressante , des qualités , & même des vertus ; présentez - vous dans un cercle éclairé , où la conversation sera pour vous une énigme dont vous n'avez pas le mot ; où vous ne pourrez répondre , ou interroger à votre tour ; on oubliera tout ce que vous pouvez avoir d'estimable ; on ne verra qu'une âme engourdie , retenue dans l'abrutissement par une condamnabile paresse. O ! vous précieuse espérance de l'État , quel que soit le ridicule qu'on a voulu jeter sur l'érudition , ne vous laissez pas séduire ; celui qui l'attaque avec une éloquence si vive , a pris chés elle des armes pour la combattre : 'quoi qu'on en dise , il est beau de lire Homère & Virgile dans leurs langues. Les échos d'un Génie célèbre ne cessent de répéter : « Quoi ! passer les plus belles années de sa vie à apprendre des mots » ! Pourquoi non ? la science des mots ne conduit-elle

*pas à celle des choses(\*) ? Que l'on corrige la manière d'enseigner les langues savantes, qu'on la perfectionne ; qu'on ôte à l'École ses vaines subtilités ; voila toute la réforme qui soit permise. Les connaissances abstraites & profondes élèvent le génie, & le préservent de la corruption ; les Belles-lettres & les Arts qui polissent l'esprit, adoucissent les mœurs & le caractère.*

*JEUNES CITOYENS, ne laissez pas échaper l'âge où vous pouvez acquérir les connaissances utiles : un temps viendra, que n'étant plus sous les ailes de vos parens, il faudra vous gouverner vous-mêmes ; une multitude de peines & de soins ; les embarras & les affaires de la vie civile vous accableront : profitez du temps heureux où vous ne vivez que pour vous-même ; où vous n'êtes rien dans le monde, où les passions sont calmes ; il ne sera plus temps de vous instruire, lorsque toutes vos forces devront être employées à lutter contre la tempête que les passions sont peut être sur le point d'exciter. Vous êtes dans le port ; vous allez comencer une navigation immense & périlleuse ; la vieilleffe seule vous ramènera d'où vous partez : faut-il attendre à vous munir de tout ce qui vous est nécessaire pour résister à l'orage, que vous soyez en pleine mer, loin de tout secours ?*

---

(\*) D'ailleurs nos langues modernes étant dérivées de deux langues mortes, nous n'en sentirons jamais l'énergie, si nous n'étudions ces dernières.

*Ces conseils généraux ne sont pas les seuls que me suggère mon zèle pour votre bonheur : lorsque vous serez hommes faits , chacun de vous abandonnant la route qui fut commune dans l'enfance , se choisit un état. Ne suivez pas les impressions séduisantes d'un goût momentané ; sur-tout, s'il vous détermine pour l'une de ces vocations qui s'écartent de la règle générale, hésitez longtemps, ne vous engagez que tard, & craignez le repentir.*

*Mais vous, qu'un âme droite, un discernement juste conduisent à l'état où la nature nous fait tendre, ne craignez pas que les tristes regrets vous y suivent, si la raison & l'amour, plutôt qu'une passion aveugle président au choix de votre compagne. Il est deux sortes d'abus qui suivent les mariages ; & vous êtes presque toujours la victime de l'un ou de l'autre : le premier est une trop grande familiarité ; l'autre, que l'usage & vos parens autorisent, que les gens d'une vertu trop sévère accréditent, est d'épouser sans la connaître celle qu'on vous a destinée. Un jeune-homme prudent évitera l'un & l'autre : il n'exposera point celle qui doit être sa compagne, à rougir un jour de s'être oubliée ; la fille la plus sage, lorsque personne ne veille sur elle, peut être la dupe des circonstances : quelle bassesse de la conduire de degrés en degrés jusqu'au fond du précipice, pour la mépriser, lorsqu'elle y sera tombée ? respectez-vous vous-même dans celle que vous aimerez ; qu'elle*

soit avec vous comme avec son frère, son protecteur & son ami ; suivez avec complaisance les progrès de son amour pour vous , mais n'en abusez pas ; soyez touchés de la gloire qui accompagne ce rôle honnête : que sont les plaisirs trompeurs procurés par le crime , auprès de la satisfaction que donne une conduite généreuse ?

Les abus de la seconde espèce ont des suites non moins funestes. On vous marie : ou, votre épouse élevée dans un couvent ne vous a parlé qu'une fois ou deux au travers d'une grille : ou , des parens sévères ont empêché que vous ne vous soyiez vus avec une honnête liberté ; son caractère vous est parfaitement inconnu ; le choix vous a été interdit : au lieu d'assortir vos humeurs , vos parens se sont occupés du rang & des richesses ; ils n'ont fait qu'une partie de ce qu'ils devaient , en donnant toute leur attention aux accessoires. Des parens que toute espèce de soin fatigue , ont bien plutôt fait de séquestrer leurs filles dans un monastère , ou d'interdire l'entrée de leur maison , que de veiller sur elles : cependant rien ne serait si aisé pour une mère sage , que de prévenir les suites d'un commerce trop libre entre les jeunes-gens ; qu'elle soit toujours avec ses filles ; que jamais elle ne souffre qu'on les mette de parties dont elle n'est pas ; mais qu'elle ne prenne aucun divertissement que ses filles ne le partagent : les heureux effets de cette conduite la dédommageront amplement de ses peines.



Mais à quoi serviront les entrevues, si l'on vous dit : Voilà celle que vous devez aimer : & que de son côté, la Jeune-personne elle-même soit instruite du sort qui l'attend ? Elle contraindra devant vous jusqu'à ses moindres mouvemens ; on la prendrait pour la douceur & l'ingénuité même. . . . Ah si l'on vous eût laissé libres tous deux, & qu'ignorant l'intérêt que vous deviez prendre l'un à l'autre, vous vous fussiez connus tels que vous êtes, quels avantages n'en eussiez-vous pas tiré ? si vous vous fussiez mutuellement inspiré l'amour & l'estime, votre bonheur en serait plus doux, lorsqu'on vous unirait : & si l'éloignement, le dégoût, ou la cruelle antipathie viennent à se manifester, vous éviterez une union mal-assortie.

JEUNES HOMMES, dociles aux conseils de vos parens, profitez de leurs lumières dans la recherche d'une épouse ; mais choisissez en second, connaissez parfaitement celle qu'on vous propose, avant de vous engager : & dans le cas où quelqu'une des convenances que je vais mettre sous vos yeux manquerait, osez résister, sans néanmoins sortir des bornes du respect. « 1.<sup>re</sup> N'épousez pas une fille, » lorsqu'il s'en trouve une autre qui vous » plaît davantage : il est nécessaire que votre » femme soit à vos yeux la plus belle de toutes. » 2.<sup>re</sup> Sa réputation doit être sans atteinte : il » ne faut pas que jamais un amant soit dans » le cas de justifier celle qu'il épouse, & c'est

» dans cette occasion seule que l'innocence la  
 » plus pure ne suffit pas (1). 3.<sup>me</sup> Étudiez son  
 » caractère : brisez , rompez généreusement vos  
 » chaînes, si vous aimez une de ces filles aca-  
 » riâtres auprès desquelles on a toujours tort :  
 » Dites-leur comme Ovide :

Nunc mentis vitio læsa figura tua est. amor. 1. el. 2.  
 » Fuyez ces filles exigeantes, qui ne savent  
 » que commander ; dont la morgue altière  
 » étend les privilèges de leur sexe au-delà des  
 » justes bornes , & charge le nôtre de tous les  
 » égards & de toutes les déférences : l'expé-  
 » rience apprend que ces sortes de femmes ne  
 » sont pas faites pour nous rendre heureux :  
 » nous devons sans-doute des égards, des dé-  
 » férences du respect à nos aimables compa-  
 » gnes ; mais celle qui les prétend n'en mérite  
 » plus. 5.<sup>me</sup> Désirez-vous d'une fille qui ne pen-  
 » se bien de personne ; celle qui ne croit pas à  
 » la vertu des autres est bien proche de n'en  
 » point avoir elle-même (2). 6.<sup>me</sup> Je ne vous  
 » parle point des filles en qui l'on trouve des  
 » défauts plus marqués ; elles ne sont pas di-  
 » gnes que je vous en entretienne : mais trem-  
 » blez qu'un extérieur réglé ne vous en im-

(1) C'est le mot célèbre de Jules César, après qu'il  
 eut répudié Pompeia: *Interrogatus (Cæsar) cur re-  
 pudiaſſet uxorem? Quoniam, inquit, meos tam ſuſ-  
 picione, quam crimine, indico carere oportere. Suet.*  
*in D. Cæſ.*

(2) *Scyllam, nec Byblida fuiſſe credit,*

*Sed caſtos docet & pios amores. Mart. l. X. Ep. 35.*



» pose : la maxime est triviale , mais elle est  
 » aussi vraie qu'importante ,

Il faut connaître , auparavant d'aimer.

» 7.<sup>ne</sup> Vous avez enfin rencontré les qualités  
 » & les vertus réunies dans le même objet : ce  
 » n'est pas encore assés pour être heureux : il  
 » est un certain rapports d'humeurs , de goûts ,  
 » une conformité de caractère , une heureuse  
 » sympathie , qui n'est pas cette chimère des  
 » romans , dont on se sert pour excuser des  
 » travers : il ne faut pas négliger de vous ins-  
 » truire sur ce point.

» JEUNES-HOMMES , si vous voulez  
 » m'en croire , lorsque vous aurez pénétré les  
 » dispositions de votre maitresse , vous ferez  
 » tous vos efforts , non pour plier son caractère  
 » au vôtre , mais pour vous accommoder au  
 » sien. Je ne me contredis pas : vous conce-  
 » vez qu'il est facile à celui que la nature a  
 » fait le plus fort , de céder à celle qu'elle a  
 » rendue la plus aimable ; il y a dans ce pro-  
 » cédé une sorte de générosité , de grandeur  
 » digne du premier sexe : mais , loin de vous  
 » faire un mérite de votre complaisance , ca-  
 » chez-la soigneusement. Il est d'autres  
 » moyens d'exciter la reconnaissance dans le  
 » cœur de celle que vous aimez , & je vous  
 » avertis qu'il serait dangereux de vous servir  
 » de celui-là : car les femmes ne fondent pas  
 » leurs demandes sur ce que nous leur devons ,  
 » mais sur ce qu'elles on déjà obtenu ; notre  
 » faiblesse , voila ce qu'elles ont l'injustice de

» substituer à des droits naturels. Je n'ai plus  
 » qu'une observation à vous faire : elle regar-  
 » de l'âge : JEUNES-GENS, évitez les ex-  
 » trêmes ; gardez de vendre vos belles années  
 » à la vieillesse ; combien en voit-on , que l'in-  
 » térêt guida , passer leurs jours dans le dé-  
 » goût , & laisser après eux la femme ou le  
 » mari dont ils attendaient l'héritage ! Telles  
 sont les règles qui doivent vous guider dans  
 la recherche d'une compagne.

JEUNES-PERSONNES , il vous est plus  
 difficile de choisir ; les usages & les loix vous  
 laissent à-peine le droit de refuser : mais n'ac-  
 cusez pas nos mœurs ; elles vous sont plus  
 favorables que toutes celles qui ont précédé :  
 bénissez votre patrie , & sachez que ce coin du  
 nord de l'Europe est le seul endroit du monde  
 où vous soyez traitées avec dignité. Cependant  
 observez la conduite de celui qu'on vous des-  
 tine , tâchez de pénétrer son caractère ; il n'est  
 point de parens assés despotes , assés barbares  
 pour vous forcer à recevoir la main d'un mé-  
 chant homme. Ce motif d'exclusion doit être  
 le seul ; votre sexe s'attache facilement ; il  
 passe sur les petits défauts ; à moins que le  
 cœur ne soit corrompu , il ne regarde pas si  
 l'amant a les avantages de la figure ou des  
 talens agréables : l'homme est votre bras ;  
 qu'il soit laborieux , économe ; qu'il vous  
 traite dignement , il est tout ce qu'il doit être.  
 Lorsque vous serez mariées , n'abandonnez  
 jamais la retenue d'une fille honnête : conti-

nuez de paraître aimables & par le caractère, & par le goût dans votre parure. Ne conservez des manières d'une Amante que ce qui convient, & comprenez que ce qui est une grâce provoquante dans une maîtresse, ce qui de sa part est une faveur précieuse, devient fastidieux dans l'épouse.

JEUNES-HOMMES, je reviens à vous ; Les femmes sont tout pour l'homme ; n'espérons jamais d'être véritablement heureux autre part qu'avec elles, autrement que par elles. A la vue de la fille aimable qui vous est destinée, vous devez être pénétrés d'un saint respect : son cœur, son tendre cœur est un trésor où chaque jour vous puiserez le bonheur. Quelle âme sera donc assez insensible, pour résister à ses touchantes caresses ! C'est dans ses bras que réside la félicité suprême ; on voit autour d'elle les Ris & les Plaisirs ; son front ingénu annonce la Candeur ; la sérénité de son âme se peint dans ses yeux ; les Amours se jouent dans sa belle chevelure, & les Grâces accompagnent tous ses pas. Si vous étiez un jour insensibles à tant d'attraits, pour vous-mêmes, pour votre propre honneur, ne faites pas couler les larmes de ces yeux, dont le regard est si tendre ; n'ôtez jamais à cette bouche, qui vous fit le timide d'une flâme pure, son agréable sourire,

Devenus époux, faites-vous une étude de la félicité de votre compagne, afin qu'elle rejailisse sur vous ; qu'elle soit reine dans vo-

tre maison, mais qu'elle vous ait pour maître; ou plutôt qu'elle vous regarde comme son protecteur & son appui. Si vous n'êtes pas assez heureux pour éloigner d'elle les soucis, les chagrins, que jamais elle ne les éprouve seule: vous deviez l'en préserver; c'est à cette condition qu'elle s'est donnée; diminuez-en l'amertume, en les partageant: n'oubliez pas que chaque larme qu'ils lui feraient répandre est une honte pour vous. Décens dans vos caresses, qu'une chaste retenue en fasse durer le charme: la jeunesse est une fleur qui passe vite, lorsqu'elle n'est pas ménagée; cette ingénuité touchante qui brille dans ses regards doux & timides, cette pudeur aimable qui la fait rougir d'un mot, tout cela va disparaître, si vous faites prendre à votre jeune compagne des airs décidés, & ce maintien qu'on pourrait nommer impudent, suites ordinaires des libertés secrètes.

Une femme peut faire votre bonheur, sans être belle: la jeunesse est toujours aimable: & lorsque les années auront effacé ses attraits, vous aurez mille autres raisons de vous attacher à elle. J'ose dire plus: une belle se contente ordinairement de l'être; elle se montre toute entière dès le premier jour; au lieu que ces femmes à qui la nature n'a départi les appas qu'avec ménagement, emploient d'autres moyens pour y suppléer: c'est à ces dernières que nous devons les grâces, & ce que la délicatesse dans l'esprit & dans les



*manières ajoute de charmes au commerce du second-sexe ; mais si tout cela lui manquait , rappelez-vous ce vers d'un ancien poète :*

*Uxori ampla satis forma pudicitia est (\*)*.

*Oui , que sa pudicité vous console de la perte ou du manque de beauté ; les fils & les filles qu'elle vous aura donnés , voila quels seront dans l'âge mûr ses véritables attraits.*

*O JEUNES-GENS ! vous ne devez aspirer qu'à cette glorieuse qualité de pères & de mères : c'est en élevant des enfans dans la vertu que vous vous acquitterez de ce que vous devez à la Société dont vous êtes les membres ; aux Loix qui vous défendent ; au Prince qui vous protège ; à vos Pères qui desirent de se voir renaître dans votre postérité ; à Dieu même : la vie que vous tenez de lui est un bienfait, dont vous ne pouvez marquer votre reconnaissance qu'en la donnant. De quel droit vous approprieriez-vous les soins qu'on eut de votre enfance ? Lorsqu'on vous prodigua tous les secours , pendant ces années de faiblesse , où vous étiez incapable de vous les procurer vous-même , on vous faisait contracter l'engagement de rendre le même service à d'autres. C'est l'ordre général de la nature : c'est le vœu le plus saint & le plus indispensable : pour le remplir , l'homme peut & doit violer ceux qui ne sont que de l'institution des humains. Ainsi vous devez avoir en horreur*

---

(\*) Tibulle , lib. I, Eleg. 19

ce célibat criminel, qu'accréditent des hommes lâches qui ne se sentent pas la force de porter le fardeau imposé à tous les citoyens (\*); gardez-vous d'imiter ces vils égoïstes : Fuyez-les : ils doivent être pour vous ce que les Prostituées sont pour les femmes honnêtes : songez que si ces hommes pervers, effrénés pénètrent chés vous, il n'est rien de sacré pour eux : il corrompent vos filles, séduiront la mère elle-même, & réduiront un jour le mari à regarder ses enfans d'un œil incertain. . . .

**JEUNES CITOYENS & CITOYENNES,**  
c'est à vos enfans qu'il faudra bientôt consacrer vos veilles : il sont pour vous une terre seconde, que vous devez cultiver soigneusement, afin qu'elle vous rapporte au centuple. Ainsi vous trouverez le moyen de parcourir une vaste carrière, dans le peu de jours que nous avons à passer sur la terre. Vous aurez vécu beaucoup, glorieusement, heureusement, si, remplissant vos devoirs, vous avez utilement, honnêtement vécu : l'homme de bien vit doublement, car seul il peut jouir des jours présens & des jours écoulés.

*Ampliat ætatis partem sibi vir bonus; hoc est*

*Vivere bis, vitâ posse priore frui.*

*Mart. l. X, Epig. 34.*

---

(\*) Le même abus règne jusque dans le mariage. V. le Mém. sur les ab. des mar. par l'Auteur de la Phys. de l'Hist.



## HISTOIRE DE M. LE MARQUIS DE T...

**D**EUX frères, le Comte & le Chevalier de T..., riches, maîtres d'eux-mêmes, & parfaitement unis, vivaient dans un Château, à quelque distance de Dijon. Un caractère estimable, une âme droite, amie de la justice, un cœur excellent, une constance en amitié qui ne se démentit jamais, suppléaient, dans le Comte, aux agrémens de la figure. Le Chevalier (*depuis Comte de B...*) son frère, était bien-fait, & peut-être trop beau pour un homme; son aménité, sa candeur, une prudente timidité se peignaient dans une physionomie douce, qui semblait ne respirer que la tendresse & l'amitié.

Le Comte s'était distingué de bonne-heure dans le service, autant par son courage, qui lui mérita des distinctions flatteuses, que par une grande pureté de mœurs. Un père sage, qui le dirigea toujours lui-même, avait su l'affermir dans l'amour de la vertu; & lorsque le Comte perdit ce respectable guide, il connaissait déjà ses devoirs, & les aimait assez pour se défendre de la séduction. Il servit à son tour d'Instituteur au Chevalier; la persuasion, la douceur furent les moyens qu'il employa pour faire goûter ses leçons; aussi le jeune de T... regarda-t-il

toujours son aîné comme un père chéri , son modèle à la guerre , son instructeur, son maître , son exemple par tout ailleurs.

Monsieur de T... , à trente ans révolus, ne songeait pas encore au mariage : les jeunes personnes qu'il avait remarquées , soit à la Capitale , soit dans les différentes garnisons où son devoir l'avait conduit , loin de le déterminer , l'avaient rendu plus difficile pour un engagement ; il avait rencontré beaucoup de femmes aimables; mais point encore une mère-de-famille ; il n'avait pas trouvé cette estimable compagne , sur laquelle il voulait pouvoir se reposer du soin de faire sa félicité, & de former la première jeunesse de ses enfans. Pour le Chevalier , quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa dix-septième année , le besoin d'aimer s'était déjà fait sentir à son cœur , & il faut convenir qu'il ne manquait à cet aimable jeune-homme que d'être connu pour régner sur celui d'une femme digne de lui : mais ayant toujours vécu dans la solitude ou au milieu des camps & du tumulte des armes , les occasions de s'attacher ne se présentèrent pas.

Tels étaient les deux uniques rejetons de la maison de T... , lorsque M. le Duc alla tenir pour la première fois les Etats de Bourgogne : la ville de Dijon devint le rendez-vous de toute la Noblesse de cette Province; chacun s'empressa d'aller faire sa cour au Prince-Gouverneur; le Comte de T... & son

frère le Chevalier , dont la famille tenait un rang considérable , y parurent avec distinction.

On y vit aussi le Marquis de V... Ce respectable Gentilhomme avait deux filles qui l'accompagnaient ; c'était , sans contredit , les deux plus aimables personnes de cette Cour , aussi brillante que celle d'un puissant Monarque : à mille qualités estimables , elles joignaient ces avantages indépendans de nous , qui donnent tant de lustre à la beauté , une très-ancienne Noblesse , des ayeux célèbres dans notre histoire , & beaucoup de fortune. *Louise de V...* , l'aînée , était une brune piquante , de dix-neuf ans , grande , & dans qui tout était dessiné par les Grâces & fait pour l'amour : son maintien aisé , des manières engageantes , cet air d'enjouement qu'un joli minois reflète sur tout ce qui l'environne , un coloris que Paul Véronèse n'aurait pas égalé , la rendaient plus séduisante qu'une beauté régulière & parfaite. Ses talens acquis rehaussaient les dons de la nature : une danse bien entendue avait assoupli tous ses mouvemens ; son goût pour la musique , en développant sa voix douce & sonore , en avait doublé le volume ; elle parlait avec facilité les Langues de trois Nations , nos voisines ; elle cultivait même la peinture avec succès : en un mot , son esprit était orné de toutes les connaissances agréables & solides , qui rendent une jolie femme plus attrayante par le charme de son entretien , que par celui de sa beauté.

*Henriette*, sa sœur, accomplissait à peine quatorze ans. Elle possédait les mêmes talens que Louise, & quoiqu'elle n'eût pas autant d'éclat, les détails la rendaient plus intéressante : elle avait l'œil bleu, des cheveux cendrés ; les sourcils comme les belles femmes de Perse, en croissant étroit, & très-arqués : elle paraissait moins vive que sa sœur ; dans son teint les lis l'emportaient sur les roses ; mais elle avait un air si doux, un regard si tendre, un son de voix qui pénétrait si bien jusqu'au fond de l'âme, dans sa démarche tant de cette grâce pour laquelle il n'est pas d'expression, l'ensemble de ses traits était si touchant, que d'une commune voix, l'on convenait qu'*Henriette* de V... l'emportait sur cette foule de jeunes Beautés que l'on voyait chaque jour au Palais des Etats.

Voilà quelles étaient celles que l'amour destinait à triompher des deux frères ; il ne s'arrêta point à l'ordre que la Nature semblait prescrire ; Louise, vive, fécondante, dont l'abord avait tant d'éclat, éblouit le plus jeune : la naïve, la douce *Henriette* fit sur le Comte une impression à jamais durable.

Dès la première fois que ces deux Gentilshommes virent mesdemoiselles de V..., ils en furent également épris : c'était dans l'après-dînée, à une fête que la Ville donnait au Prince. Réunis le soir à table, ils furent distraits, concentrés en eux-mêmes, & ne se dirent presque rien ; ils allaient se retirer



chacun dans leur appartement , sans s'être communiqué leurs nouvelles idées , si le Comte revenant à lui-même le premier , ne se fût retourné vers son frère , pour lui demander en riant , s'il le boudait ? Cette question tira le Chevalier de sa rêverie ; mais il ne répondit que par un soupir. Le Comte surpris , fit des questions , qui commencèrent l'explication entr'eux ; & comme ils s'aimaient tendrement , le Chevalier fut ravi d'avoir occasion d'ouvrir son cœur à son aîné , bien sûr qu'il favoriserait son amour , si la jeune personne à laquelle il desirait de plaire était un parti convenable. Il lui avoua donc qu'il venait de voir chez le Prince la plus aimable des filles , & qu'il l'avait entendu nommer mademoiselle de V<sup>o</sup>. — Mademoiselle de V<sup>o</sup> , reprit le Comte ! ainsi que toi , mon cher Chevalier , je viens d'admirer dans le Palais une jeune - personne que j'aimerai toute ma vie , qu'on nomme mademoiselle de V<sup>o</sup> : serions-nous rivaux ? elles sont deux sœurs : peins-moi ta maitresse , & si malheureusement nous aimons la même , je suis ton aîné , je te dois l'exemple de la force & de la générosité , aussi-bien que des autres vertus. . . Le Chevalier remercia son frère , en laissant échapper des larmes de tendresse. Il fit une peinture fidèle des traits de celle qui l'avait charmé : l'âge des deux sœurs & le genre de leur beauté étaient assez différens pour qu'on ne pût s'y méprendre ; ils eurent donc la

satisfaction de reconnaître qu'ils aimaient en même lieu , mais sans être rivaux. Le jeune de T . . . se laissait emporter aux mouvemens de la joie la plus vive : mais le Comte , qui ne voulait pas qu'une tendre passion prit trop d'empire sur un caractère sérieux & mélancolique comme celui du Chevalier , avant de s'être assuré du succès, l'empêcha de se livrer entièrement à de trop flatueuses espérances, & lui donna de l'inquiétude pour le modérer.

Dès le lendemain Messieurs de T . . . cherchèrent à revoir mesdemoiselles de V . . . Ils furent plus heureux qu'ils n'avaient osé l'espérer ; car ils les entretinrent assez long-tems ; & le Marquis de V . . leur père , étant venu prendre ses filles pour aller au *Parc* (\*), le Comte & le Chevalier les y accompagnèrent. La connaissance fut bientôt faite avec le Marquis , à qui le nom de T . . . rendait les deux frères recommandables. Comme ces Gentilshommes assortissaient mesdemoiselles de V . . , & qu'ils désiraient ardemment de plaire au père de leurs maîtresses , ils furent en peu de temps si bien auprès de lui , qu'ils devinrent inséparables. Les deux Amans profitèrent de l'accès qu'il leur donnait dans sa maison , pour entretenir Henriette & Louise de leur tendresse : ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle était payée d'un sincère retour.

---

(\*) Promenade fort agréable , sur les bords de la rivière d'Ouche ; ce sont les Tuileries de Dijon.

Dès qu'ils eurent obtenu l'aveu de ces deux belles personnes , ils prirent jour , de concert avec elles, pour instruire de leurs sentimens le Marquis de V<sup>o</sup>. Ses filles étaient auprès de lui lorsqu'ils l'abordèrent. Elles allaient se retirer , par cette timide modestie qui fait rougir une âme honnête du feu le plus légitime : leur père les retint. Louise & sa sœur eurent le plaisir de les entendre exprimer au Marquis toute la vivacité de la passion qu'elles leur inspiraient. Monsieur de V<sup>o</sup> répondit au Comte & au Chevalier , en les embrassant : — Mes bons amis , leur dit-il , vous êtes ce que mes filles pouvaient prétendre de mieux , & je me regarde comme le plus heureux des pères , de les remettre en d'aussi bonnes mains que les vôtres : jugez du plaisir que me fait votre demande — ! Messieurs de T<sup>o</sup> témoignèrent leur reconnaissance dans les termes les plus touchans ; Louise & Henriette , vivement émues , vinrent dans les bras de leur père joindre leurs remerciemens à ceux des deux frères.

Comme je vous l'ai dit , le Comte & le Chevalier ne dépendaient que d'eux-mêmes ; les deux familles se connaissaient ; le mariage ne fut remis qu'à quinze jours , délai absolument nécessaire pour les préparatifs. Jamais union ne fut plus heureuse ; la vertu , l'amour & la convenance l'avaient formée. Les quatre époux & monsieur de V<sup>o</sup> ne firent qu'une maison ; ce vieillard respectable té-

moins du bonheur de ses enfans , le goûtait aussi délicieusement qu'eux-mêmes. Henriette & Louise ne s'occupaient que de la félicité de leurs époux & de celle de leur père : de leur côté, ces trois hommes, à qui elles étaient si chères, ne désiraient plus rien, dès qu'ils voyaient la satisfaction régner sur le visage des aimables sœurs.

Il manquait cependant quelque chose à leur félicité. Il y avait près de trois ans qu'ils étaient unis, & ni l'un ni l'autre des deux époux ne portait le nom de père. Mais enfin cet avantage précieux & si vivement souhaité, se joignit à ceux dont ils jouissaient déjà. Henriette devint grosse la première : le Chevalier (*qui avait pris en se mariant le nom de Comte de B. .*) ressentit le bonheur de son frère comme monsieur de T. . . lui-même, parce qu'il fortifiait ses espérances. La naissance du Marquis de T. . . combla leurs vœux à tous. Pour le Chevalier, il attendit quatre années encore le même avantage : il commençait même à désespérer d'avoir des enfans, lorsque Louise accoucha d'une fille.

Six années de félicité s'étaient écoulées comme un instant. La naissance de cette fille chérie qui causait au Chevalier de T. . . une allégresse si vive, amena le malheur sur la plus aimable société qui fut au monde. Louise mourut des suites d'une couche difficile ; les soins, les attentions multipliées d'une famille entière qui l'adorait, ne pu-



rent retarder l'instant fatal. L'époux qu'elle quittait fut plus malheureux qu'elle , puisqu'il ne vécut que pour sentir ce vide affreux que laisse dans une âme sensible la perte de l'objet aimé. Son affliction , son desespoir , bien-loin de pouvoir se peindre , ne sauraient s'imaginer. Les caresses de son frère , de sa sœur , du père de son épouse , auxquels l'envie de le consoler faisait dissimuler leur propre douleur , ne touchaient plus un infortuné qui venait de perdre la moitié de lui-même. Mais... ô Nature ! l'amitié la plus vraie & l'amour même ne sont donc pas comparables à cet inexplicable sentiment que tu places dans nos cœurs pour ceux qui nous doivent le jour ! Sageesse conservatrice de ce vaste univers , vous l'avez voulu , sans doute pour nous donner une faible image de votre bonté paternelle envers toutes vos créatures. . . . .

L'époux de Louise , désespéré , las de la vie , allait la suivre au tombeau , baigné des larmes de son tendre frère : monsieur de V . . guidé par son cœur , va prendre la fille du Chevalier ; il apporte cette enfant , qu'il arrose de larmes ; il la présente à l'époux infortuné dont l'âme anéantie ne s'intéresse plus à rien dans le monde , & lui dit : — O ! mon fils , je n'en doute plus , cette pauvre enfant ne verra jamais son père lui sourire en la caressant , elle ne le connaîtra jamais . . . . Puisque tu refuses de vivre pour elle , du moins accorde-lui ta bénédiction — . Le triste Che-

valier fit un effort pour soulever sa tête appesantie, ses yeux fixes, ternes, presque éteints s'arrêtent sur Hélène, sur ces restes précieux de sa chère Louise. Tout-à-coup ils paraissent s'animer; jamais il ne fut de remède aussi prompt; son cœur ferré par l'affreux désespoir commence à se dilater, à s'étendre; il desire de conserver à sa fille un protecteur, un ami; il la bénit; des torrens de larmes coulent enfin le long de ses joues, & soulagent son âme navrée. Le Chevalier remarque alors les soins de ces parens qui l'aimaient; il en est vivement touché, & prend la résolution de vivre pour sa fille & pour eux. Il recouvra la santé; mais la joie, mais le rire du plaisir l'avaient abandonné pour toujours.

A peine l'on cessait de craindre pour les jours du Chevalier, qu'un malheur qui mit tout le Royaume en alarmes, fit quitter aux deux frères les occupations paisibles qui les avaient retenus, depuis leur mariage, au sein de leur famille. Une guerre cruelle mettait l'Europe en feu: le Comte & son frère, occupés du bonheur de leurs épouses, & de leurs vassaux, n'avaient pas demandé de service: ils crurent que des hommes mariés étaient d'autant moins à l'Etat en général, qu'ils devaient davantage à la société particulière; qu'on ne peut remplir bien à-la-fois deux devoirs opposés, celui de faire le bonheur d'une épouse, d'élever sa famille & celui de combattre, d'exposer sa femme

& ses enfans à perdre leur appui ; que c'est aux jeunes-gens non encore obligés aux devoirs de citoyen, qu'il convient de commencer à mériter le repos par le travail , & l'honneur de la paternité par les dangers qu'ils courront pour le salut commun ( \* ) : ainsi quoiqu'ils se fussent distingués avant leur mariage , ils furent depuis assez vertueux pour se déterminer sans répugnance à servir l'Etat d'une manière moins glorieuse en apparence ; mais qui n'est pas moins utile à la Nation. Il faut avoir l'âme grande ; il faut être rempli de ce zèle ardent qu'élève le véritable amour de la Patrie , pour faire le bien dans l'obscurité. Mais il est des exceptions : si l'Etat est en péril, l'on doit tout quitter , & voler à sa défense. Dès que le Comte & son frère eurent appris le danger auquel la France était exposée par la maladie du Roi à Metz , ils ne virent rien de plus important que d'employer leurs biens & leurs vies à la défense commune. Ils se mirent à la tête de leurs Régimens , & se rendirent en Flandres , où ils ne tardèrent pas à se distinguer , autant par leur courage , que par une humanité rare & des sentimens de père envers les soldats soumis à leurs ordres. Ils se couvrirent de gloire pendant cette campagne ; & quoi-

---

( \* ) Ceci vient à l'appui de ce que le Comte a dit plus haut , que l'on devrait fixer l'âge du mariage à trente ans passés pour les hommes : il ne s'agirait que de les occuper assez jusqu'à cet âge , pour qu'ils ne pussent s'énervier dans la débauche ou l'oïiveté,

qu'elle fût la première qu'ils fesaient , on leur permit d'aller passer trois mois chez eux.

Henriette revit son époux & son beau-frère avec des transports qui r'ouvrirent la plaie du Chevalier : — C'est ainsi, leur disait-il , que Louise me recevrait — ! & ses larmes coulaient. Le jeune Marquis de T... , que son ayeul conduisait par la main, vint se jeter entre leurs bras. Il était suivi de la nourrice de sa cousine. Cette femme apportait la petite Hélène. La fille du Chevalier avait près de deux ans ; elle commençait à balbutier ces petits mots sans suite , que des parens émerveillés écoutent & se répètent avec tant de plaisir. Une joie douce se glissa dans le cœur de son père ; il caressait tantôt sa fille , & tantôt son neveu ; il vit que la Comtesse regardait sa jeune nièce avec des yeux de mère : il s'apercevait, aux soins affectueux de sa sœur , que sa fille & lui-même étaient devenus pour elle, depuis leur malheur , des objets vénérables & sacrés. Durant le quartier d'hiver , cet époux infortuné connut encore la satisfaction , telle qu'il est possible de la goûter, lorsqu'une fin prématurée nous a privé d'une compagne chérie, auprès de laquelle on avait contracté l'habitude d'un bonheur bien plus doux.

Dès les premiers jours de Mars , les deux frères s'arrachèrent du sein de leur famille, pour revoler à ces champs épouvantables , où la politique & l'aveugle fureur immolent



tant de victimes innocentes. Le sanguinaire métier des armes est peu fait pour des âmes compatissantes, qui respectent l'humanité dans chaque individu qui la compose. Mais la société a ses loix : ce sont elles qui commandent au véritable Philosophe ; il fait son devoir en gémissant, lorsqu'il révolte la nature, & pourtant il n'est personne qui le fasse aussi bien que lui. Je vous taïrai mille actions glorieuses, où le Comte & le Chevalier bornant leur vertu présente à se rendre utiles à l'Etat, exposèrent courageusement leurs vies.

Un jour terrible est enfin arrivé, auquel les plus magnanimes & les plus puissantes Nations du monde vont en venir aux mains, secondées de tout ce que l'art destructeur de la guerre a d'effrayant. Le jaloux ennemi du bonheur de la France était prêt de triompher. Mais le Duc de Cumberland se flatta trop vite que les champs de Fontenoi verraient ses trophées & notre défaite : un Français, ami des jeux & des plaisirs, indiqua la manière (1) d'arracher la victoire à l'implacable Anglais, & le Héros (2) qui commandait ne fut pas jaloux qu'un autre partageât sa gloire. Mais qu'il en coûta de sang ! Louis vit ces ravages affreux, tristes suites des querelles des Princes ; & son âme paternel-

---

(1) M. le Duc de Richelieu. Ce fut de lui que vint l'idée de pointer quatre canons contre le front de la Colonne Anglaise ; & ce fut le Duc de Biron qui empêcha nos troupes d'évacuer le village d'Antouin.

(2) M. le Maréchal de Saxe.

le , vivement émue , ressentit cette honorable faiblesse , si digne d'un bon Prince ; il répandit des larmes sur les infortunés que s'immolaient la discorde cruelle & l'ambition dévorante. Les Régimens du Comte & du Chevalier donnèrent des premiers ; ils avaient attaqué cette colonne , nouvelle Phalange inexpugnable pour nos bataillons ; mais avant qu'ils en pussent approcher , les Chefs virent leurs escadrons foudroyés par l'artillerie Anglaise (1), & par le feu roulant & continu de la mousquetterie ; ils ne commandaient plus qu'une poignée de monde. Ils se réunissent , se serrent & s'encouragent à préférer la mort à une fuite honteuse. Ils savaient que l'héroïsme tranquille est bien plus vrai , plus redoutable , que la fougue impétueuse d'une aveugle valeur : mais comment tenir ferme , contre l'impénétrable barrière que l'ennemi victorieux opposait à leurs efforts ? le canon seul pouvait entamer la colonne : il arrive , lorsque la valeur même (2) allait succomber , & que le Français ne voyait plus devant lui que la mort inévitable : l'ennemi frémissant de rage , cède à son tour : mais , tel qu'un lion terrible , il se

---

(1) M. le Comte d'Estrées commandait la Cavalerie.

(2) Le Maréchal de Saxe vit un Régiment dont les rangs entiers tombaient , & qui ne se dérangeait pas : on lui dit que c'était le Régiment des *Vaisseaux* , commandé par M. de Guerehi : -- Comment se peut-il faire , s'écria-t-il , que de pareilles troupes ne soient pas victorieuses-?

retire fièrement, & ne fuit pas. C'est dans ce moment décisif, que le cheval du Comte reçoit un coup de feu : le coursier furieux s'élançe hors des rangs, & court se précipiter au milieu des bataillons Anglais : tremblant pour les jours de son frère, le Chevalier avait toujours les yeux sur lui : il l'aperçoit, tantôt lutant pour modérer son cheval, & tantôt s'efforçant de s'en débarrasser : alors regardant les débris de sa troupe : — Enfans, s'écrie-t-il, suivez-moi; sauvons mon frère—. Aussitôt l'élite de ceux que la mort n'a point épargnés, vole sur ses pas. Ils étaient prêts d'atteindre le Comte : mais dans l'instant où le cheval affaibli par la perte de son sang, s'arrête, & tombe, un Cavalier Anglais accourt à toutes brides; il lève le bras, & va frapper, tandis que le Héros, embarrassé dans ses étriers, fait de vains efforts pour se relever. Le Chevalier, qui devançait tous les autres, jette un cri perçant ; l'ennemi se retourne pour se défendre contre ce nouvel adversaire : les coursiers se heurtent avec violence : le Chevalier, dans le péril de son frère ne détruit pas l'humanité, présente son pistolet, mais il n'en presse point la détente : il voit son ennemi presque environné, & croirait se rendre coupable d'un meurtre en le tuant. Cette générosité ne touche pas le cruel Breton : son courage farouche met la véritable gloire à se couvrir de sang ; il vise & renverse le plus tendre des frères. Au même instant la troupe

Française les envelope , l'Anglais expire sous mille coups , elle délivre le Comte , à qui sa chute avait empêché de voir le combat. Mais quelle fut sa douleur , lorsqu'il trouva le Chevalier étendu sur la poussière , prêt à rendre le dernier soupir ! Il oublia que les ennemis & la mort moissonnent tout , autour de lui : il s'approche de son frère ; il l'embrasse ; il veut arrêter le sang qui s'écoule en abondance d'une large blessure : le Chevalier lui fait remarquer qu'il prend une peine inutile & le conjure de songer à sa sûreté. — Il ne nous reste plus qu'un moment à nous voir , ô mon frère , lui dit-il . . . Mon cher Comte ! l'heureuse mort... j'ai fait de mon sang le plus noble usage... je le répands pour toi & pour la Patrie... tu serviras de père à ma fille : je fais que dans ton épouse , je lui laisse une tendre mère ; dis à ma sœur que cette idée me console & me tranquillise en mourant... Mes amis , soyez tout pour elle : faites naître dans son cœur , lorsqu'il en sera temps... de l'amour pour mon neveu : unissez ces chers enfans ;... oui , unissez-les . . . je t'en prie . . . je l'ordonne à ma fille , . . . & je te laisse . . . tout mon pouvoir—. Fondant en larmes , immobile de douleur , son frère l'écoutait , incapable de l'interrompre & de lui répondre , lorsque nos troupes repoussées , reculent devant l'ennemi. — Ah ! mon frère , dit le Chevalier , d'une voix éteinte , laisse-moi mourir , & sauve ces braves gens , en



commandant leur retraite. — Mais il pria en vain ; si quatre soldats n'eussent formé un brancard de leurs armes , & n'eussent enlevé le Chevalier , le Comte allait mourir auprès de lui. Ils s'éloignaient avec toute la promptitude que pourrait leur permettre l'état du blessé , lorsque deux jeunes Anglais s'étant approchés du corps de leur compatriote , ils le reconnaissent , & poussent des cris de fureur : l'on entendit même plusieurs fois sortir de leur bouche le nom d'*Alberm*. Suis de quelques-uns des leurs , ces furieux atteignent les soldats qui portaient le Chevalier ; ils les environnent : le Comte voulait périr ou le sauver : ses cavaliers l'entraînent , & bientôt des tourbillons de poussière & de fumée ne lui permettent plus de rien distinguer. Le combat s'achève : on remporta cette victoire fameuse , l'honneur du nom Français ; mais le Chevalier & ceux qui le portaient ne se retrouvèrent plus.

Quelle perte pour le Comte que celle d'un frère si tendre ! Il fut inconsolable : le chagrin prit sur sa santé , & l'obligea de se rendre en Bourgogne avant la fin de la campagne. Lorsqu'il revit ces lieux , que tant de fois il avait parcourus avec l'aimable Chevalier , sa douleur se renouvela plus vivement que jamais. La Comtesse de T... & son père , qui venaient au-devant de lui , l'abordèrent dans cette crise violente. — O chère épouse , ô mon père , s'écria-t-il , en les apercevant , je reviens seul ;

vous ne le verrez plus , & c'est à moi qu'il a fait le sacrifice de sa vie... O mon frère, disait-il en s'interrompant , je ne t'entendrai donc plus m'appeler dans ces lieux qui nous ont vu naître ; ta présence ne me fera plus palpiter de plaisir en les parcourant—! Il pleurait en tenant ce discours ; ses yeux étaient devenus deux sources intarissables de larmes : Henriette & le Marquis de V... n'adoucirent l'amertume de sa douleur , qu'en s'affligeant avec lui.

Le Régiment du Comte avait trop souffert pour tenir campagne les deux années suivantes ; & la paix s'étant faite quelque tems après , monsieur de T... eut la liberté de se consacrer tout entier à l'éducation de son fils.

Le succès répondit alors à ses soins. Il semblait que le jeune Marquis eût l'âme faite pour la vertu : il n'était pas encore dans sa dixième année , & cependant il montrait plus de goût pour les sciences , que d'empressement pour les jeux & les amusemens ordinaires de son âge. Ces temps heureux étaient propres à faire sentir au Comte & à la Comtesse le double avantage d'avoir un fils qui leur donnait les espérances les plus flatteuses , & d'élever auprès de lui , & sous leurs yeux , la jeune Beauté qui devait être son épouse. Hélène était moins âgée de quatre ans que son cousin ; mais par l'esprit & le cœur, elle paraissait presque aussi avancée que

lui : on entrevoyait déjà que la tendresse se-  
rait le fond de son caractère. Dans leurs amu-  
semens & dans leurs jeux , ces enfans avaient  
l'un pour l'autre les égards de l'amitié &  
l'empressement de l'amour. Les jours qu'il  
faisait beau , le Comte & la Comtesse se pro-  
menaient ordinairement dans un parc fort  
étendu , avec leur fils & leur nièce , qu'ils  
laissaient jouer & courir : quelquefois le Mar-  
quis s'échappait , & se glissant entre les arbres ,  
allait se cacher derrière un buisson de rosiers ,  
ou dans un cabinet de verdure : il appelait  
sa cousine ; & lorsque l'innocente Hélène ar-  
rivait où la voix de son cousin l'avait guidée ,  
elle l'entendait d'un autre côté l'appeler en-  
core. Légère comme la biche timide , Hé-  
lène volait , ses pieds délicats semblaient ne  
pas toucher la terre : elle s'approchait dou-  
cement , & croyait saisir son jeune ami : mais  
il avait changé de cachette. Piquée de se voir  
déçue , Hélène lui criait une fois , — *Mon cou-  
sin , j'ai le plaisir de te chercher depuis long-  
tems ; ne veux-tu pas me donner celui de te  
trouver ?* Le Marquis l'appela de nouveau ;  
mais il ne la fuyait plus. Hélène le surprit , &  
le mena comme en triomphe auprès de leurs  
parens. Ils ne s'ennuyaient jamais d'être en-  
semble , & leur sensibilité l'un pour l'autre  
éclatait dans toutes les occasions. Hélène sur-  
tout ne pouvait , sans répandre des larmes ,  
voir le moindre mal à son cousin. Un jour , le  
Comte n'avait pu présider aux exercices de

Marquis, pour tempérer l'ardeur avec laquelle il s'y livrait. Il montait un cheval neuf & difficile : il le dompta avec assez d'adresse ; mais il revint tout trempé de sueur. La jeune Hélène était auprès de la Comtesse : — *Ah ! maman, s'écria-t-elle, voyez donc comme le voila fait ! il en sera malade.* Elle courut elle-même préparer le linge pour changer le Marquis. Le lendemain le jeune-homme eut un peu de fièvre ; il garda le lit. Hélène ne pouvait s'éloigner de sa chambre ; elle le servait : la maladie continua quelques jours : on lui fit prendre des boissons fort amères : il montrait de la répugnance. Hélène voulut en goûter ; elle parut les savourer avec plaisir, & lui disait du ton le plus tendre : — *Va, mon cousin, si je pouvais boire tout ça pour toi, je le trouverais plus doux que des bonbons*—. Le jeune-homme l'écoutait avec surprise, & consentait à recevoir de sa main le désagréable breuvage ; il eût rougi d'être moins courageux qu'une enfant. Monsieur & Madame de T... , témoins de la complaisance de leur fils & de l'attachement d'Hélène, n'envisageaient pour leurs enfans & pour eux qu'un avenir enchanteur. Le Marquis guérit bientôt ; & ce fut alors que ses parens, comptant trop sur la bonté de son caractère, songèrent tout-de-bon à cultiver les heureuses dispositions qu'il montrait pour les sciences.

Le père d'Henriette & le Comte de T... y étaient assez versés pour enseigner au jeune



Marquis tout ce qu'il en devait savoir. Pour-  
 quoi, n'ayant point confié, durant ses premières  
 années, l'important emploi de précepteur à  
 des mains étrangères, vont-ils l'abandonner  
 précisément lorsqu'il leur convient davantage?  
 C'est à nos pères à faire de nous des hommes;  
 ceux qui ont abjuré ce titre saint n'y sont pas  
 propres, ce me semble. Jusqu'alors, monsieur  
 de T... & monsieur de V... avaient partagé le  
 temps entre leurs occupations indispensables;  
 & les soins qu'ils donnaient à leur jeune Elè-  
 ve, de manière que le Marquis était toujours  
 auprès de l'un d'eux, ou à la compagnie de sa  
 mère. Ses progrès avaient été rapides; il eut  
 bientôt acquis toute la science de ses maîtres.  
 Heureux, si sachant le borner du côté des  
 connaissances inutiles à l'honnête-homme &  
 au bon citoyen, ces sages parens eussent re-  
 commencé le cours d'éducation, pour donner  
 à leur fils le temps d'acquies plus de solidité,  
 & de connaître tout le prix de la vertu!  
 Peut-être l'aimait-il déjà: du moins il en avait  
 sucé le goût avec le lait; mais son innocen-  
 ce était une tendre fleur, que le moindre  
 orage pouvait détruire. Entre le mal & le  
 bien, il est une route douteuse, que les cir-  
 constances peuvent confondre bientôt avec  
 celle qui conduit à l'un ou à l'autre: les gui-  
 des qu'on nous y donne, les compagnons qui  
 courent la carrière, nous égarent ou nous  
 sauvent. Voilà quel est le chemin où l'on se  
 propose de faire marcher le Marquis, qui ve-

nait d'atteindre quatorze ans. Ses parens crurent devoir se conformer à l'usage, & lui donner un maître capable d'orner davantage son esprit. Une visite que monsieur de V<sup>o</sup> rendit à une voisine nouvellement arrivée de la Capitale, fut l'occasion de ce changement dans le plan qu'ils s'étaient tracé. On lui parla d'un Instituteur, qui faisait des merveilles, & dont l'Elève, fils du Maréchal de Th<sup>o</sup>, devait à ce guide éclairé ses succès & sa vertu. Monsieur de V<sup>o</sup>, à son retour, enflâma ses enfans, en leur racontant ce qu'il avait appris; ils désirèrent le même avantage pour leur fils: & pour le lui procurer, ils le conduisirent dans la maison d'éducation la plus renommée de la Capitale, & n'oublièrent rien pour découvrir un Instituteur qui remplit leurs vues.

Les établissemens faits pour élever la jeunesse, ne sont point mauvais en eux-mêmes; on pourrait en tirer d'aussi grands fruits qu'on en voit résulter de grands maux. Mais il y a bien des changemens à faire. Des hommes trop fameux dirigeaient alors presque tous les Collèges du Royaume. Ces maîtres, longtemps préférés, n'aimaient que les qualités qui jettent de l'éclat: l'humble & modeste vertu n'était pas ce qu'ils encourageaient. On prodiguait chez eux les distinctions flatteuses à l'éloquence, à la fécondité, à l'aisance des productions bonnes ou mauvaises, pourvu qu'elles annonçassent des talens: le soin de former les mœurs, cette partie essentielle de leurs devoirs,

était négligée ; le petit mérite de les conserver pures était à peine remarqué, Vif & bouillant, plein d'ardeur pour toute espèce de gloire, dans quels écarts ne va pas donner une âme faite comme celle du Marquis de T... ! Il devança tous ses émules , parla latin comme Cicéron, le grec comme Démosthène ; il fut la Fable & l'Histoire ; il devint Poète , Physicien, Géomètre , Algébriste , Philosophe (\*) enfin ; plutêt enflé que rassasié de toutes ces sciences , il s'y livra trop , & négligea la vertu qu'on ne loua jamais devant lui ; le sot orgueil, la suffisance , un air d'occupation important & maussade , trop ordinaire à nos jeunes-gens dans ce siècle futile, succédèrent à l'honnête réserve, à la défiance modeste de soi-même, à l'aimable & douce ingénuité.

En plaçant le Marquis au Collège, monsieur de T... avait transplanté sa famille dans la Capitale, pour être à portée de veiller toujours sur son fils. Ce n'est pas qu'il soupçonnât la droiture ou la capacité des maîtres auxquels il avait confié l'unique espérance de sa maison ; il était sur leur compte dans l'erreur commune , & ne redoutait que la contagion des condisciples. D'ailleurs , il courait après la chimère d'un Instituteur

---

(\*) Tout cela ne s'apprend pas dans nos Collèges ; mais le Marquis avait d'autres secours. Remarquez encore , qu'il n'est ici question que de la Philosophie de l'Ecole, qu'il ne faut pas confondre avec l'étude de la nature & du cœur humain : la première ne fait que des disputeurs ; la seconde fait des sages , quoi qu'en disent les nouveaux Théologiens.

comme celui de monsieur de Th. , & ne s'en rapportait qu'à lui pour ce choix important. En attendant qu'on le découvrit , monsieur de V. prit une chambre à côté de celle du Marquis, & lui servit de Gouverneur. Le Comte voulait qu'un homme sûr pût être témoin de toutes les démarches de son fils. Ce père vertueux ignorait encore , que le premier inconvénient de l'éducation donnée par des hommes faibles comme les autres , mais que des vœux publics retiennent dans les bornes étroites d'une décence trop minucieuse, est de faire connaître l'hypocrisie : il vit donc son fils tous les jours ; cependant monsieur de V. & lui ne purent le garantir de ce premier inconvénient d'une éducation étrangère ; doublement aveuglés par leur tendresse & par le voile criminel que le jeune-homme venait d'apprendre à tirer sur ses défauts , le père , encore moins l'ayeul, ne s'aperçurent d'aucun changement dans ses mœurs.

Le premier pas vers la corruption que fit le jeune Marquis , fut un attrait dégénéré en passion pour l'étude ; attrait que l'on encourageait , & qui ferma peut-être les yeux sur ses vices naissans. En effet , ce goût n'avait pas un principe tout à-fait pur : l'émulation l'avait fait naître ; l'orgueil , l'envie de surpasser ses condisciples l'entretenait ; il n'avait pas d'autre motif dans ces premiers temps ; car la jeunesse est incapable de vues plus relevées ; voila pourquoi l'on ne doit point donner



ner d'émules, comme on avait fait à monsieur le Marquis (auprès duquel j'étais en cette qualité); car en voulant exciter les enfans, on développe le germe des vices les plus funestes à la société. Ce n'est pas aux Sciences qu'on peut attribuer ces dangereux effets, c'est à la manière des Maîtres.

Il est un art charmant, qui toujours excite l'enthousiasme de la jeunesse; art inutile d'ailleurs; c'est la Poésie: le goût du Marquis pour le faux brillant des paroles mesurées & rimées qu'on nomme vers, se manifestait dans toutes les occasions; il frappa le Comte, & fut comme le premier rayon de lumière qui l'éclaira sur les dispositions du jeune homme. Un jour que ce dernier avait célébré la naissance de son père en vers latins que les connaisseurs louaient beaucoup, Henriette témoigna quelque étonnement à monsieur de T... de ce qu'il ne montrait que de la froideur. Cet homme sage rendit compte de ses sentimens à son épouse devant leur fils.

— Je fus surpris, lui dit-il, de ce que l'on vante tant la Poésie; elle ne me paraît qu'un moyen sûr de donner un air colifichet aux plus grandes choses. C'est un art très-petit, sur-tout dans notre Langue, qui n'a qu'une prosodie irrégulière & sans harmonie. J'admire quelquefois comment, malgré toutes les difficultés de ce langage abusif, Corneille a pu rendre si grandement ses pensées, & Racine s'exprimer avec tant d'élégance &

naturel : comment le travail, dans les vers de Boileau, double le prix de la matière : comment Rousseau, par un mérite tout opposé, laisse quelquefois son art sur la terre, avant de s'élever dans les cieus : comment enfin, les Voltaire, les Crébillon en ont surmonté les difficultés ; car on doit convenir qu'elle sert admirablement bien le premier par-tout où il faut de la délicatesse, de l'esprit, & cet atticisme qui lui est propre. Quant à nos Poètes légers, ils ont dans leur élément avec nos rimes enfantines. Mais j'ai constamment éprouvé, qu'après avoir lu les chefs-d'œuvres dont nos bons Poètes nous ont enrichis, je n'avais pas ce sérieux persuasif, ce je-ne-sais-quoi de mâle qu'inspire une belle prose. Notre Langue, dont le seul mérite est une marche noble & simple, ne s'accommode ni des inversions, ni des épithètes entassées que demande l'enthousiasme poétique ; ajoutez la puérilité de la rime, qui nuit autant au naturel de l'expression, qu'à l'enthousiasme même, essentiel à toute Poésie. Je conviendrais donc que les agréables Rimeurs de nos jours annoblissent des bagatelles ; mais j'avance que plus souvent encore, ils rendent bagatelles les choses sérieuses. J'aime bien mieux qu'un Gentilhomme écrive en Prose comme Fénelon & Rousseau de Genève, que de faire les beaux vers de Racine, ou les riens charmans de Chapelle & de Chaulieu, (de *Bernard* ou de *Dorat*). Mon fils, dit-il au Mar-

quis, sachez que le riche citoyen, exempt du travail ordinaire, se doit, par reconnaissance, tout entier au service de l'Etat, & qu'il ne peut cultiver légitimement que des talens utiles à la société : il est d'autres délassemens pour vous : dédaignez les titres de *Poète* & d'*Amateur* ; de plus nobles vous attendent : ce goût trop séduisant a répandu le ridicule sur les gens les plus estimables, par leurs qualités. Que l'homme borné par une fortune médiocre qui le retient dans une sorte d'inutilité, s'occupe à bien tourner une Fable ou un Madrigal, je l'excuse ; il peut avoir besoin de se faire connaître : mais celui qui semble né pour protéger un certain nombre d'hommes, a des études plus importantes à faire ; il doit pénétrer le citoyen de tous les Etats, & se préparer à servir chacun à sa manière, comme lui-même en est servi.

Ce qui surprendra, c'est que monsieur de T... , qui regardait le talent des vers comme futile & capable de détourner son fils de l'application à des objets plus importants, lui permit cependant de cultiver un art que beaucoup de personnes considèrent comme plus dangereux & moins noble. On fait que dans les Colléges où l'éducation était confiée aux *Ignaciens*, il y avait chaque année un Exercice pompeux, mal-à-propos supprimé de nos jours, dans lequel les meilleurs Ecoliers figuraient comme *Acteurs*. Cet usage n'était blâmable que par les accessoires ;

quant au fond , il est autorisé par l'exemple, de toute l'antiquité, Monsieur & madame de T . . . furent invités par les PP. à venir être témoins des succès de leur fils. Mais si le Comte avait consenti que l'on cultivât un talent sans danger pour un homme de naissance, il avait insinué qu'on devait lui faire sentir, que c'était moins à l'action qu'il fallait songer , qu'à se donner toute l'expression du geste , des traits , de ce langage universel , en un mot , que toutes les Nations entendent , & qu'il est beau de parler avec autant d'énergie que de grâces , puisque de-là dépendent ordinairement le succès des discours, la réussite des négociations, & jusqu'à l'amabilité dans les sociétés particulières. En arrivant au Collège , monsieur & madame de T . . . demandent leur fils. On leur répond qu'il va paraître. Les *Ignaciens* se faisaient une fête de surprendre les parens, en leur cachant les rôles que leurs Elèves devaient remplir. Un jeune Prince s'avance sur le Théâtre ; déclame avec feu les vers d'une mauvaise Tragédie latine : on lui donne quelques applaudissemens ; il s'anime, & déployant ces gestes heureux qui ne font point l'effet de l'art , mais un présent de la Nature , il enlève les suffrages & les cœurs. Il effaçait tous ses émules : mille bouches s'ouvrent à-la-fois pour le louer ; on enviait le bonheur de ses parens , & la Comtesse de T . . . , enivrée de cet encens flatteur , jouissait de toute la



gloire de son fils (car c'était lui-même). Monsieur de T... , le visage couvert de ses mains, déroba à son épouse les mouvemens dont il était agité. Lorsque la Tragédie fut achevée, le Marquis étala dans une Petite-pièce toutes les grâces & tous les ridicules de nos Petits-maitres. Il n'était point dans celle-ci le seul qui brillât; le fils du Maréchal de Th... balança quelque temps les suffrages : mais le Marquis devait tout surpasser, & bientôt l'on n'eut des yeux que pour lui. Ensuite il donna des preuves d'un talent bien au-dessous de l'art de peindre les actions des Héros, ou les ridicules des Petits-maitres; il dansa : le Comte de T... vit son fils, un Gentilhomme, l'héritier d'une des premières Maisons de France, figurer au milieu d'une troupe de Sauteurs, dont les Ignaciens avaient obtenu difficilement la présence, & recevoir au milieu d'eux des éloges dont peut-être il eût du rougir (\*).

Ce spectacle était devenu pénible pour le Comte, depuis qu'il s'était aperçu que son but était mal rempli. Enfin il s'acheva. Le Marquis hors d'haleine & conduit par ses Maitres, vola à ses parens; sa mère l'embrasse, & lui fait mille caresses. Les Ignaciens demandent au Comte ce qu'il pense de son fils, & du feu qu'il a fait paraître. Monsieur de T... les regarde, la sévérité sur le

---

(\*) *N'es-tu pas honteux de chanter si bien ?* disait Philippe à son fils Alexandre. Ce n'est pas qu'on doive rougir de

front : — Vous auriez réussi à merveille, mes Pères, leur dit-il, si je vous eusse donné mon fils pour en faire un Roscius — (1). Après cette courte réponse, il leur tourna le dos ; Henriette & le Marquis le suivirent ; & les Ignaciens confus, ne savaient que penser (2).

---

connaître les arts agréables : au contraire, ils ajoutent au mérite : mais il n'y a que ceux qui les exercent, qui doivent s'applaudir des Arts, comme Arts : les autres hommes, & sur-tout les Grands, ne peuvent les regarder que comme des moyens de perfectibilité, dont le coloris doit relever d'autres qualités. Si les Ignaciens eussent insinué cette intention, ils n'auraient pas tant formé de fars, & de ces gens superficiels, dont ils ont rempli l'Eglise, la Robe & l'E-pée. J'ai souvent remarqué, que ces Pères étaient tout entiers aux accessoires.

(1) C'était un Comédien fameux de l'ancienne Rome, en faveur duquel nous avons un Plaidoyer de Cicéron. Il était aussi honnête-homme, qu'excellent Acteur.

(2) L'usage d'exercer les deux sexes sur un Théâtre, aurait certainement son utilité, quoiqu'il ne fût pas sans inconvéniens, si les Théâtres de la Nation étaient plus estimables, mieux réglés, moins dangereux par certaines pièces qu'on y souffre, & par les mœurs de celles que l'on y voit briller. Un établissement où la jeunesse s'exercerait de la sorte, deviendrait très-avantageux. Un des Auteurs de l'Encyclopédie, après avoir dit que dans certains Collèges, on faisait déclamer aux Ecoliers de petites Pièces de Théâtre, pour les exercer, ajoute : « On en a reconnu l'abus dans l'Université de Paris, où on leur a substitué des Exercices sur les Auteurs classiques, beaucoup plus propres à leur former le goût, & qui accoutument également les jeunes-gens à cette confiance modeste nécessaire à tous ceux qui sont obligés de parler en public ». Cela peut être vrai : mais ces Exercices, si propres à former le goût, ne donneront pas les grâces ; j'en appelle à l'expérience.

Lorsque M. de T... fut dans sa voiture, son fils vint l'embrasser, en lui demandant d'un air timide, s'il était mécontent de lui. — Non, mon cher Marquis, répondit le Comte; mais je le suis beaucoup de vos Maîtres. Je ne vous dirai pas, comme les Rigoristes, qu'ils ne devaient point vous faire copier des ridicules que vous pouvez prendre, loin de les corriger dans les autres: qu'ils ont fait jouer leurs Écoliers en Histrions, & qu'ils ne devaient se servir de l'histrionisme que pour vous donner l'énergie de l'imitation; qu'un Gentilhomme est né pour être, par des vertus éclatantes, le modèle que copient les Comédiens; & que c'est parmi nos concitoyens, au milieu du monde, que vous & moi devons être en effet grands, généreux, compâtissans, fidèles; que c'est nous avilir, & perdre un temps utile que de l'employer à jouer ce que nous devrions faire; que les Chevaliers à Rome ne montèrent sur le Théâtre, pour y réciter des vers, que par l'ordre des Tyrans, & que ce fut le bon Trajan qui les en fit descendre (\*). Je laisse ces lieux communs, & je conviens qu'il est bon d'exercer la jeunesse à peindre les passions, parce qu'on leur enseigne indirectement par là, mais efficacement, à leur commander. Un jeune-homme exercé de longue main à

---

(\*) . . . . *Sed plus oculi debere fatentur  
Se tibi, quod spectant, qui recitare solent.*  
Martial dit que ce fut Domitien.

peindre la fureur , à en sentir les effets ; ne s'y livrera que modérément dans la société ; ou du moins il voudra , dans les transports de cette passion , l'exprimer avec la grâce accoutumée , & dès-lors il en tempérera l'impétuosité sur ceux qui en feront les objets. Mais vos Maîtres n'ont pas rempli le but. Ils vous ont efféminés ; & fait prendre les semblans dangereux de la fatuité , dont peut-être vous conserverez longtemps la réalité —. Ces paroles éclairèrent Henriette : elle comprit pourquoi le Comte n'avait pas encouragé le goût de son fils pour les vers ; & que des talens estimables en eux-mêmes , s'ils ne sont cultivés dans des vues & par des motifs convenables , cessent d'être utiles & permis.

Le Marquis parut affligé : il avait cru recevoir de ses parens des éloges , bien plus doux pour lui , que les applaudissemens d'une foule inconnue. Il voyait qu'il s'était trompé , & son amour-propre était mortifié cruellement. Il emportait encore , en se retirant , une autre inquiétude : ses Maîtres avaient déplu ; il les aimait , peut-être faudrait-il les quitter.

Monsieur de T... commença dès-lors à se défier de l'éducation que recevait la jeunesse chez les Ignaciens. Il ne négligea rien pour acquérir des lumières plus sûres ; & comme l'on apprend très-vite ce que l'on desire beaucoup de savoir , il ne tarda pas à se convaincre qu'il leur avait imprudemment confié le Marquis. Mais sa tendresse pour son fils était



si grande, qu'en l'ôtant de chez eux, il voulut lui donner des raisons de sa conduite, qui ne le mortifiassent pas. Il se rendit au Collège, le prit en particulier, & lui dit : Mon ami, vous avez atteint le terme que je juge à propos de fixer à vos études ; votre naissance vous impose des devoirs qui ne vous permettent pas de vous livrer à votre panchant : vous vous devez à la Patrie de plus d'une manière : il faut commencer par payer de votre personne en servant l'Etat : vous allez donc entrer dans un Corps dont le vrai courage est l'âme ; vous passerez quelques années parmi les Mousquetaires ; & lorsqu'une plus grande connaissance de vous-même & du monde vous aura éclairé sur ce qui vous convient davantage, nous travaillerons à votre avancement, ainsi qu'à votre bonheur—. Ce fut avec surprise que monsieur de T... démêla dans la réponse du Marquis une certaine opiniâtreté, une raideur de sentimens, bien différente de cette flexibilité qu'il lui connut toujours. Son fils ne répondit pas aux preuves de sa tendresse comme il s'y attendait. Il se vit obligé de lui ordonner de se tenir prêt à sortir dès le lendemain, & le quitta peu satisfait. Henriette & monsieur de V... virent rentrer le Comte tout ému : il leur dit qu'il avait cru devoir mettre des bornes à l'espèce d'enthousiasme que son fils montrait pour l'étude, & diriger cette ardeur vers des objets plus convenables au rang qu'il devait tenir.

dans le monde : — Pour la première fois , ajouta-t-il , je l'ai trouvé plus sensible à la peine de changer son train de vie ordinaire , qu'aux marques de mon amitié—. Un vieillard & une mère tendre excusent facilement les fautes de la jeunesse : on ne vit rien que de très-naturel dans la petite résistance du Marquis , & peu s'en falut qu'on ne lui en fit un mérite.

Cependant le jeune de T... sortit du Collège , & dans le même temps , ses parens crurent avoir trouvé l'Instituteur qu'ils desiraient. Ils résolurent de s'en servir pour diriger leur fils dans la nouvelle & dangereuse carrière qu'il allait fournir ; de sorte que le Comte , tranquillisé par sa confiance , ne se réserva qu'une inspection générale ; une espèce de surintendance.

En étudiant le caractère de son fils dans ce nouvel état , monsieur de T... reconnut que ce qu'il avait pris pour un mouvement estimable d'une prédilection pour l'étude , n'était , dans le Marquis , qu'une attache à ses Maîtres & à ses habitudes. Lorsqu'il fut Mousquetaire , le genre de vie de cette nouvelle société , fut incomparablement plus de son goût que les exercices de Collège. Il oublia les *Ignaciens* , qu'il avait si fort aimés , pour chérir bien davantage ses élégans Confrères : on ne se distinguait pas dans leurs cercles par la solution d'un problème , & par un argument en *baralipton* ou en *bocardo* ; le

Marquis se hâta d'acquiescer le nouveau genre de mérite qu'il lui fallait pour y briller ; en moins de quinze jours il eut l'*esprit du corps*.

Il entra alors dans sa dix-huitième année. Lorsqu'il eut secoué la poussière des Ecoles , sa figure séduisante parut dans tout son éclat. Il était fait au tour , & d'une taille au-dessus de la médiocre ; ses cheveux d'un beau châtain-clair étaient bien plantés ; il avait l'œil noir & vif ; l'air affable & ouvert ; la physionomie noble & douce ; sa bouche , quoique grande , était agréable ; tous ses traits étaient mâles & fortement marqués : il se tenait bien ; était adroit , poli , tempéré par réflexion , mais emporté , pétulant par caractère ; & cependant humain , libéral , prévenant ; & par-dessus tout cela , son cœur était extrêmement tendre : il joignait à ces qualités les talens acquis par l'excellente éducation que ses parens lui donnèrent eux-mêmes : il déposa parmi les Mousquetaires l'air si totemment grave de nos jeunes *Catons* ; ( air si fort à la mode parmi nos bas Petits-maitres , qui affectent en public l'importance & la sévérité , & qui dans le secret , ont les mœurs des courtisanes ) ; il devint gai , amusant. Mais en quittant ses défauts de Collège , il en contracta de plus dangereux. Il fut extrême dans ses goûts ; dévoré de la soif des plaisirs , il ignorait le grand art de n'en prendre que la fleur , de les varier , & sur-tout de les choisir.

II.<sup>D</sup> LIVRE.

## L'AGE DES PASSIONS.

Cui peccare licet, peccat minus; ipsa potestas  
Sæmina nequitie languidiora facit.

Desine, crede mihi, vitia irritare vetando;

Obsequio vinces aptius ipse tuo. 3 Am. c. 14, v. 6.

**S**I, lorsque les enfans sont dans la crise des passions, ils cessent d'aimer leurs parens, c'en est fait; ils vont devenir, comme tant d'autres, le fléau de la société: ce n'est qu'en régnant toujours au fond de leurs cœurs par les soins les plus tendres, par une indulgence raisonnable, une douceur jamais démentie, qu'on pourra les sauver.

Le Comte s'était flaté, que docile à ses leçons, éclairé par un homme sage, prudent, expérimenté, son fils saurait en profiter pour connaître le danger & le fuir. Il le crut longtems; une trompeuse décence voila les défauts du Marquis, & cachait aux yeux de ses parens & de son Gouverneur même les desordres où il se précipitait. Monsieur de T... se reprocha bientôt de l'avoir mal-à-propos exposé à l'inévitable séduction de l'exemple.

Cet Instituteur vanté qu'on avait mis auprès du jeune de T..., lui fut inutile: c'était un de ces hommes sévères, qui ne sachant pas gagner la confiance de leurs Elèves, ne les pénètrent jamais; ils manquent toujours



le but , qu'ils marquent trop haut , & font haïr la vertu , qu'ils peignent comme ils la pratiquent , rebutante & sauvage. Moins éclairé qu'on ne l'avait cru , ce conducteur n'eut d'autre soin que de recommander le travail. De ce côté-là , il n'avait rien à désirer ; par vanité , le Marquis voulait tout savoir mieux que les autres ; & le Gouverneur séduit par les succès de son Elève , devint trop confiant malgré sa rigidité ; il crut le Marquis sans défauts , parce qu'il avait d'abord établi la nécessité de les lui dérober tous , en lui faisant entendre qu'il n'en excuserait aucun.

J'ai dit que le Marquis avait l'ambition de se distinguer par tout ce qui rendait recommandable dans les sociétés où il entra. Cette disposition est un stimulant avantageux , mais dont il faut diriger prudemment les efforts. Que va-t-il faire , au milieu d'une jeunesse choisie , que ses mœurs , encore plus que la naissance , pourraient faire considérer , si quelques particuliers , indignes du nom de Mousquetaires , n'y répandaient un levain de libertinage & de corruption , qu'on aurait tort d'attribuer à tout le Corps ? Malheureusement ce sont presque toujours ceux-là qui donnent le ton : tout ce qui ne les imite point , est plat ou ridicule. Le Marquis fut entraîné par quelques-uns de ces fanfarons libertins , auxquels tout le monde fait que les actions les plus horribles n'ont quelquefois rien coûté. On les

à vous souvent se faire un jeu cruel d'insulter de paisibles Citadins , & de les provoquer au combat : digne manière d'exercer le courage ! Ames viles ! *rapageurs* méprisables ! le peuple qui conquît autrefois le monde , donnait une couronne à celui qui sauvait la vie d'un Romain : qu'eût-il fait de vos pareils ? Mais ce n'est pas tout ; au lieu de s'en tenir aux honnêtes sociétés que leur naissance les met à portée de fréquenter , ils partagent les plaisirs crapuleux de la plus vile portion du genre-humain ; de ces hommes obscurs & vicieux qui ne connaissent que des femmes perdues. C'est avec ces libertines, échappées de leurs villages, ou sorties de la populace des villes , que des jeunes-gens qui doivent tenir un rang dans le monde , célèbrent de scandaleuses orgyes.... Eloignons l'effrayante & dangereuse peinture , qui dans ce moment s'offre à la pensée..... Voilà les modèles qu'eut le malheur de suivre le jeune de T... Le Comte , élevé par un père vertueux , loin de la Capitale, ne connaissait pas tout le péril où lui-même exposait son fils : le Marquis donnait dans tous les travers, dans la plus sale débauche , que ses parens & son Gouverneur lui croyaient encore sa première innocence.

Mais tandis que sous le masque hypocrite dont les pédans de Collège & son inepte Gouverneur lui firent une nécessité de couvrir ses défauts , le jeune de T... trompe

un père tendre & clairvoyant , Hélène court d'autres dangers , qu'Henriette est encore loin de soupçonner. Mademoiselle de T . . . allait entrer dans sa onzième année lorsqu'on parla de conduire le Marquis à Paris. Sa tante, qui n'était jamais sortie de la maison de ses parents , avait cru mieux faire en se conformant au ridicule usage , qui veut que des filles destinées à être mères-de-famille soient élevées au couvent ; c'est-à-dire , dans l'endroit le moins propre à les instruire de ce qu'elles doivent savoir. Monsieur de T . . . disait quelquefois à son épouse qu'elle suffisait pour Hélène : mais la modeste Henriette se défiait d'elle-même. Ainsi dès qu'on se fut déterminé à donner au Marquis des maîtres étrangers , madame de T . . . choisit dans la province un monastère pour sa nièce , & la mit au couvent de C . . , dont les Religieuses passaient alors pour élever les jeunes Demoiselles mieux que par-tout ailleurs, par les soins que leur Abbessé , de l'illustre Maison de L . . , prenait elle-même de leur éducation. Tous les jours la Comtesse, jusqu'à son départ, allait passer deux heures avec Hélène. Mais on ne peut, en quelques semaines , acquérir des lumières que l'expérience seule peut donner. Heureusement , Hélène se trouvait alors assez éclairée pour tout apprécier ; la trempe de son esprit & de son cœur était si excellente , qu'elle fut jouir de la tranquillité que l'éloignement du monde procure ,

des exercices en usage dans les récréations des Pensionnaires, de la vie réglée qu'elles mènent ; & se garantir en même-temps du mauvais exemple de cette jeunesse inquiète & gravement futile. Les avantages , dont je viens de parler , sont effectivement les seuls qu'on puisse tirer des Couvens : car pour tout le reste, un lieu de retraite, où la frivolité règne , n'est guères propre à former une fille qui doit un jour gouverner sa maison, ses enfans , son domestique. Ce serait à des veuves prudentes , que l'éducation des jeunes-personnes devrait être confiée , puisque les mères ne veulent plus s'en charger ; & non à des filles mortes au monde , sans expérience, sans intérêt aux succès de leurs soins ; à des filles chez qui les grimaces tiennent lieu de piété ; les *flagorneries*, de marques d'attachement, & qui se donnent entr'elles, comme à leurs Elèves , leurs vues intéressées pour de l'amitié.

Néanmoins ce fut pendant son séjour chez ces filles , parmi lesquelles la douce intimité pénètre si rarement , qu'Hélène rencontra un cœur digne du sien. La jeune & belle Léonore était la troisième des filles de madame la Baronne d'E . . . qu'on élevait dans cette maison : Hélène , frappée de son mérite , ne peut lui refuser son estime, & comme elles se ressemblaient par la bonté du cœur , elles devinrent inséparables : innocentes toutes deux , sincères , tendres , elles trouvaient l'une auprès de l'autre tous leurs plaisirs. Hé-



lène & Léonore avaient le même desir de retourner auprès de leurs parens ; on ne parvint jamais à leur inspirer de l'indifférence pour eux , & de l'amour pour une vie que la nature , la raison & la religion bien entendues réprouvent également. La Comtesse vit cette liaison d'Hélène , & l'approuva : de sorte que Léonore , touchée des marques d'affection qu'elle en recevait, attendait aussi impatiemment l'heure où madame de T... venait voir sa nièce , qu'Hélène elle-même. Malheureusement la Barone d'E... , retira sa fille, longtems avant la sortie de mademoiselle de T... ; & quoiqu'une jeune Religieuse, amie de Léonore, s'efforçât de la remplacer, comme elle n'avait ni le mérite ni les sentimens desintéressés de mademoiselle d'E... , Hélène trouva bien des momens où le vide se fit sentir à son cœur. Mais je dois parler ailleurs de cette Religieuse, qui était de la maison de Q...

Quatre années s'écoulèrent dans ce séjour ennuyeux ; mademoiselle de T... devait y rester encore deux ans ; mais la Comtesse qui supportait impatiemment l'absence d'Hélène , ayant fait un voyage pour la voir , elle eut occasion de connaître mieux les maisons d'Education publique. Les bienfaits qu'elle répandit sur le Monastère , assez mal renté, l'ayant fait mettre au rang des protectrices , on lui donna un logement à l'extérieur de la maison ; elle eut même le privilège d'y entrer tous les jours , pour entretenir sa

nièce. Si la Comtesse n'eût vu qu'Hélène, elle n'aurait peut-être pas connu les abus des Couvens; mais elle vit ses compagnes. Ce fut alors qu'elle eut occasion de s'apercevoir, non sans la plus grande surprise, combien elle s'était trompée, en regardant comme l'azile de la douceur & de l'innocence, une retraite où les Elèves devenaient vaines, impérieuses, défiantes, jalouses, médisantes, fourbes, indifférentes pour leurs parens, dont on a quelquefois des raisons de les détacher, & toutes de feu pour la dissipation & les plaisirs. Elle observa, que les jeunes-filles n'y trouvaient pas même la tranquillité qui semblerait être l'essence de ces établissemens; que la vie qu'elles mènent dans les Monastères est tumultueuse; qu'elles y sont dans une agitation continuelle, & se disposent ainsi de bonne-heure à n'avoir que du dégoût pour la vie sédentaire propre à leur sexe, & convenable aux mères de-familles. Elle vit régner parmi les Religieuses l'avidité *égoïsme*, l'envie dévorante & le sombre ennui. Puis jetant un nouveau regard sur le Plan d'Education qu'on suivait, pour des jeunes Demoiselles, qui du cloître, devaient passer tout - d'un - coup au gouvernement de leur maison, elle en fut révoltée. Eloignées du monde, qu'elles aiment sans le connaître, détestant le séjour qu'elles habitent, Henriette les entendit *se promettre de se dédommager un jour de mille privations puériles*

dont on leur fait un châtement. Elle vit qu'elles attendaient impatiemment cet état de liberté, dont leur imagination oisive, exaltée par la lecture de certains Romans, leur faisait une peinture trop belle pour être vraie : que des filles auxquelles toute espèce de domination est interdite, s'emparaient avidement des jeunes-personnes qui leur sont confiées, pour exercer sur elles une puissance aussi capricieuse qu'absolue ; que l'esprit minucieux d'une société qui ne peut & ne doit s'occuper que de bagatelles, rétrécit la sphère de leurs idées : que la gêne & la contrainte rendent l'humeur des Elèves, aigre, revêche, insupportable ; que ne voyant que haïr, la tendre amitié, l'aimable confiance étaient des vertus dont elles n'avaient aucun exemple ; ou plutôt, qu'on leur faisait perdre l'idée que la nature en avait gravée au fond de leur cœur ; qu'il se flétrissait, ce tendre cœur ; que les passions viles & le goût des petites choses le resserraient ; comme la générosité, la magnanimité, la tendresse eussent dû le dilater, &c. Madame de T... fut témoin de mille autres abus : effrayée, & tout-à-la-fois satisfaite, en voyant qu'Hélène était échappée au danger, elle écrivit à monsieur de T... pour lui communiquer la résolution qu'elle avait prise d'enmener leur nièce : elle reconnut enfin, qu'une fille, élevée sous les yeux d'une mère sage, apprend à cette école tout ce qu'elle doit savoir.

Mais le Comte de T... , durant l'absence de la Comtesse , avoit fait quelques découvertes peu avantageuses sur le compte de leur fils : il pria son épouse de revenir , & de laisser encore Hélène pour quelque temps dans son Monastère. Henriette obéit , quoiqu'elle crût avoir raison : mais accoutumée à respecter le Comte comme à l'aimer , elle se réserva de lui dire ses raisons de bouche , persuadée qu'il les approuverait.

Ce fut le lendemain de son arrivée , qu'une de ces aventures odieuses , trop ordinaires dans la Capitale , éclaira le Comte de T... , & donna de tristes lumières à la Comtesse elle-même sur la conduite du Marquis.

Henriette venait de rendre quelques visites. Un embarras survient : madame de T... met la tête à la portière ; elle aperçoit un homme âgé , presque sous les pieds de ses chevaux , qui fondait en larmes. Elle fut vivement touchée , car elle pensa que ce malheureux venait d'être froissé. Elle ordonne à ses gens de le dégager , & de le faire monter dans sa voiture. Elle s'empresse de lui demander s'il était blessé : alors cet homme poussant un profond soupir , lui dit : — Non , madame ; & plutôt à Dieu que je le fusse , & n'avoir point d'autre sujet de peine , je n'en ferais pas réduit à désirer que le jour d'hier eût été le dernier de ma vie—. Henriette charmée de ce qu'il n'avait point de mal , n'en fut pas moins sensible à la dou-



leur qu'il fefait paraître : elle le preffa de lui en découvrir la caufe , en fefant entendre au vieillard qu'elle était difpofée à l'obliger.

— Ah ! madame , répondit-il , pénétré des marques de bontés qu'il recevait ; puis-que vous le permettez , je vais vous entretenir de mes malheurs : ils font grands ; puiffent-ils n'exciter que votre pitié — !

*Nishard* (c'eft ainfi que cet homme fe nommait) était un marchand orfèvre, que la mauvaife conduite de fa femme avait ruiné. Sa famille était compofée de plufieurs filles , qui toutes ayaient de la beauté. L'ainée furtout , qui fe nommait *Luce* , était de la figure la plus intéreffante. Quant à fa femme , le bon-homme avoua , dans le récit qu'il fit à madame de T . . . , qu'elle n'avait été guères plus réfervée fur le chapitre de l'honneur , que fur celui de l'économie ; il ajouta , que cette indigne mère s'étant aperçue qu'un homme riche remarquait la jeune *Luce* , elle avait donné les mains à l'un de ces arrangemens , qui paraiffent n'avoir rien que de permis ; mais dont le terme eft le defordre : fous prétexte de prendre foin de l'éducation d'une fille aimable qui n'a pas de fortune , il eft des hommes corrompus qui cherchent à fe donner des droits fur elle , & à la féduire. *Luce* fut mife en apprentiffage par l'homme dont fa mère avait accepté les offres : il donna une penfion affez forte pour exiger qu'on eût des égards pour elle ; &

recommanda sur-tout qu'elle ne sortît jamais, à moins que sa mère & lui, de concert, ne l'envoyassent chercher. Heureusement pour Luce, que cet homme eut la délicatesse de vouloir laisser agir la reconnaissance,

La seconde des filles de Nishard ne fut pas aussi heureuse que son aînée. Elle plut à un Mousquetaire nommé de Q., qui connaissait la mère, & qui n'ignorant pas combien elle avait l'âme vile & basse, vint un jour lui proposer une partie de plaisir: il lui dit que comme sa fille *Justine* (c'est le nom de la jeune Nishard) avait la voix agréable, il la pria de l'amener: l'Opéra succéda au dîner; un souper délicat, des vins & des liqueurs de toutes façons, suivirent le voluptueux Spectacle, La mère Nishard n'était pas sobre; bientôt elle perdit le peu de retenue qui lui restait. Alors le jeune-homme, presque sûr de n'être pas refusé, fit briller à ses yeux une bourse assez bien fournie pour la tenter, — Elle est à vous, lui dit-il, en la lui présentant, si vous me laissez ..... — Que vous laisserai-je, interrompit la mère, en regardant la bourse d'un œil animé? — Votre Justine, continua le jeune-homme—. La Nishard parut hésiter. Une montre fut ajoutée, avec quelques autres bijoux. Alors, en bégayant, en combattant peut être le remords, inséparable Furie qui suit toujours le crime, l'infâme demanda: — Combien y a-t-il? — L'or se répand sur la table; son fatal éclat achève

d'éblouir une malheureuse mère ; elle compte le prix de l'innocence de sa fille , & consent à l'abandonner. La Nishard retourne chez elle... Elle laisse Justine... Malheureusement, le père était en campagne ; il ne revint que huit jours après cette fatale partie.

Dès que le jeune-homme se vit seul avec Justine , craignant quelque retour de la part de la Nishard, il se hâta de sortir de l'appartement garni dans lequel il les avait reçues, & conduisit le soir-même la jeune personne dans une chambre qu'il avait meublée à ce dessein. Il lui donna une vieille gouvernante versée dans l'art de la corruption & de la débauche , qui avait ordre de tenir la porte toujours fermée , & d'en garder la clé. Il passa le reste de la nuit avec la jeune Nishard , & le sacrifice de sa vertu ne fut pas différé. Pour comble de malheur , en peu de temps le jeune-homme, secondé par la vieille, fut faire glisser le poison du libertinage dans cette âme innocente & novice ; l'impudence & la provocante lasciveté , prirent la place de la timide modestie. Mais le ciel est juste : le séducteur fut lui-même la dupe de sa perversité.

Justine exactement renfermée durant les premiers mois , était soigneusement cachée à toutes les connaissances de son Ravisseur. Lorsque le goût du jeune-homme fut émoussé , il en devint moins jaloux ; ses amis eurent accès dans l'appartement où il entrete-

naît sa maitresse ; & malgré l'attention qu'il eut de ne jamais la laisser seule avec eux , la jeune-personne leur parut trop innocente , pour se défendre des pièges qu'on pourrait lui tendre. Elle était d'ailleurs vive , enjouée , agaçante ; cette découverte les encouragea. Un jour , l'un d'entr'eux se piqua contre le Comte de Q . . ; il y eut des propos qui firent craindre un combat : le Commandant fut averti de cette querelle. Le lendemain , sous prétexte de reconcilier de Q . . avec son adversaire , des amis communs proposèrent d'aller tous ensemble le trouver chés sa maitresse. A peine ils arrivaient , que le jeune Comte reçut un ordre du Commandant qui lui enjoignait de se rendre sur-le-champ à l'hôtel. C'était un tour que ses amis lui jouaient ; tout était concerté entr'eux pour exécuter leur dessein. Ils eurent bientôt trouvé une commission pour la vieille , qui devait la tenir éloignée pendant quelque temps. La facilité de la petite Justine , ouvrage du Comte de Q . . , les convainquit que jusqu'alors , il n'avait manqué à la petite étourdie qu'un Amant & l'occasion. La réussite de leur projet devait les satisfaire : cependant , comme tous , à l'exception d'un seul , étaient des libertins sans principes , ils firent le complot de se venger des peines que le Comte leur avait données pour le tromper ; car plusieurs fois l'ayant sondé au sujet de Justine , ils s'aperçurent qu'il n'entendait pas raillerie sur la

fidélité



fidélité de sa maîtresse. Ils résolurent donc , par un trait abominable de malice & d'indignité , que l'un d'entr'eux , nouvellement pénétré de ce poison cruel, suite & punition du libertinage , le communiquerait à Justine, qui porterait ce présent à leur ami. Un seul desaprouva cet affreux projet, & déclara qu'il n'y consentirait jamais. Comme il était brave, & qu'il eût été dangereux de le brusquer, les autres feignirent d'en quitter le dessein : mais une pareille noirceur avait trop d'appas aux yeux de ces effrénés, pour l'abandonner de la sorte ; il fut décidé qu'ils se cacheraient de leur scrupuleux confrère , & qu'ils consommèrent , à son insçu , une action dont ils se promettaient le plaisir le plus vif.

Lors donc que tout fut disposé pour l'exécution de leur complot , ils prirent le jour où de Q . . allait à l'ordre ; un billet fabriqué au nom du Comte leur fit ouvrir la porte par la vieille ; ils furent ensuite, moitié gré, moitié force , se débarrasser de la duègne par des commissions lucratives. On céda , pour - lors , la jeune Nishard au misérable qui devait lui faire partager ses tourmens. Cette idée fait frémir . . . Infortunée ! il ne lui manquait que ce dernier genre de corruption.

Quinze jours s'étaient écoulés , depuis cette affreuse journée , lorsque la déplorable victime se trouva dans l'état le plus triste : comme elle ignorait la cause des don-

leurs aiguës , qu'elle ressentait , elle demanda des secours à la vieille. Celle-ci , après s'être instruite de la nature de son mal , ne lui répondit que par des cris & des jurmens ; elle lui découvrit , sans ménagement , le genre honteux de sa maladie. La jeune-fille se desespérait ; mais ce n'était là que le commencement d'une scène bien plus fâcheuse. Le jeune-homme arrive. La vieille l'accable de reproches , & lui demande , en chargeant son discours des lourdes épithètes de halles , s'il n'est pas honteux d'avoir mis la pauvre *Petite* dans l'état pitoyable où la voila ? & peu s'en falut que , sans attendre sa réponse , & pour marquer plus de zèle , elle ne le dévisageât. De Q<sup>ui</sup> , étourdi des criailleries de la vieille , & peut-être touché des pleurs que Justine répandait en abondance , fut d'abord interdit ; mais bientôt élevant la voix à son tour , il les fit taire toutes - deux , & commanda qu'on s'expliquât. Rien n'était plus clair , & l'instruction ne fut pas longue : de Q<sup>ui</sup> ne répondit à la vieille que par un soufflet : les noms d'infâme , de malheureuse , & beaucoup d'autres , accompagnèrent les mauvais traitemens dont il l'accabla ; dans l'excès de sa rage , il tire son épée , & s'avance sur Justine ; il lui ordonne avec d'horribles menaces de lui rendre compte sur-le-champ de ce qui s'était passé le jour que ses amis étaient venus en son absence ; il jure , que le moins

dre mensonge va lui coûter la vie. Justine se jète aux genoux de celui qui l'a perdue, & le conjure de lui donner le temps de se remettre, pourqu'elle puisse le satisfaire; & surtout, elle le conjure d'ôter de devant ses yeux ce fer terrible, dont la vue la fait évanouir de frayeur. Trop ignorante pour connaître l'importance du récit qu'elle allait faire, & d'ailleurs hors d'elle-même, elle ne dissimula rien à toutes les questions qu'on lui fit: ses réponses furent si naïves, que la vieille, devenue toute oreilles, se voyant disculpée, se jeta sur elle, & voulait l'étrangler. La fureur de la gouvernante calma celle du Comte de Q...; il fit lâcher prise à cette mégère; & lorsqu'il eut tiré Justine de ses mains, il la conduisit à la porte, & s'abbaissa jusqu'à la frapper du pied, en lui disant: —Allez, ma mignone!, faire voir à votre digne mère le fruit de ses prudentes leçons—. C'est ainsi que l'infâme suborneur, ajoutant l'insulte aux torts qu'il avait déjà, punit sa victime de la dépravation dont il est l'auteur.

Justine désespérée, ne sachant où se réfugier; ne doutant pas que sa mère ne la traitât comme la vieille gouvernante avait voulu le faire, ne roulait dans son esprit que des idées funestes, & songeait à se délivrer par la mort des maux qui l'accablaient. Après avoir erré quelque temps à l'aventure, le hasard la conduisit devant une de ces maisons où la débâche outrage la nature & la raison. Cette

infortunée, souffrante , les yeux chargés de larmes , encore à jeun , tombe de faiblesse à la porte. Une femme accourt , qui voyant une jeune fille desolée & jolie , n'hésite pas à lui donner un azile , & tout ce qui lui sera nécessaire. Cette personne obligeante , était une de ces créatures infâmes , qui font trafic de la beauté. Justine n'était plus à elle-même , & se trouvait sans ressource ; elle suivit sa prétendue bienfaitrice sans la connaître. Lorsqu'elle fut dans la maison , elle ne cacha pas son triste état , & tâcha d'intéresser pour elle , en faisant le récit de son malheur. Une foule de harpyes qui l'entouraient , le trouvèrent fort plaisant , & lui donnèrent à entendre assez clairement , qu'elles ne lui fesaient pas l'honneur de la croire ; elles ne lui épargnèrent pas non plus les questions impertinentes. Cependant l'Appareilleuse , qui avait ses vues sur elle , continua de lui faire accueil , & n'eut garde de laisser échapper une si belle proie : bien sûre que cette figure séduisante la dédommagerait amplement de tout ce qu'elle seroit obligée d'avancer. Elle proposa donc ses conditions. Justine désespérée , voit un moyen de conserver une vie , qui a tant de charmes à son âge : elle ne refuse rien. Cependant l'abîme qui s'ouvre sous ses pas , ne laisse pas de l'épouvanter. Sans avoir de vertu , l'horreur d'un état qui va la faire tomber au-dessous de ce qu'il y a de plus vil ;



horreur si naturelle à tout son sexe , ne laissa pas de la faire frissonner : elle pleurait amèrement , sans répondre à tout ce qu'on lui disait. Dans une conjoncture si triste , toute prête à périr , à commencer un avilissant métier , le ciel la secourut. On annonce un Mousquetaire. C'était précisément le même qui s'était opposé au dessein de ses amis contre de Q . . & sa jeune maitresse. Il était bien loin de craire qu'il allait rencontrer dans ce lieu de desordre , la malheureuse Justine. C'était à lui qu'on la réservait ; après l'avoir prévenu sur son état , on la lui présente. Il fit un geste de surprise , en l'apercevant. La jeune-fille , qui le reconnaît , court à lui , tombe à ses genoux , les embrasse , & laisse parler ses pleurs. Le jeune-homme n'était que trop bien disposé pour elle : ému , attendri , il la relève , la console , la tranquillise , en donnant sur-le-champ des ordres pour l'arracher de ce lieu : lorsqu'ensuite il apprit de sa bouche tout ce qui s'était passé , il eut peine à retenir son indignation : il l'enmena dans sa voiture , ne la quitta qu'après l'avoir placée sûrement , & pourvut à tous ses besoins.

Revenons au père de Justine ; à ce vieux Niskard , dont l'absence avait été si funeste à cette infortunée. A son retour , surpris de ne pas trouver chez lui la plus jeune de ses filles , ce malheureux père l'avait demandée avec empressement. Sa coupable épouse , qui

s'était repentie d'un aussi grand crime , avait d'abord cherché sa fille & de Q... ; mais toutes les démarches qu'elle fit n'eurent aucun succès. Elle prit alors le seul parti qui lui restait , en se préparant à jouer son rôle , de manière à tromper son mari, lorsqu'il serait arrivé. Ainsi dès que Nishard parla de Justine , elle se mit à pousser des gémissemens qui l'effrayèrent : il l'interroge ; elle s'arrache les cheveux. Le bon-homme imagine tous les malheurs , & la presse de parler : enfin elle avoue, en sanglottant , qu'elle n'a pas vu leur Justine depuis plusieurs jours. Nishard , déjà malheureux , n'attendait pas ce surcroît à ses maux. Il gémit longtems sur le sort de sa fille , qu'il ne connaissait pas , mais qui répandit l'horreur sur son infortune.

Le bon marchand en était à cet endroit de son récit , & ses larmes redoublaient , lorsque la Comtesse arriva chez elle. Touchée du désastre de cet honnête-homme , elle le fit entrer , pour entendre la suite de l'histoire de sa famille , connaître toute l'étendue de son malheur , & le faire cesser , s'il était possible encore. Alors le vieillard mit plus d'ordre dans son discours , & s'exprima à-peu-près dans ces termes :

« Hier, Madame , continua-t-il , je fus obligé de sortir assez tard ; deux jeunes-gens bien mis passent rapidement auprès de moi. Ils aperçoivent une jeune-fille élégamment pa-

éc, que trois hommes forçaient à monter dans un carosse de louage. — *Eh! voilà Justine*, s'écrie l'un d'eux — ! A ce nom, mon cœur palpite. En même-temps ils arrêtent les chevaux : celui qui venait de parler se fait de la portière. — *Traîtres*, dit-il avec fureur, *vous allez me le payer cher* — . Il tire son épée. La foule s'arrête autour d'eux; on appelle la garde. Je gémissais en moi-même sur l'état d'une infortunée toute belle, que son mauvais sort condamnait à servir d'amusement à cette jeunesse débordée. Les trois ravisseurs descendent, écartent la foule avec leurs épées, tandis que la jeune personne reconnaissant son libérateur, s'élance dans ses bras, en lui donnant les noms les plus doux. Le peuple a bientôt été du parti d'un jeune-homme charmant, qui paraissait être l'amant & peut-être l'époux de la jeune-personne; on le comble de louanges; on leur sert de rempart; on les dégage; on les porte dans une autre voiture. Je m'approche, comme ils y montaient, & mes yeux se fixent sur celle qu'on avait nommée Justine. Ah! madame, c'était ma fille! je la reconnais; je m'écrie : mais je ne pus être entendu. Les jeunes gens ordonnent au cocher de partir. Mes genoux se dérobaient sous moi; cependant je fis un effort : je m'attache à la voiture, & rien ne peut m'obliger à l'abandonner. Le trajet fut long; enfin l'on arrive dans le faubourg Saint-Germain. En un clin-d'œil, les

deux jeunes-gens & ma fille en sortent ; & font reçus dans une maison dont la porte s'est fermée sur eux. Après avoir vainement tenté de me faire ouvrir , je me suis vu dans la nécessité de me retirer sans voir ma fille. La connaissance de son malheur , que je ne pouvais plus me dissimuler, me faisait fondre en larmes.

Je revins chez moi : en arrivant , je dis à ma femme que j'avais vu Justine. A cette nouvelle , elle parut interdite , & si consternée , que je ne pus me défendre de quelques soupçons ; mais ils me faisaient horreur , & j'en rougissais après m'y être arrêté. Ce matin , comme je me préparais à sortir , elle a tout employé pour m'en empêcher ; en me représentant qu'il serait mieux qu'elle-même allât chercher Justine , que ma présence pourrait trop effrayer. Elle a si fort insisté là-dessus , que mes doutes se sont renouvelés. J'ai feint de me rendre , & la laissant partir , je l'ai suivie à quelque distance , jusqu'à ce qu'elle arrivât dans la maison où Justine était entrée la veille. Je me suis placé de façon à la voir lorsqu'elle sortirait , sans en être aperçu. Au bout d'un quart d'heure , elle est revenue. Justine la reconduisait : cette pauvre enfant embrassait l'auteur de sa perte , qui se hâta de la quitter , en lui disant : — Sur-tout , ma fille , qu'on te cèle à ton père. *Qu'on te cèle à ton père* , ai-je répété ! Je ne puis songer sans épouvante à ce que j'ai senti dans ce



moment cruel. Je considérais ma fille avec du rouge, des mouches des diamans, & ces habits coquets, infâmes attirails de la débauche. — Elle est donc perdue, me disais-je, cette fille que j'aime ! & je suis réduit à mépriser, à détester ma femme, ma compagne, la mère de mes enfans !

Mon premier mouvement a été d'aller à elle, & de la punir d'un crime qui fait frémir la nature. Je me suis retenu, pour ne pas faire un éclat aussi deshonorant qu'inutile ; & la voyant s'éloigner, je me suis présenté à la porte de ma fille. Les ordres que sa mère venait de donner, me l'auraient fait refuser, si je n'y avais rencontré le jeune homme, qui, la veille, arracha Justine à ses ravisseurs. Je me suis fait connaître à lui ; il m'a traité avec des égards que je n'oublierai jamais, & m'a conduit jusques dans l'appartement de ma fille. —Voilà, mademoiselle, a-t-il dit, un honnête-homme que je vous présente, dont la vue doit vous faire le plus grand plaisir—. Justine s'habillait, elle s'est retournée : cette pauvre fille ne connaissait pas encore le cœur de son père ; elle a poussé un cri perçant, & serait tombée à la renverse, si je ne l'eusse soutenue. Je la mouillais de mes larmes, moi qui comptais l'accabler de reproches. Je me l'étais proposé, lorsque j'avais vu ma fille, mon sang, montrer un air satisfait au sein du libertinage : la parole expira sur mes lèvres. Il est des fautes si grandes, que l'on

ne trouve point de termes pour les reprocher aux coupables. En rouvrant ses yeux, que la honte avait fermés, la malheureuse Justine a vu mes pleurs : malgré moi, je la pressais contre ce cœur paternel qu'elle déchirait. Elle s'est jetée à mes genoux ; elle me demandait pardon, & pour l'obtenir, elle disait la vérité, & révélait toute la turpitude de sa mère. Chaque mot qu'elle prononçait portait le poignard dans mon sein : eh ! quelles lumières funestes son discours n'a-t-il pas répandues sur le sort de ma fille aînée !

Justine achevait de m'instruire, lorsque le Comte de Q... est entré ; j'ai vu l'auteur des malheurs de ma fille & des miens. Son ami l'a mis au fait en deux mots de tout ce qui venait de se passer. Puis m'adressant la parole : — La manière dont vous venez de vous conduire, monsieur, m'a-t-il dit, me donne pour vous la plus sincère estime. J'ai tout fait, vous venez de l'apprendre, pour effacer du souvenir de Justine, les torts de son premier Amant. Lui-même est convenu que les égaremens de sa maîtresse étaient l'effet naturel des pernicieuses maximes qu'il avait débitées devant une fille innocente, qui aurait pu le rendre heureux, & des conseils de la corruptrice sous la conduite de laquelle il l'avait mise : il est au désespoir de ce que par sa faute, elle s'est vue réduite à n'avoir d'autre ressource qu'un lieu infâme, dont j'aieu

le bonheur de la retirer aussitôt qu'elle y fut entrée. Mais, monsieur, lorsque je cède Justine qui m'a plu, à celui qui l'a aimée avant moi, les séparerez-vous au moment où l'orage qui les avait brouillés vient de cesser; & l'instant où ils se promettaient de goûter dans leur réunion, les plaisirs les plus doux, sera-t-il celui de la douleur & du desespoir? Car il ne faut pas vous taire que je leur avais donné rendez-vous à l'Opera: Justine a son appartement vis-à-vis; elle n'avait qu'un pas à faire; de Q... devait s'y trouver comme par hasard: là, je me proposais de les reconcilier aux dépens de mon propre cœur: les malheureux qui avaient si cruellement abusé de l'innocence de votre fille, l'auront vu sortir de chez elle, & l'ont assaillie; ils l'enlevaient sans doute pour l'outrager encore; son amant & moi nous sommes heureusement survenus dans cet instant, & nous l'avons mise pour jamais à couvert de leurs embûches. Nous comptons n'avoir plus d'obstacles à surmonter. . . . Mais non, monsieur, votre rencontre n'en est pas un: j'ose me flatter que vous laisserez Justine à l'amant dont elle est adorée. Les loix de l'honneur le plus sévère ne défendent pas un tendre attachement; & si ma prière est de quelque poids. . . . Vous paraissez me desapprouver, monsieur: mais songez que de Q... veut lui faire un fort; & puis, votre fille est hors de chez vous; tout est dit il y a long-

tems ; le récit qu'on vient de vous faire ne laisse aucun doute là-dessus . . . . Je vous en prie , continuait-il , en me prenant les mains , n'affligez point ces pauvres enfans ; que le jour où vous retrouvez Justine soit un jour de joie— . . .

Je vous l'avouerai , madame , je fus extrêmement peiné qu'un jeune homme généreux & compâtissant , fût si peu délicat sur l'honnêteté des mœurs. Je lui répondis avec tous les égards qu'il méritait , mais avec un air de fermeté , qui cependant ne lui déplut pas , que je ne pouvais consentir à voir ma fille dans le desordre. Je me disposais à l'enmener , & je lui avais déjà ordonné de me suivre , ne présumant pas qu'on osât la retenir ; mais je reconnus que je me trompais. De Q. , furieux contre moi , l'a fait passer dans une autre pièce , & je ne l'ai plus revue.

Le jeune-homme a paru desapprouver le procédé violent de son ami : il a pendant long-tems tout employé pour me consoler. Qu'il est séduisant ! il charmait sans doute ma douleur , mais ne la guérissait pas. Il a pourtant excité ma confiance , lorsqu'il m'a promis de mettre de Q. à la raison , & de me faire rendre Justine. Charmé de cette promesse , je n'ai pas hésité à lui ouvrir mon cœur au sujet de mon autre fille.—Quoi ! m'a-t-il dit avec un empressement extraordinaire , vous en avez encore une ? elle est aussi bien que Justine ? elle est exposée—?.. Il a voulu que nous allâssions sur-



le champ l'arracher au danger; il m'a presque entraîné, & j'ai senti que je le suivais avec plaisir. Mais n'ai-je pas commis une imprudence en lui faisant connaître ma chère Luce?... Nous l'avons trouvée chez sa maîtresse, occupée, attentive, aimant l'ouvrage : lorsqu'elle nous a parlé, l'innocence & l'ingénuité se peignaient encore sur son front. Le jeune-homme en paraissait charmé. O Dieu! me suis-je dit à moi-même en la voyant, celle-ci du moins aura-t-elle évité le sort de sa malheureuse sœur! Madame, j'implore votre pitié : daignez protéger mes filles & moi. Le défenseur de Justine m'a dit que dès demain il placerait Luce auprès d'une Dame respectable, qu'il nomme la Comtesse de J... : mais dois-je me fier à quelqu'un dans un siècle—..... Tout-à-coup le vieillard s'arrête ; il regardait quelqu'un qui parlait dans la galerie : —Madame, eh, le voilà, s'écrie-t-il ! par quel bonheur se rencontre-t-il chez vous? je viens de le voir, ce bienfaisant jeune-homme, sans qui ma fille était perdue pour jamais.... Le voilà.... Madame, il s'approche »....

La Comtesse se lève, elle aperçoit son fils : quel fut son étonnement ! En abordant sa mère, le Marquis de son côté, ne fut pas moins surpris de la présence de Nishard. Cependant il affecta beaucoup de liberté, en la priant de s'intéresser en faveur de cet honnête-homme, dont il lui fit l'éloge. Et s'adressant à Nishard :

—J'ai parlé à madame la Comtesse de J., lui dit-il, pour votre fille, c'est une affaire terminée. Vous pourrez la présenter demain à dix heures chez cette Dame; je m'y trouverai. En même-temps, il embrassa la Comtesse, en lui disant qu'il était fâché de la quitter sitôt, mais que son devoir le rappelait à l'Hôtel.

Nishard, sans le savoir, venait de donner à la Comtesse de tristes lumières sur la conduite & les liaisons de son fils. Elle renvoya le vieillard, après l'avoir engagé d'accepter une somme pour ses besoins les plus pressans. Elle l'assura de nouveau de sa protection, dont elle se proposait de lui faire voir les effets dès le lendemain.

Lorsque le Marchand fut parti, madame de T... s'abandonna aux réflexions que son récit faisait naître; elle se rappelait sur-tout que son fils avait trouvé Justine dans un lieu où il n'allait pas pour elle, & ces mots, *Je cède Justine, qui m'a plu; je les reconcilie aux dépens de mon cœur.* Ce qu'il avait dit ensuite l'affligeait davantage encore; il avait entrepris de persuader à un père, qu'il pouvait laisser sa fille au sein du libertinage; & confondant la débauche & l'amour, *les loix de l'honneur le plus sévère ne défendent pas un tendre attachement*, avait-il ajouté. Elle s'affligea le reste du jour, & ses craintes allaient toujours en croissant, lorsqu'on lui annonça le retour de son époux.

Monsieur de T... arrivait de Fontaine-bleau, où la Cour était pour-lors. En traversant le carrefour de la Comédie-Françoise, il avait aperçu son fils. Il fait arrêter, descend, & suivi d'un seul domestique, il vole sur ses pas. En s'approchant de plus près, il reconnut qu'il était avec le Comte de Q..., dont la réputation était perdue, & l'amitié un deshonneur. Un vieillard & une jeune-fille les accompagnaient. De Q... parlait à cet homme avec beaucoup de feu. Ils entrèrent dans une maison sans apparence : monsieur de T... s'arrête un moment ; il réfléchit sur ce qu'il doit faire. Il n'était pas encore déterminé, lorsque le Marquis & de Q... sortirent. Trop de motifs engageaient le Comte à approfondir cette aventure, pour n'en pas saisir l'occasion. Il suit le domestique qui venait d'éclairer les deux jeunes-gens jusqu'à la porte de la rue ; il entre avec lui. Monsieur de T... trouve le vieillard au milieu de deux filles jolies, & tous trois fondans en larmes. Ce spectacle l'intéresse, & fait un peu changer l'idée qu'il a d'abord prise d'un lieu où de Q... conduisait le Marquis. La présence inattendue d'un homme respectable surprend le vieillard, mais ne lui cause point cet effroi qu'éprouvent les malhonnêtes-gens. Il allait parler ; le Comte le prévient, en lui faisant des questions sur les jeunes-gens qui sortaient de chez lui. Le vieillard satisfait avec candeur à tout ce qu'il

lui demande. Cependant le Comte n'était pas assez instruit. Quelle était la cause de ces larmes ? & comment son fils connaissait-il ce vieillard & ses filles ? Il se nomme , & dit à l'inconnu de lui confier ses chagrins. Le vieillard lui répond par une exclamation de surprise : il commence par raconter ce qui vient d'arriver dans la journée , & le bonheur qu'il a eu d'être remarqué par madame la Comtesse de T . . . Il n'omet rien de son histoire ; il ajoute , en montrant sa fille aînée , que c'est là celle que le Marquis devait placer chez madame la Comtesse de J . . ; qu'il vient de l'amener , à la sollicitation du Marquis , afin de passer la nuit tous trois ensemble , en attendant l'effet des promesses de madame la Comtesse , qui doivent s'effectuer le lendemain. Le vieillard embrasse les genoux du Comte , & le combla de bénédictions. Luce & Julie imitent leur père ; & monsieur de T . . , convaincu qu'ils le méritaient , leur promet de joindre ses secours à ce que ferait son épouse en leur faveur.

Mais , s'il était satisfait du vieillard , la conduite du Marquis de T . . , qu'il a décelée , malgré l'attention du père de Justine à le disculper , fit naître dans son cœur les regrets les plus vifs. Il remonta dans sa voiture , & fut à l'Hôtel des Mousquetaires. Il prit en particulier le Gouverneur de son fils , & s'informa de sa manière de vivre. Par les réponses de cet homme , le



Comte demeura persuadé qu'il avait été la dupe de son Elève, & que le Comte lui-même passait dans son esprit pour un modèle de vertu. Monsieur de T... interrompit leur éloge, que le Gouverneur avait commencé, pour lui apprendre tout ce qu'il venait de découvrir. — Je croyais, monsieur, ajouta-t-il, que vous aviez son amitié & sa confiance ; je vois que vous avez ignoré ses travers ; vous en êtes un peu moins criminel à mes yeux, mais vous n'êtes pas excusable : désormais le Marquis n'aura d'autres guides que monsieur de V... & moi.

L'accablement du Comte en arrivant chez lui, frappa vivement Henriette & son père : ils s'empresèrent tous deux pour en connaître la cause. Monsieur de T... crut devoir la dissimuler à l'ayeul de son fils ; il prétexta une légère indisposition. Mais lorsqu'il fut seul avec la Comtesse, ses larmes coulèrent malgré lui en la regardant. Cependant il ne négligea rien pour calmer une épouse effrayée. — Vous savez tout ce qui m'afflige, lui dit-il : en un même jour, nous sommes instruits l'un & l'autre des égaremens d'un fils que nous étions bien loin de croire souillé par de honteux desordres—. Il lui fit alors le récit de ce qui venait de se passer. Monsieur & madame de T... versèrent des larmes amères, en se communiquant les circonstances d'une aventure que d'autres parens auraient traitée de bagatelle. Comme ils se repen-

tirent alors d'avoir éloigné de leur présence le Marquis & la jeune Hélène ! Ils résolurent de faire revenir dans leur maison ceux que la nature, la tendresse paternelle, & les loix leur ordonnaient d'instruire, de défendre, de préserver de la corruption. Ils se dirent : Notre fils a la science du bien & du mal ; tâchons de faire tourner à son profit une connaissance nécessaire à l'homme social ; mais que des étrangers donnent trop dangereusement.

Le lendemain, le Comte & la Comtesse, pour remplir leurs engagemens, envoyèrent dès le matin chercher Nishard & ses filles. Monsieur de T... surpris de ne voir que Lucé avec son père, demande au vieillard où est Julie ? — J'ai amené mes deux filles, monsieur, répondit le Marchand ; mais voici la seule qui soit digne de paraître devant madame la Comtesse & devant vous, pour vous remercier avec moi de vos bontés. Mes illustres bienfaiteurs, votre générosité l'a sauvée — : Ensuite il les pria de lui donner un moment d'audience particulière, pour leur détailler ce qu'ils ignoraient encore : & comme il ne voulait pas deshonorar sa femme dans l'esprit de Lucé, il lui ordonna d'aller rejoindre sa sœur. Nishard apprit au Comte & à la Comtesse, que la veille, il avait trouvé le Marquis & monsieur de Q... qui l'attendaient à la porte de l'Hôtel de T... ; que tous deux lui avaient montré les dispositions

les plus raisonnables , & s'étaient bornés à lui demander qu'il prit huit jours pour se déterminer , l'assurant que pendant cet intervalle , il serait le maître chez Justine ; que le Marquis avait ajouté , qu'il fallait mettre Luce auprès de sa sœur. — Je ne goûtais pas ce plan , ajouta Nishard ; mais monsieur votre fils m'a donné sa parole d'honneur qu'elles feraient toutes deux également respectées , & je l'ai cru. J'ai eu la satisfaction , en reprenant Luce , de m'apercevoir que sa maîtresse était une femme estimable. Elle n'a pas eu le moindre soupçon , en voyant un homme faire quelque chose d'utile pour une jeune-fille dont il connaissait la mère. J'ai ressenti la joie la plus vive , lorsqu'elle m'a dit que , depuis deux ans que Luce était chez elle , cet homme ( honnête selon elle ) ne lui avait jamais parlé seul-à-seul ; que tous ses discours ne tendaient qu'à lui donner d'excellens avis , & que cela n'avait pas médiocrement contribué à la confirmer dans l'opinion qu'elle avait toujours eue , que c'était un homme de bien. ( Si je n'avais su à quoi m'en tenir , j'aurais pensé comme elle. ) Elle a ajouté , que mon épouse & ce Monsieur , ayant expressément défendu de laisser sortir Luce en aucun temps que par leurs ordres , elle les avait exactement suivis jusques-là ; mais que sentant bien qu'un père était le maître , elle me priait de lui laisser un mot signé de ma main , qui lui ser-

viendrait à prouver qu'elle ne l'avait remise qu'à moi. J'ai fait avec plaisir ce qu'elle exigeait ; & nous avons amené ma fille aînée auprès de sa sœur.

Je n'ai pas revu ma femme depuis hier-matin. Vous savez combien elle est coupable. Luce , par un récit exact de tout ce qui s'est passé , lorsqu'on l'a mise en apprentissage chez la Marchande , n'a fait qu'aggraver ses torts. C'est le hasard , ou plutôt la protection du ciel qui l'a sauvée ; sa mère l'avait vendue comme sa sœur. Cependant... Vous connaissez tous mes malheurs , monsieur , & vous aussi , ma généreuse protectrice : vous venez d'en tarir la source. . . . Daignez me conseiller la conduite que je dois tenir avec celle qui depuis trente années est ma compagne ; que j'ai tendrement aimée ; qui m'aîma de même dans des temps plus heureux ; dont l'étourderie & la négligence ont renversé ma petite fortune , & qu'ensuite tous les vices sont venus avilir au sein de l'indigence & de la pauvreté.— Le Comte dit à Nishard de consulter son cœur , & de le prendre pour juge. — Ah ! monsieur , reprit le vieillard , si je le consultais , il me dirait encore que les filles qui me restent , grâce à vos bontés , n'ayant plus rien à craindre de leur mère , je dois lui pardonner , vivre avec elle comme auparavant , & tâcher de rappeler dans son âme abrutie quelques étincelles de raison.— La



Comtesse approuva Nishard ; elle lui promit de rétablir ses affaires , & de ne jamais l'abandonner. Et se tournant vers son époux : — Quel malheur pour des enfans , lui dit-elle , mon cher Comte , lorsque leur père ou leur mère sont vicieux ! Les exemples & les préceptes les perdent alors sans ressources—.

En même-temps madame de T . . . donna ses ordres pour Justine , qu'il était à propos d'éloigner pour quelque temps de toutes ses anciennes habitudes , en la mettant dans une retraite sûre. Le Monastère où elle la fit conduire n'était pas une de ces maisons où il est deshonorant d'avoir été : la Comtesse les regardait comme des établissemens abusifs , qui punissent moins des fautes passées , qu'ils n'anéantissent les bons-propos à former : elle savait qu'il ne faut pas avilir le coupable , lorsque l'on veut qu'il se corrige , & que cet obstacle est le plus grand à son retour vers le bien. Ce fut un Couvent ordinaire qu'elle choisit , mais le plus régulier , celui dont les Religieuses étaient le mieux unies entr'elles. Justine devait cependant y rester peu , seulement pour le motif que j'ai dit , & afin que ce séjour lui rendît l'air de décence qu'elle avait perdu. C'est-là le véritable & le seul avantage qu'on puisse retirer de ces maisons. Madame de T . . . se proposa de continuer par-la-suite à prendre soin de cette fille , & de travailler à son

bonheur , si elle savait s'en rendre digne. La seule idée , que son fils l'avait aimée , lui faisait regarder comme un devoir cet acte de générosité (\*). Pour Luce , elle voulut la mener elle-même chez madame de J . . . Henriette y trouva son fils. Elle fut reçue de la jeune Comtesse avec des marques extraordinaires de respect & d'affection : cette Dame lui dit qu'elle trouvait Luce infiniment de son goût ; mais que cette fille lui serait à jamais singulièrement chère , à cause de la main qui la lui offrait.

Le Marquis revint avec sa mère pour saluer monsieur de T . . . Ce tendre père , après avoir embrassé son fils avec la même cordialité qu'autrefois , lui fit entendre qu'il désirait de le revoir chez lui : mais il ne lui dit rien du motif de cette résolution. L'on parla de Justine. Le Marquis rougissait. On comprit à son embarras , à ses réponses précipitées , qu'il craignait qu'elle n'eût été trop sincère. Ses parens lui cachèrent avec soin qu'ils eussent pénétré toute sa conduite : comme ils voulaient employer d'autres moyens que le réprimandes & les punitions , pour le rappeler au genre de vie honnête , ils devaient paraître ignorer que leur fils s'en fût écarté.

---

(\*) Il faut consacrer ici quelques lignes à la reconnaissance : cette Justine Nishard, aujourd'hui fille pieuse, mère de famille respectable, excellente épouse, fait le bonheur d'un père, d'un mari, élève d'aimables enfans : & tous ces avantages, tous ces biens sont dûs à madame la Comtesse de T . . . Qu'une belle action a d'heureux & de nombreux effets !

Pour que le Marquis quittât déceimment un Corps honorable , dans lequel il n'avait passé que très-pén de temps , monsieur de T... obtint l'agrément du Roi , pour céder son Régiment à son fils. Ce père sage ne laissait jamais soupçonner le motif de ses démarches. Il voulait avoir auprès de lui l'homme dont il devait compte à la Patrie ; mais il n'eut garde de montrer la main d'un guide , & d'humilier celui qu'il voulait faire toujours penser dignement de lui-même : il ne négligea rien pour lui inspirer l'amour de la vertu ; mais au lieu de vaines & froides déclamations sur la dépravation des mœurs , il employa l'exemple plus efficace d'une vie que la sagesse rendait heureuse. Il ne réussit pas d'abord , & s'y était attendu ; le Marquis était trop avancé dans la route de la corruption , pour revenir tout-d'un-coup sur ses pas. Plus d'une fois le Comte crut devoir engager une mère tendre , que les égaremens d'un fils uniquement aimé pénétraient de douleur , à la renfermer en elle-même : il lui fit entendre qu'il fallait dévorer ses larmes prêtes à couler , parce qu'alors elles les eût répandues en vain ; ce qu'il était important de ne pas faire : il lui promit de l'avertir quand il serait temps d'employer ce moyen , qui ne réussit pas sur tous les cœurs. Mais comme elle lui parut trop sensible , il forma la résolution de lui dérober toujours une partie de la vérité. Inutile précaution ! Hen-

riette de son côté , savait pénétrer tous les secrets de son fils , & mieux instruite que le Comte de tous les travers du jeune-homme , c'était elle qui souvent épargnait un père , en les lui cachant.

On sera peut-être surpris que des parens aussi vertueux se contentassent d'éclairer toutes les actions de leur fils , & d'en être , pour ainsi dire , les témoins , sans employer leur autorité pour en arrêter le cours dangereux. Ils étaient trop sages pour se conduire ainsi. Ne pouvant se dissimuler la faute qu'ils avaient faite en abandonnant le Marquis à des mains étrangères , avant qu'il fût assés formé pour résister également au scandale du mauvais exemple , & aux amorces insidieuses de la volupté , ils connurent qu'il n'était qu'un moyen de la réparer. — Si nos défenses , se disaient-ils quelquefois , fussent souvent pour prêter aux objets indifférens en eux-mêmes un charme irrésistible , que sera-ce lorsque nous contraindrons un panchant fougueux & séduisant ? C'est prétendre arrêter par une faible digue le cours d'un fleuve déjà débordé ; ou retenir l'éruption d'un volcan , lorsque le soufre , le bitume & les métaux embrâlés commencent à s'échapper. Otons à ses débauches leur plus puissant aiguillon , le plaisir de s'y livrer à la dérobée , en trompant chaque jour , par des ruses nouvelles , ceux qu'il regarderait comme des tyrans ennemis de son bonheur.



Il faut savoir se posséder, être doué d'une rare prudence, pour réussir en prenant ce parti, & j'avoue que peu de parens en sont capables. Car monsieur & madame de T... désespérèrent quelquefois d'en tirer l'avantage qu'ils s'étaient promis. Insensible à leurs soins & à leur tendresse, le Marquis, bien loin de profiter des leçons que lui donnaient indirectement leurs sages entretiens, se servait de la liberté qu'on lui laissait, pour abandonner ses parens en quelque façon: à peine le voyait-on une fois le jour; il paraissait aussi rarement à leur table, que s'il eût été un étranger: tout son temps était employé avec ces indignes amis qu'un vice, & le même goût pour le libertinage, toujours prêts, malgré leurs vives protestations d'amitié, à se jouer des rours sanglans, à se couper la gorge pour un mot.

Par une suite des principes du Comte de T... qui n'étonnera pas moins, Henriette fournissait à son fils, l'argent qu'exigeaient ses dépenses, sans jamais lui en demander l'usage. Il est des fautes, des crimes même que le libertinage occasionne, dont les suites sont effrayantes: Pour soutenir une sorte de faste, & satisfaire leurs goûts, de jeunes insensés, dans l'ivresse des passions, s'abandonnent à des actions dont ils étaient bien loin de se croire capables auparavant, & dont ils rougissent après. Cependant le deshonneur suit, & le remords ne lave pas la

étache. D'autres absorbent la moitié d'un patrimoine immense par des emprunts à intérêts, avant d'en être les possesseurs. La conduite de monsieur de T... garantit au moins son fils de ces écarts. S'il amenait à la maison ses compagnons de débauche, ils étaient reçus d'une manière convenable à leur naissance & à leur nom: le Comte, dont l'âme était navrée, faisait paraître une honnête gaîté, qui lui gagnait leurs cœurs.

Au milieu des chagrins que les dérèglemens de son fils lui causaient, il eut un instant de satisfaction. Il entendit un jour féliciter le Marquis sur le bonheur qu'il avait d'appartenir à des parens d'un si rare mérite. — Ma foi ! lui disait un de ces jeunes-gens, si mes parens ressembaient aux tiens, il se feraient adorer ; je voudrais ne les pas quitter un moment, ou du moins que par leurs ordres : non, mes amis, vous ne me verriez plus partager vos plaisirs ; j'en goûterais de plus réels avec les dignes auteurs de mes jours : mais, hélas ! qu'ils sont différens du Comte & de la Comtesse de T... ! & pourtant, c'est moins eux que je suis, que d'éternelles & maussades remontrances, d'autant plus ennuyeuses, qu'elles sont toujours les mêmes ; & cela, par la raison toute simple, que moi, j'y donne à-peu-près toujours le même sujet. — Morbleu ! reprit un autre, tu as raison, mon ami ; encore s'ils variaient leurs fatigantes instructions, on resterait quelque

fois auprès d'eux pour le plaisir d'avoir du nouveau. Mais, comme tu dis, toujours la même chose ! qu'il diable pourrait y tenir ! — Par cette raison seule, je n'y tiendrais pas, reprit un troisième ( & c'était le Comte de Q. ) fissent-ils mon panégyrique plus ampoulé & aussi extravagant que celui d'un apôtre Jésusite ou Capucin : ainsi je laisse à juger avec quel soin j'évite un tête-à-tête, où l'on me répète mille fois ce que je fais mieux qu'ils ne le sauront de leur vie, que je suis un valet : je les vois rarement ; encore si je paraissais chez eux, ce sont les jours où l'on reçoit grand monde, & je me trouve au parfait de cette méthode—. Tous les autres, & sur tout un d'entr'eux, nommé le Comte de Saint-A., dont la retenue aurait pu servir de modèle à cette troupe débordée, félicitèrent le Marquis sur son bonheur. Un seul lui demanda, s'il était aussi réel qu'il le paraissait ? Alors le jeune-homme porta dans l'âme de son père une joie nouvelle, en peignant ses bontés d'une manière aussi touchante que vive. Son cœur est encore bon, se dit alors monsieur de T... ; peut-être il reviendra ; mon fils peut-être sera vertueux, & fera notre bonheur un jour. Il se hâta de faire passer ces heureuses espérances à son épouse.

Mais tandis que le cœur du Comte & de la Comtesse étaient agités comme une mer orageuse, l'aimable & jeune Hélène jouissait au couvent de la tranquillité que donne une

âme pure & contente d'elle-même. Le desir que l'on avait eu de l'en ôter s'était ralenti: on eut peur que l'inconduite du Marquis ne la frappât, & ne lui donnât de l'éloignement pour son cousin. D'ailleurs, il pouvait être imprudent de permettre à leurs cœurs de se lier dans un temps où l'un des deux était si peu digne d'estime. Si l'aimable Hélène lui passait ses travers, n'était il pas à craindre que l'exemple de son cousin ne diminuât l'horreur qu'ils devaient inspirer. Et si, délicate autant que vertueuse, ils venaient à trop l'effrayer, c'était s'exposer inconsidérément à faire avorter un projet d'union, depuis longtemps leur plus douce espérance. Mais bientôt la présence d'Hélène va leur devenir nécessaire, pour compenser, par la consolation qu'elle leur donera, les chagrins que leur causent les nouveaux dérèglemens du Marquis.

Monsieur & madame de T... remarquèrent que depuis l'aventure de la fille de Nishard, leur fils affectait un air plus réservé, sans renoncer à ses liaisons, & sans être plus assidu auprès d'eux; au contraire ils le voyaient plus rarement que jamais. : le prétexte de ses absences était des parties à la campagne, avec des gens connus de son père. Ils redoublèrent d'attention; mais le Comte ne crut pas devoir changer le plan qu'il s'était prescrit. Cet éclairé parent savait qu'un fleuve débordé, ne rentre jamais dans son lit sans causer de ravages; ainsi l'apparence



régularité de son fils ne lui en imposait pas.  
 Une vague inquiétude s'empara de son âme :  
 il tremble , & pourtant il ignore ce qui le  
 fait trembler. Néanmoins , je le répète , loin  
 d'appesantir le joug , il le rendit insensible.  
 — En usant de toute mon autorité , disait-il  
 à Henriette , je n'en ferai qu'un hypocrite ,  
 qui ajoutera à ses autres desordres , la haine  
 envers son père : si vos exemples , ceux que  
 monsieur de V... & moi nous efforçons de  
 lui donner , si les éloges que toutes bouches  
 font ici la vertu , d'autant plus propres à  
 produire leur effet , qu'ils n'ont point l'air  
 du reproche ; si tout cela jusqu'à - présent a  
 glissé sur son cœur , qu'opéreront les sévères  
 réprimandes , les punitions révoltantes ? Ma  
 chère compagne , j'augurerais mal de lui ,  
 si ces moyens odieux le fesaient changer de  
 conduite : un noble sentiment de fierté , ré-  
 volte l'homme contre toute défense arbi-  
 traire , fût-elle juste , fût-elle indispensable :  
 il se dit à lui-même , Cette action est cri-  
 minelle , j'en conviens , mais je l'aurais vu  
 sans toi : pourquoi viens-tu m'avilir par ton  
 autorité , par tes ordres ? Je veux te braver ;  
 & seulement pour te montrer que je suis  
 libre , je ferai le mal que tu m'as défendu.  
 J'ose dire que ce sentiment est légitime ; &  
 qu'on doit plus espérer de l'homme qui  
 pense ainsi , que de l'âme engourdie , ou  
 lâche , ou faible , ou intéressée , ou hypo-  
 crite , qui se soumet ignoblement , & sans

examen : point de vertu sans générosité , sans une noble estime de soi-même , qui consiste , non à s'élever au-dessus des autres , ce serait orgueil ; mais à sentir sa dignité , sa liberté , privilège exclusif du seul être intelligent de la nature. Donnons des avis indirects ; dussions-nous ne réussir que fort tard : feignons de ne point voir : saisissons la moindre occasion de louer ce qu'il fera de bien : pour peu qu'il ait d'intelligence , il sentira que nous ne sommes pas aveugles : & quelles réflexions cela ne lui suggérera-t-il pas ! Qu'un tyran Asiatique extorque par la crainte de bonnes actions à son esclave épouvanté , tous deux ont fait ce qu'on pouvait attendre d'eux. Mais un père . . . l'ami , le protecteur , le défenseur , de son fils ; il doit le croire perdu s'il ne parvient à lui faire aimer son devoir. Eût-il en ma présence toute la sagesse de Socrate , ou l'âme sublime de Caton , quel avantage cela produira-t-il , si son cœur est corrompu ? qu'il n'attende que mon absence pour suivre son mauvais naturel , & se plonger dans la fange ? s'il desire ma mort , comme devant le délivrer d'un incommode censeur ? Voilà cependant tout ce qu'on peut espérer de la contrainte & de la sévérité. Ah ! c'est-là le plus grand des malheurs pour un père. Quoi ! ce fils si cher dont l'enfance me coûta tant de soins & d'alarmes , plus cruel à mon égard que l'étranger qui ne me connaît pas , regardera le dernier de mes

jours comme le premier de son bonheur ? Non ! cette idée est affreuse ; elle m'épouvante. Que mon fils soit heureux en aimant la vertu, c'est-là sans doute le premier & le plus vif de mes desirs : mais si l'exemple du siècle, .. si son cœur égaré, .. chère épouse ! s'il devenait coupable de ces vices, qui, sans ôter le titre d'homme d'honneur aux yeux du monde, empêchent cependant qu'on ne soit honnête-homme ; qu'il soit heureux encore : je n'irai pas, divulguant ses défauts, par un éclat inutile, apprendre à tout le royaume que je fus un malheureux père : je laisserai toujours à mon fils une porte ouverte pour revenir à la vertu, en lui sauvant la honte de m'apercevoir qu'il change, même en mieux —. Voilà comme pensait le Comte de T... ; qui, malgré ces dispositions, prenait toutes les précautions imaginables pour n'ignorer aucune circonstance des actions de son fils. Il avait une clé de sa chambre & de son secrétaire ; il lisait toutes les lettres que recevait le Marquis, & souvent celles qu'il écrivait : son indulgence eût eu des bornes, s'il se fût tramé quelque démar- che, dont les suites n'eussent pu se réparer.

La conduite de ce père vertueux pourra révolter ces parens despotiques, qui ne savent que commander & se faire haïr ; & peut-être même encore ces cœurs droits, qui reçoivent toutes les coutumes établies, sans les examiner. Un seul mot leur répondra. *L'on ne peut concilier la justice de Dieu, avec sa*

*puissance & sa bonté, qu'en supposant qu'il était nécessaire de faire naître l'homme libre.* Et vous voulez, plus sages que Dieu même, priver vos enfans de la liberté, sous prétexte de conserver la pureté de leurs âmes ! illusion ! ce moyen aisé ne fit jamais que des hypocrites, de viles esclaves du vice, auquel votre défense a donné des attrait : l'interdiction étant pour le vice, ce qu'est la parure pour une coquette.

Mais nous sommes arrivés à l'une de ces circonstances critiques, où les parens voyagent entre deux écueils plus dangereux que Charybde & Sylla : puissent-ils les éviter également tous deux ! Il est des enfans que la mollesse a perdus, come il s'en trouve d'autres qu'on n'a fait qu'endurcir & desesperer par une inflexible rigueur. Il faut tempérer sagement l'une par l'autre. Soyons fermes, jamais durs ; imitons le modèle que je vais tâcher de présenter, dans la conduite d'un père éclairé.

Le Marquis aime pour la première fois : une passion ardente, impérieuse, allumée par une femme son égale, pour la première fois porte dans son cœur, non-seulement les desirs, mais le respect, les égards & les scrupules, heureux fruits de l'éducation honnête, que les mauvais exemples n'ont pas entièrement étouffés.

Un laquais sans livrée venait depuis quelque temps presque tous les matins demander monsieur le Marquis de T... On introduisait cet homme jusque dans son cabinet ; il y



restait ordinairement une demi-heure, & sortait, sans que personne sût ce qu'il venait faire. Le Comte présuma qu'une intrigue amoureuse occupait son fils. Il en fut au désespoir. Tant qu'il l'avait vu voltiger d'un plaisir que suivait bientôt le dégoût, à un autre qui ne l'amusait pas davantage, ses inquiétudes avaient été moins vives: un enfant quitte enfin ses joujous & ses poupées; mais lorsque son cœur s'attache à quelque objet capable de développer ses passions, de les exciter, de les satisfaire complètement, c'est alors qu'existe un véritable danger. — Une autre qu'Hélène lui fait connaître l'amour, disait-il à la Comtesse: si cette femme n'est pas vertueuse, elle corrompra jusque dans sa source ce sentiment excitatif; elle fera peut-être une passion vile, brutale, effrénée du germe de la magnanimité & de la vraie grandeur—. Le Comte, comme je l'ai fait entendre, pouvait se donner là-dessus des éclaircissemens infaillibles. Un jour il fut que le Marquis, ayant renvoyé le domestique sur-le-champ, l'avait suivi lui-même un instant après. Monsieur de T... se rend dans la chambre du jeune-homme, & cherche à se procurer des lumières. Il trouve dans un tiroir dérobé, une lettre datée du jour même. Il connaît par-là que c'était celle qu'on venait de rendre à son fils. Il tremble de n'y rencontrer que trop de preuves de la réalité d'une passion, qu'il n'avait jusqu'alors que soupçonnée. Je vais rapporter cette Lettre;

**T**ANT de timidité , après des transports si vifs ! ..... Non , quoique vous disiez mon cher Marquis , le véritable amour n'a pas ces scrupules , ces fausses délicatesses ; il commande en maître , ou n'existe pas. « Vous êtes » l'ami de mon mari ; vous craignez que » moi-même je ne vous regarde comme un » homme qui se sacrifie tout , & qui viole » sans remords les saintes loix de l'amitié ». Ah T... ! les droits de l'amour sont mille fois plus sacrés ; & pourtant , après l'avoir fait naître dans mon cœur , en me persuadant de la vivacité de sa flâme , mon amant craint de s'être trop avancé , & de manquer à son ami ! Il me parle de mes devoirs ! ... Écoutez , Marquis ; un jour ( jamais il ne sortira de ma mémoire ) j'étais seule ; le Comte de J... venait de sortir , mais il devait rentrer bientôt ; vous vintes les demander , & sans que je vous invitasse à rester , vous vous déterminâtes à l'attendre. J'avais déjà mille fois surpris vos regards attachés sur moi : mais ce jour-là , il m'était facile de lire dans vos yeux le trouble de votre âme : plusieurs heures s'écoulèrent ; le Comte ne revenait pas. Je me crus obligée de vous dire qu'aparemment des affaires imprévues l'avaient retenu. Vous vous arrachiez à regret de ma présence : vous alliez vous éloigner ; votre douleur me toucha : je l'avouerai , ce fut moi qui vous rappelai. Vous fûtes surpris : ... je l'étais aussi moi-même de l'avoir osé. Vos yeux se fixèrent sur les miens : ils

vous parurent tendres... ils l'étaient... trop... beaucoup trop... & vous le vîtes... Vous tombâtes à mes genoux : « Divine Juliette, me dites-vous, oserai-je enfin l'avouer, ce secret... mais il n'en est plus un ; vous l'avez pénétré : souffrez que ma bouche explique ce que mes soupirs & mes yeux vous ont tant de fois juré... Oui, je vous adore... Ah ! faut-il qu'un autre !... Qu'il est heureux ! je donnerais tout mon sang pour jouir comme lui, ne fût-ce qu'un jour, un seul moment du bonheur d'être à vous... Il vous aime, & vous l'aimez ; des nœuds éternels vous enchaînent... Un soupir m'échapa. (Imprudente ! pourquoi ne sus-je pas commander aux mouvemens de mon cœur ?) vous me pressâtes d'en expliquer la cause. « Eh quoi, madame ! disiez-vous du ton le plus intéressant, ne seriez-vous plus adorée de votre époux ?... Si je le savais ; & que tout mon cœur, l'hommage de tous mes desirs & de tous les instans de ma vie, pût compenser ses injustes mépris, j'ose vous jurer que l'excès de ma vive tendresse aurait bientôt effacé de votre souvenir les torts d'un ingrât ». Je vis tant de vérité dans vos transports ; vous vous exprimiez avec tant de grâce... je ne pus résister ; je fus émue, persuadée : je vous abandonnai ma main ; & sans attendre ma réponse, vous fîtes mille sermens de n'aimer que moi. Je vous crus, je vous la

dis. Avec quels transports vous reguttes le don de ce cœur, qu'à présent peut-être vous dédaignez. . . Marquis, vous ne me parlates point de mes devoirs, des saintes loix de l'amitié; vous m'aimiez alors, . . & vous ne m'aimez plus. . . Le plus tendre des amans aurait changé! . . . Non; je ne puis le croire; monsieur de T. . . est généreux, constant, incapable d'être parjure; il n'abandonnera pas une amante infortunée, unie malgré sa répugnance, avec une homme qu'elle ne peut aimer: il se souviendra qu'il est adoré, & qu'il a promis, en répandant des larmes d'attendrissement & de joie; que pour jamais son cœur était enchaîné. Mon cher Marquis, venez lire dans le mien tout mon amour: je m'y suis livrée toute entière, sur la foi de vos sermens; ils doivent être inviolables, il n'en est point de plus sacrés: tous les autres engagemens n'ont que des hommes pour auteurs; mais l'amour, le tendre amour, est le vœu de la nature, & le don le plus précieux de la divinité. Mon aimable amant, vous me dites hier que vos parens étaient heureux par la plus vive tendresse, & par l'honnêteté de leurs sentimens. Ah! je le crois bien: comme votre mère, j'aurais aimé le Comte; son âme est si belle; qu'elle fait disparaître les disgrâces de la nature: son amabilité, sa douceur enchançant; il est vertueux: il le fut toujours, & madame de T. . . ne consacra point ses plus belles années à satisfaire les caprices



*d'un libertin usé. Elle aimait son raisonnable époux ; elle en fut adorée : belle encore à présent comme une des Grâces ; Henriette de V... ne saurait trouver un inconstant. Hélas ! vous me l'avez dit ( & c'est la seule fois que ce compliment m'ait flatée ) ; vous m'avez fait croire que j'étais belle : cependant vous le savez , le Comte de J... m'a négligée , pour ne pas dire accablée de hauteurs & de mépris. Sans respect pour le lien qui nous unissait , il a suivi son goût pour les plaisirs dangereux : mon cher Marquis , vous m'assuriez hier qu'un seul de mes regards vous avait fait rougir de tous vos égaremens : votre âme donc est bien différente de celle du Comte... Ces liens que je respectais , c'est lui qui les a rompus. . . . Vous ne l'ignorez pas , votre amante a souffert l'avilissement après l'abandon. . . . Était-ce-là ce que me préparait une mère prudente ? Oui, Marquis, comme vous, j'ai dans ma famille l'exemple d'une heureuse union ; ma mère est tendrement attachée à son époux : il n'en faut pas douter, je l'eusse imitée, si, comme mon père, monsieur de J... eût eu des attentions pour sa femme, qu'il m'eût rendu des soins , & que jamais il n'eût forcé sa compagne à se répandre au dehors, à voir, à recevoir ses amis. . . . Comment , par exemple, n'a-t-il pas craint en nous liant , la comparaison que je pouvais faire ? Oui , ce qui surprendra toujours , c'est de sa main que je vous ai reçu ; cher amant , c'était nous*

donner l'un à l'autre, que de souffrir que nous nous vissions.... On m'interrompt.... Serait-ce lui... c'est Luce. J'aime cette fille : si vous voyiez comme elle m'est attachée !... Mais je reviens à vous.... Je ne sais où j'en étais.... Je ne trouve pas que l'exemple de vos parens & des miens soit contre nous : ils sont vertueux & fidèles : eh-bien ! nous le serons aussi. Oui, Marquis, je vous aime si tendrement ; la passion que j'ai pour vous m'inspire des sentimens si relevés, si dignes du divin Auteur de la nature, qu'elle ne saurait être un crime. Étaye qui voudra, par des sophismes rebatus, les droits imaginaires des époux ; pour moi, je ne les regarde plus que comme les tristes suites de l'aveugle préjugé. A quel titre des parens que j'aimai, & qui me forcent à-présent à ne trouver en eux que d'injustes oppresseurs, ont-ils enchainé ma liberté & flétri mon âme, en la privant du droit si naturel de s'épanouir elle-même, & de s'élancer dans les bras de celui que ses yeux & son cœur auraient choisi ? Ils ont excédé leur pouvoir ; mes engagements sont nuls, & mon cœur les anéantit. C'est à vous seul ; oui, c'est à l'aimable T... que je me donne, par mon propre choix : Cher amant, exerce sans partage un doux empire sur tous mes sentimens & sur toutes mes affections. A ce nœud que je forme avec toi, sera le seul indissoluble, & je ne l'abjurerais jamais. Voilà ce que te promet celle que tu as trouvée. »

*» plus jolie de toutes les femmes ». Adieu, Marquis, venez, ou écrivez-moi votre résolution : mais plutôt venez ; j'ai besoin de vous voir.*

*JULIETTE D'E...*

Chaque mot de cette lettre singulière avait porté la terreur dans l'âme de monsieur de T... Un portrait qu'il trouva, en cherchant d'autres lettres qui pussent le faire pénétrer davantage dans cette intrigue, acheva de le désespérer : il ne douta pas que ce ne fût celui de la Comtesse de J... Elle lui parut si touchante, qu'il demeura persuadé que le Marquis ne pouvait qu'aimer éperdûment une femme aussi belle qu'elle était tendre. — Le voila, donc, se dit-il à lui-même, ce malheur que je redoutais ! il est accompagné de circonstances qui l'aggravent encore. Dévoré par de criminels desirs, mon fils hésite ; les saints nœuds du mariage sont encore sacrés pour lui, malgré sa corruption : mais son amante, moins timide, emploie, pour lever ses scrupules, des armes auxquelles on ne résiste jamais ; ses charmes, & la plus vive tendresse. O ! mon fils, mon cher fils ! dans quelle perplexité tu jètes ton père ! Si tu résistes, qu'augurer d'une âme dure & cruelle, que les Grâces en pleurs, conduites par l'Amour, n'auront pu toucher ? & si tu succombes... je vois s'évanouir mes plus douces espérances —. La conduite du jeune de T... ne fut pas longtemps douteuse : il n'était pas assez vertueux pour triompher de

son panchant par la seule raison qu'il était criminel, & son cœur n'était rien moins qu'insensible & dur.

Dès que le Comte se fut assuré que le mal était sans remède, il prit sur lui de s'en ouvrir à Henriette : il la trouva plus instruite que lui-même. — C'est la Comtesse de J..., disait-elle à son époux, qui l'a arraché de ces lieux qu'on n'ose nommer, où il a trouvé Justine. Cette jeune-fille elle-même avait su lui plaire : mais tout cède à la passion que fait naître une femme plus digne de le fixer. Il change, sans devenir meilleur ; un desordre en suit un autre, & ce dernier n'est pas le moins dangereux. — Il peut avoir des suites terribles, reprit le Comte. Voyez un époux outragé... des enfans... la femme d'un autre—!... Cette idée les effraya. Ils s'affligèrent ensemble : mais ils ne se laissèrent pas absorber dans la douleur. — Si l'amour ne se commande pas, disait monsieur de T... à son épouse, il serait encore plus insensé de prétendre arrêter ses progrès par des défenses. — Tolérer une passion criminelle, don l'effet est de porter le trouble dans la société, dit Henriette ! — Je vous entens, repliqua le Comte, c'est s'en rendre complice—. Ils résolurent aussitôt de faire voyager le Marquis, non dans les pays étrangers, mais en France, de lui faire connaître sur-tout ceux qui devaient être un jour ses vassaux, afin de le familiariser avec eux ; & de le retenir longtemps



dans cette tournée. Le prétexte de ce voyage (car le Comte ne voulait jamais que son fils soupçonnât de motifs réprimans) fut le dessein d'aller chercher Hélène, restée en province. Le Marquis de V<sup>e</sup> devait accompagner sa fille, & le Comte se proposait de les joindre, dès qu'il aurait remédié aux suites de cette intrigue, supposé qu'elle en eût quelques-unes. Mais un changement de scène rendit inutiles toutes ces mesures. Henriette & monsieur de V<sup>e</sup> allèrent seuls en Bourgogne pour y prendre Hélène.

La Comtesse avait fait dire à son fils qu'elle le mettait de ce voyage; mais le jeune-homme ne voyant dans l'invitation de sa mère qu'une partie ennuyeuse, qui l'éloignerait pour plusieurs semaines de sa chère Juliette, il chercha des prétextes pour s'en dispenser : Le Comte de Q<sup>e</sup> & monsieur de J<sup>e</sup> l'attendaient pour aller visiter une terre que le second acquerrait du premier : il leur avait donné sa parole : il les fâcherait s'il manquait. Ces raisons étaient faibles : Henriette néanmoins parut s'en contenter. Elle exhorta le Marquis à ne pas se faire attendre. Il partit, & la Comtesse, qui savait que Juliette restait à Paris, crut ne rien perdre à différer son voyage jusqu'au retour du Marquis. Mais le peu d'empressement qu'il venait de marquer à revoir Hélène, l'affligeait, en lui faisant connaître, à quel point les premières impressions étaient effacées. Cependant elle espé-

rait beaucoup encore de la beauté de sa nièce.

Vers la fin de la seconde semaine de l'absence du Marquis, ses parens reçurent une de ses lettres, qui leur apprenait, que les Comtes de Q... & de J..., pour l'engager à les accompagner, lui avaient caché la distance de la terre où ils allaient; qu'elle était située en Guienne, & qu'il se voyait privé de leur présence pour plus de deux mois; parce-que ses amis voulaient profiter de cette occasion, pour visiter les ports de mer des côtes de Gascogne & du pays d'Aunis; que lui-même serait charmé de cette aventure, s'il avait leur agrément &c. A cette nouvelle, le Comte de T... aurait bien voulu que monsieur de V... ou lui-même eussent été auprès de son fils; mais y aller après-coup, aurait eu l'air de la défiance & de l'inspection: il répondit au Marquis, qu'il remerciait messieurs de Q... & de J..., des lumières qu'ils allaient lui faire acquérir, & de la satisfaction que leur société ne pouvait manquer de lui procurer; qu'il lui permettait d'en profiter. Le Comte espéra beaucoup de cette absence: car il ignorait si le Marquis avait tout-à-fait cédé à sa passion: & comme le terme du rappel d'Hélène, aurait été reculé trop loin, si l'on eût attendu le retour du jeune de T..., Henriette & monsieur de V... allèrent la chercher. Je n'entreprendrai pas de peindre la joie de l'aimable fille, lorsqu'elle vit sa tante & son ayeul; & qu'elle apprit qu'elle allait vivre avec

Henriette. Elle ne regretta le couvent de C<sup>...</sup>; que par rapport à une jeune Religieuse, amie de Léonore & la sienne : car mademoiselle d'E<sup>...</sup> qui venait de quitter la Capitale, devant bientôt y retourner avec sa famille, Hélène n'avait rien à désirer de ce côté-là.

La fille du Chevalier & de la belle Louise donnait les plus consolantes espérances. L'éducation stérile & vétilleuse des couvens n'avait point pris sur cette âme noble & généreuse. Le crime l'y attaqua même sans succès. Elle charma monsieur de V<sup>...</sup> & madame de T<sup>...</sup>; ils la ramenèrent. Cependant à cause du Marquis, au lieu de la garder chez eux, ils la placèrent dans le Monastère où Justine Nishard était encore. Cette Maison ressembloit aux autres, & la Comtesse le savait bien; mais depuis qu'elle avait formé la résolution d'ôter la nièce du couvent de C<sup>...</sup>, elle avait eu occasion de découvrir dans celui-ci une de ces âmes excellentes, dont il est vrai de dire que le monde n'est pas digne : c'était la Sœur Sainte-Th<sup>.....</sup>, à laquelle Justine avait les plus grandes obligations, non-seulement pour l'amitié sincère qu'elle lui avait témoignée, mais par les sages avis qu'elle lui donnait, l'amour de la vertu qu'elle lui avait inspiré, en combattant même l'instinct passager qui portait cette jeune-fille à s'ensevelir dans le cloître : elle avait de plus cultivé ses dispositions, tant pour les talens nécessaires, que pour ceux de pur agrément;

de sorte qu'elle l'avait rendue un sujet d'autant plus accompli , que cette fille ne connaissait l'amour que par ses peines; & sur le témoignage de cette vertueuse Sœur, la Comtesse destinait Justine pour sa maison, se proposant de laisser à Hélène une fille dont Louise avait recommandé qu'on prît soin. Voila donc mademoiselle de T... auprès de la Sœur Sainte-Th..., & à portée de voir tous les jours sa tante. Dans ce nouveau séjour, Hélène ne jugea point la conduire de la bonne Religieuse sur les maximes équivoques des autres Sœurs; elle n'estima dans ses maîtresses que les vertus dont Henriette lui donna l'exemple.

Dès que mademoiselle de T... fut à Paris, ses parens se firent une étude particulière de connaître son caractère. Qu'on se représente une fille plus jolie que belle, dans qui chaque mouvement découvre une grâce, & qui seule ne s'en aperçoit pas: si tendre pour ses parens, qu'ils la trouvent toujours prête à leur immoler ses goûts; douce, compatissante envers les personnes des deux sexes que la fortune a mises audessous d'elles; imposante, fière quelquefois avec les jeunes gens ses égaux: sensible à la louange, aux caresses, & mille fois plus encore à la réprimande; qui n'est point sans amour-propre, mais qui fait le régler, parce qu'elle est trop bonne pour affliger personne: elle a tous les talens; mais elle les cache, s'ils mortifient quelqu'un; elle les fait briller, s'ils amusent



une société choisie, dont elle est sûre: elle est vive, enjouée; mais on ne lui vit jamais prendre cet air lutin, ou ces manières libres qui, sans choquer la décence, indisposent les autres femmes. Elle a pourtant des défauts: elle est inquiète, quelquefois mélancolique, & son cœur semble chercher à se donner, quoiqu'elle dédaigne tout ce qui l'approche: son empressement pour les jeunes personnes de son sexe ressemble plus à l'amour qu'à l'amitié: souvent on a peine à la définir; au milieu d'un cercle brillant, elle est sans prétension, tandis que pour rester dans son appartement, elle ne se trouve jamais assez bien; elle montre alors tant de goût pour la parure qu'on la croirait coquette: elle n'aime que chez elle à tirer parti de tous ses avantages; à l'y voir, on dirait qu'elle ne se tient si bien, qu'elle ne marche avec tant de grâce, que pour faire admirer l'élégance de sa taille; c'est-là qu'une jupe courte permet de deviner la finesse de sa jambe; & qu'elle veut que sa chaussure soit avantageuse à son joli pied; sa délicatesse sur ce point pourrait être regardée comme excessive; mais lorsqu'elle sort, elle semble se plaire à voiler ses attraits; il semble qu'elle juge les hommes indignes de les admirer, & d'en ressentir les douces impressions. Voilà ce que découvrirent trois personnes, dont mademoiselle de T<sup>...</sup>, depuis les écarts du Marquis, était devenue tout l'espoir.

Chaque jour Henriette, en pressant Hé-

lène dans ses bras , soupirait sur les égaremens de son fils. Depuis qu'on le crayait à la campagne , il avait écrit à sa mère , mais il n'avait pas dit un mot de sa cousine. Cette injuste indifférence affligeait vivement la Comtesse de T... : elle en consolait sa nièce , qui ne pensait pas qu'elle dût s'en plaindre. — Maman , lui disait cette fille charmante , mon aimable maman ( car c'est ainsi qu'elle l'avait toujours nommée ) modérez cette douleur qui me pénètre : mon cousin changera ; mon cœur me le dit. Quand la dangereuse ivresse des passions sera dissipée , il rougira , nous l'entendrons gémir de vous avoir attristée , d'avoir affligé la plus tendre des mères—. Un rayon d'espérance vint briller au fond du cœur de la Comtesse ; son âme dilatée , s'épancha toute entière dans le sein de sa jeune amie. — Ma fille , s'écria-t-elle impétueusement , le plus grand des malheurs pour lui , n'est pas d'avoir quitté la route de la vertu..... Écoute-moi , ma chère fille ; je vois dans tes yeux que le blasphème moral que je viens de prononcer , te surprend , & peut-être te révolte. Je dois faire cesser ton étonnement. Il fut des jours .... ( qu'ils étaient fortunés ! ) où ton père & nous vous destinions l'un pour l'autre : je le crus longtemps encore ; il n'y faut plus penser : un amour .... sans espérance que dans le crime , tyrannise son cœur..... Était-il donc indigne du bonheur & d'Hélène !... Ma fille ,

il faut bien que mon fils ne soit pas digne de toi ; car , sans ce funeste amour , il n'eût pu te voir sans t'adorer , & la vertu fût rentrée dans son cœur en t'aimant : il est perdu sans ressource , puisque d'autres yeux que les tiens l'ont charmé ; qu'une âme moins pure que celle de ma vertueuse amie s'unit à la sienne : Non , ma fille , je n'espérais qu'en toi ; plus de remède , si l'amour corrompt son âme , aulieu de l'épurer — Ses larmes , qui coulaient en abondance , l'interrompirent. L'aimable Hélène essayait d'en tarir la source par ses caresses ; mais plus elles étaient touchantes , moins la Comtesse attendrie se trouvait disposée à se consoler. — Qu'il est malheureux , disait-elle en sanglotant ! oh ! quel bien il perd par sa faute — ! Cette scène recommença souvent ; elle avait des charmes pour madame de T... & pour Hélène même , dont le cœur , comme malgré elle , volait après l'insensé qui la fuyait. Sans le savoir encore , c'était pour son cousin qu'Hélène se parait : sensible , constante , elle avait toujours conservé pour lui les sentimens que la familiarité de l'enfance avait fait naître.

Enfin le jeune de T... arriva : il entra fort tard : le lendemain de grand matin , il alla saluer son père , & passa sur-le-champ dans l'appartement de sa mère , qu'il trouva au lit. La Comtesse , en le revoyant , ne sentit que sa tendresse pour cet ingrat : elle lui fit mille caresses : le Marquis au fond de son

âme, adorait cette respectable mère, il se livra pour quelques instans aux mouvemens qu'elle lui inspirait, & lui fit presque oublier tous ses chagrins. Une remarque singulière inquiéta la Comtesse. Son fils venait de faire un voyage fort long, dans la saison de la chaleur, & son teint avait la fraîcheur de celui d'une jeune Beauté. Elle lui en témoigna son étonnement, & le Marquis lui donna les raisons qui se présentèrent à son esprit. Mais la Comtesse, qui savait qu'il n'était pas un efféminé, remarqua son embarras, & trouva les réponses plus propres à faire naître des soupçons, qu'à les dissiper.

Après avoir salué sa mère, le Marquis sortit, sans s'informer d'Hélène, & ne revint que le surlendemain. Cette conduite étonnante, confirma ses parens dans la résolution de l'éloigner de Paris. On ne douta pas qu'il ne continuât son intrigue, & l'on s'assura qu'il passait les jours entiers à l'hôtel de J..

Tandis que l'on faisait les préparatifs pour le départ, & le jour même où le Comte allait en prévenir son fils, la Comtesse fit quitter le couvent à sa nièce pour toujours. Dès qu'Hélène & sa tante furent réunies, elles ne s'entretenaient ensemble que du Marquis: cette inarrissable matière les occupait, lorsqu'elles apprirent qu'il venait de rentrer furieux, & de se renfermer dans sa chambre. Henriette ordonne qu'on l'informe de tout ce qu'il fera. Au bout d'une demi-heure, il sort de l'hôtel à pied, & disparaît comme une éclair. La Comtesse effrayée



effrayée, dit à deux domestiques de confiance de voler sur ses pas. Dans cet instant de trouble, on voit paraître ce laquais affidé que le Marquis recevait toujours dans son cabinet, & sans témoins. Ce garçon paraissait fort ému. Il demanda qu'on le fît parler au Marquis pour une lettre qu'il était important qu'il lui remit sur-le-champ. On le conduisit devant madame de T... Henriette persuadée qu'elle découvrirait dans cet écrit la cause de l'agitation de son fils, voulut obliger ce domestique à le lui donner. Il parut hésiter d'abord : mais bientôt on s'aperçut qu'on ne le forçait à faire que ce qu'il souhaitait. Il pria seulement madame de T... de lui permettre de se retirer. La Comtesse lui ordonna d'attendre qu'elle eût achevé la lecture du Billet. La résistance, l'inquiétude & l'agitation du laquais de madame de J... redoublèrent les craintes d'une tendre mère : elle mit tous les domestiques en mouvement pour trouver son fils : en donnant ses ordres, elle brisa le cachet à la hâte ; & voici ce qu'elle lut.

*Je viens d'apprendre que vous avez évité la fureur de mon tyran ; j'en remercie le ciel : je ne pouvais plus vivre dans cette affreuse incertitude. Luce, en seignant d'être contre moi, s'offre de me procurer souvent l'occasion de vous écrire : elle se chargera de vos réponses ; c'est m'offrir plus que la vie. . . . . Aimable souverain de mon*

cœur ! vous seul m'occupez toute - entière : on m'a laissé votre portrait , soit qu'on ne l'ait pas vu , ou qu'on dédaigne de me l'ôter ; cette image chérie est à tout moment couverte de baisers & mouillée de mes larmes . . . . .

Ah ! mon ami ! sera-ce pour jamais , que j'aurai perdu le bonheur de vivre pour vous aimer ! . . . . Si vous aviez vu sa fureur ! les transports de sa jalouse rage ! Hélas ! qu'ils m'ont épouvantée , tant que je les ai redoutés pour vous ! . . . . Le cruel me menace ! Eh ! quel mal peut-il me faire , après m'avoir privée de votre présence ? . . . Cher amant ! si , comme il le dit , une éternelle captivité doit me séparer de vous , qu'il prenne ma vie ; elle est devenue pour votre Juliette un insupportable fardeau . . Mais je l'entens . . . & Luce n'est point-là ! . . . .

. . . . .  
Toi , qui m'es plus cher que la vie , écoute ce que va te dire une Amante : c'est par l'ordre d'un cruel que j'achève ce Billet : il veut te punir , en faisant passer toute ma douleur jusques dans ton âme . . . . Il veut te percer le cœur du même trait qui déchire le mien . . . Fais qu'il s'abuse . Oui , je t'en conjure , supporte le malheur . . . . . Que la vengeance du barbare soit trompée . Je te le jure par le Dieu qui punira mon bourreau ; ce n'est pas la vie que je regrette , c'est l'assurance de te rendre heureux : jamais , non , jamais , adorable amant , tu ne trouveras de cœur

comme le mien . . . . Ces plaisirs délicieux, que te fesait goûter ma tendresse, tu les perds ! Eh ! qui pourrait te les rendre ! . . . . Mais Luce ! Ah ! l'infâme ! comme elle trahissait ma confiance ! . . . Mon ami, je te demande grâce pour elle ; ne la punis point : les âmes viles comme la sienne ne sentent pas l'atrocité du crime ; elles le commettent sans hésiter, & voient ses suites sans remords. Insensés que nous sommes ! tu me fesais son éloge, en me la donnant ; & moi, je la regardais comme le plus précieux de tes dons ! Que ne m'en suis-je défiée, lorsque par une dissimulation criminelle, elle feignit de ne m'avoir pas entendue, un jour que je commençais à lui ouvrir mon cœur . . . Elle m'entendit, la perfide ! . . . Apprens ce qu'elle vient de faire : tandis que j'écrivais ma Lettre, cette Lettre, qu'elle-même paraissait désirer de te rendre, elle a fait monter de J . . . instruit par la traîtresse, il a bientôt découvert l'endroit où je l'avais serrée : la fureur que cet écrit a fait naître éclatait dans ses yeux, & m'annonçait la fin de mes maux . . . . Ah ! mon ami, le présent qu'il vient de me faire, est le seul que je pouvais accepter de lui . . . de cet homme inique, qui le premier a violé des devoirs qu'il nomme saints à présent. Abandonnée, trahie, insultée, chaque jour je l'ai vu me préférer d'indignes rivaux . . . . Je suis encore bien loin de suivre l'exemple qu'il m'a donné !

cependant il se venge ! . . . Eh ! quel est donc ce caprice injuste ? Est-ce la faute des hommes ou celle des Loix ? Mais c'en est fait, & l'instant où mon cher Marquis lira ces mots, qu'effacent mes larmes, sera le dernier . . . Marquis ! cher & malheureux objet de la plus vive tendresse, si jamais l'amour me donna quelque empire sur ton cœur, vis, je te l'ordonne, pour conserver ma mémoire, pour que ta Juliette ne périsse pas toute entière : ô mon ami ! consens à vivre, à goûter le plaisir, & ne te révolte point, à cette expression. Que te demande-je ? sinon d'être heureuse encore dans la partie la plus précieuse de moi-même. Car je ne veux obtenir de toi, qu'un souvenir, qui n'ait rien d'amer & de pénible ; ce tendre souvenir, qui chatouille l'âme, & non celui qui la déshire. Je ne suis point de ces femmes barbares & jalouses . . . Les plaisirs de mon Amant, son bonheur, me touchent, de quelque part qu'ils viennent . . . Mais le breuvage est là : l'instant arrive : on va me presser ; ô cher Amant ! . . . Je veux leur épargner ce soin cruel . . . Adieu ! je t'adore . . . Adieu ! . . . adieu, mon cher de T . . . !

JULIETTE D'E . . .

En lisant cette lettre, la Comtesse frémit ; autant du malheur d'une jeune imprudente qui avait sacrifié son devoir à sa passion, que du danger qu'avait couru son fils. Son cœur maternel se déchirait, en se représentant ce que le



Marquis, dont l'âme est impétueuse, doit souffrir en perdant l'objet de son amour. Tout en faisant au Laquais de madame de J... les questions nécessaires pour connaître s'il était encore temps de sauver sa maîtresse, elle appelle monsieur de T..., l'instruit en deux mots : le Comte fut surpris qu'une Lettre qui pouvait déposer contre le Comte de J..., parût envoyée par ses ordres ; mais il ne perd pas un moment ; il vole chez ce malheureux époux, dont il était connu, passe, malgré le portier, pénètre jusqu'à l'appartement de monsieur de J..., se jète entre ses bras, le mouille de ses larmes, & s'écrie : — Ah ! mon ami, je fais tout : je viens te sauver de ta propre fureur ; t'épargner des remords.... Conduis-moi vers ton épouse. . . . Je l'exige . . . . Je le veux . . . . Rien ne pourra m'en empêcher. . . . Ah ! j'y cours malgré toi—. Il s'élance, sans attendre sa réponse, rencontre Luce, lui arrache les clefs, se précipite dans l'appartement de la Comtesse. . . . Il en était temps encore. . . . . Mais quel spectacle, grand Dieu ! La trop criminelle, mais jeune & belle Juliette, tenait déjà le vase fatal : devant elle était le portrait de son Amant : ses yeux batus, & dont le faisissement de son cœur, dans cet instant terrible, avaient tari les larmes, étaient immobiles sur cette image chérie : au mouvement qu'elle fit lorsque le Comte de T... entra, il connut qu'elle allait

se hâter d'avaler le poison : il s'en faisoit , & craint la dérober à la mort.

A peine Juliette avait-elle vu son libérateur : mais lorsque ses yeux égarés se furent fixés sur lui , & qu'elle eut reconnu le père de son Amant , la pudeur reprit ses droits sur cette âme anéantie ; son teint plombé , se couvrit de l'incarnat de la honte : elle veut se précipiter à ses pieds , embrasser ses genoux ; elle se lève , s'avance , en hasardant un regard timide : l'air sévère de monsieur de T... l'épouvanta ; elle chancelle , & tombe à ses pieds sans force & sans vie.

Le Comte s'empresse de la secourir : il appelle ; Luce se présente : ses yeux étaient remplis de larmes. Elle aperçoit le vase destiné pour sa maîtresse ; elle s'en faisoit , & boit d'un air assuré. — Que fais-tu , malheureuse — , s'écrie le Comte ? Elle disparaît au lieu de lui répondre. Monsieur de T... était encore dans son premier étonnement , lorsqu'un bruit horrible se fit entendre , accompagné des cris de la fureur & du desespoir. Un jeune homme , l'épée à la main , couvert de sang , enfonce la porte de l'appartement de madame de J... Sans voir son père , le Marquis ( car c'était lui ) prend dans ses bras sa chère Juliette qu'il croyait expirée , il l'enlève , il s'agite , va , court , revient ; ses transports , ses caresses , ses cris rappellerent l'âme de son Amante ; elle ouvrit ses beaux yeux , que le jeune Marquis avait

cru fermés pour toujours. Juliette se retrouve dans ses bras de celui qu'elle adore ; & dans cet instant ( qui l'eût pensé ! ) peu s'en falut que son ravissement ne lui fût aussi fatal que la douleur. ( Tel est donc le pouvoir de l'amour , quand il est extrême ! ) Ce fut alors que le Comte de T . . . crut devoir rompre le silence. — Je vous trouve bien hardi , monsieur , dit-il au Marquis , de vous introduire avec cet éclat dans une maison où votre folle passion porte la douleur & le crime ? Sortez , monsieur , de chez un homme que vous deshonorerez bien moins que vous - même , & , pour la première fois , craignez que je n'use de tout le pouvoir que la nature & les loix me donnent sur vous. Allez ; vous devriez mourir de honte , d'exposer une femme jeune , belle , & qui sans vous eût été vertueuse , à l'état horrible auquel je viens de l'arracher — Un homme qui voit tomber la foudre sur l'arbre qu'il designait déjà pour se garantir de l'orage , est moins surpris & moins épouvanté que le Marquis , en entendant la voix de son père : ce reproche sanglant fut un trait de lumière qui pénétra son âme : il ne put résister. En sortant , il ne dit que ces mots , qu'un profond soupir avait précédés : — Sauvez-la : ah ! jurez-moi que vous allez la sauver . . . Un barbare — .... Il se tut & s'éloigna , en jetant sur son père un regard , qui demandait grâce pour Juliette & pour lui.

Luce était disparue à l'instant même de l'arrivée du Marquis : monsieur de T . . . témoigna de l'inquiétude pour cette malheureuse , & dit aux gens de la maison de la lui amener. Tous ses soins se réunirent ensuite sur la Comtesse de J . . . Il crut qu'il était de la prudence d'engager cette Dame à choisir le Couvent où elle jugeait à propos qu'il la fit conduire. Elle accepta cette proposition avec reconnaissance , sortit sur le champ , monta dans la voiture de monsieur de T . . . , & se rendit aux B . . . de la rue de V . . .

Cependant Luce ne paraissait pas , quoique le Comte de T . . . ne cessât de la demander : il avertit du danger où elle se trouvait , & donna ses ordres pour qu'on la secourût promptement. Ensuite cet honnête-homme alla trouver le mari qu'avait cruellement offensé un jeune audacieux. Il ne crut pas s'avilir , en tâchant de le fléchir par les prières les plus soumises , en lui demandant à genoux pardon du crime de son fils. — O ! mon cher Comte , lui disait-il , les yeux baignés de larmes amères , daigne considérer un moment l'excès de ma douleur : un fils , mon unique espérance , se deshonne & se perd par l'action la plus lâche ; il trahit un ami : & je n'ose dire que ce ne soit pas ma faute ; puisque j'ai pu me laisser emporter au torrent de la coutume , & donner au Marquis des conducteurs mercenaires ; ce sont eux qui l'ont perdu , & je suis leur



complice : en éclairant son esprit, ils ont terni dans son cœur cette pureté native qu'il avait encore en sortant des mains de son ayeul & des miennes : je me suis trompé, cruellement trompé : pardonne-moi , mon ami , de n'avoir pas mieux veillé sur mon fils ; ah ! daigne me pardonner : je fais trop que ses forfaits sont les miens , & qu'un méchant fils est le crime de ses parens : aye pitié d'un père malheureux , qui mit longtemps sa gloire à porter ce nom , qui lui fait maintenant baisser les yeux devant toi — ! Il se tut , après s'être chargé de toute la honte d'une action qui , chez les nations corrompues , ne déshonore que l'innocent. Ce respectable père avait l'âme déchirée ; bien différent de ces parens criminels, trop communs aujourd'hui, qui regardent les aventures de leurs fils comme une preuve qu'ils se forment , & qu'ils feront leur chemin dans le monde. Les malheureux ! ils n'ignorent pourtant pas qu'un jour leur bru , séduite à son tour par un jeune étourdi , rendra son époux ridicule , & lui ravira la certitude d'être le père de ceux que décoreront ses titres & qui porteront son nom. Aveugles mortels ! si nous connaissions la beauté de la vertu ! si nous daignons ouvrir les yeux sur l'intéressant tableau que nous offrirait un père vertueux , entouré d'une famille qui marche sur ses traces , & qui n'eut jamais à rougir de sa mère ; oh ! quels plaisirs il goûte ! combien est

délicieuse une union formée sous les auspices de l'amour , auquel a succédé l'estime obligeante & la tendre amitié ! Mais non ; dans la jeunesse , les hommes veulent jouir , ne se refuser rien , prétendre à tout. . . . Ils vieillissent : cette figure enchanteresse commence à s'éclipser ; les airs fémillans & les talens séducteurs sont presque devenus un ridicule ; une jeunesse corrompue les a déjà remplacés : alors on se marie : mais les jeunes gens profitent de l'exemple qu'on leur a donné ; ils trompent ces mêmes époux qui en ont trompé tant d'autres. Inconcevable folie des humains , qui sacrifient toujours au moment présent de longues années à venir ! ne connaissons - nous jamais que les bonnes-mœurs portent avec elles leur récompense ! Que dis-je ? Epicure , ce Philosophe raisonnable , que Cicéron a combattu en sophiste , donne cette maxime : *Le Sage n'aura point de commerce avec la femme qui lui est interdite par les Loix.* Et cet homme décrié mettait pourtant le souverain bonheur dans la volupté (\*) !

Le Comte de J<sup>o</sup> venait de se mettre au lit , lorsque M. de T<sup>o</sup> était rentré dans son appartement. Le trouble , l'émotion violente que produisaient dans son âme mille passions contraires , lui avaient causé une fièvre ardente.

---

(\*) Avant le Christianisme , dont la sublime Philosophie est au-dessus de tout ce que les hommes ont pensé , la Morale d'Epicure était la seule raisonnable.

Attendri , touché jusqu'au fond de l'âme par le discours du Comte de T... , il ne put retenir ses larmes , & prenant avec lui le ton de la confiance & de l'amitié , il lui répondit : — Ne craignez rien pour votre fils , monsieur ; je respecte trop son père. . . . Je suis faible . . . malade . . . Ah ! mon cher Comte ! mon unique , mon véritable ami ! . . . je ne suis pas innocent ; . . . j'ai des torts avec mon épouse ; . . . je les confesse ; je veux les réparer. . . . On m'a dit ce que vous venez de faire ; . . . je l'approuve , & tout ce que votre prudence vous dictera par la suite. . . . Mais il est bien vif , bien étourdi , ce jeune Marquis ! . . . il a blessé mon portier , . . . Luce , . . . il a rempli ma maison d'effroi : cependant cette fille . . . Voyez-la , monsieur ; elle vous apprendra des choses qui vous étonneront —.

Monsieur de T... s'aperçut que le Comte de J... désirait d'être seul , & que son mal l'absorbait. Il le quitta pour passer auprès de Luce , qu'il trouva presque mourante : il se hâta de s'informer si l'on avait pris des précautions J... Luce l'interrompit. — Quittez ce soin obligeant , monsieur , lui dit-elle ; ma vie est en sûreté , à moins que cette légère blessure ( ajouta-t-elle en montrant son bras en écharpe ) ne me la fasse perdre ; ce qui , je crois , n'est pas à redouter. Cependant , monsieur , elle m'a empêché de me rendre à vos ordres : & comme je n'ai

pérais pas que vous me feriez l'honneur de venir auprès de moi, j'ai cru que je pouvais vous faire écrire par Aubert. (c'était le Laquais que la Comtesse de J... chargeait de ses Lettres pour le Marquis) tout ce qu'il était nécessaire que vous apprissiez sur le champ... Non, monsieur, ajouta Luce à demi-bas, je n'ai trahi ni ma maîtresse, ni mon bienfaiteur.... Daignez lire ce que je dictais. Je suis bien sûre qu'après m'avoir entendue, je ne verrai plus dans vos yeux cet air d'indignation & d'horreur que ma présence semble vous inspirer. Le Comte prit ce papier, curieux d'entendre comment elle se justifierait d'avoir servi la fureur de son maître, & d'avoir elle-même porté le poison à sa maîtresse. Il allait commencer à lire, lorsque Luce se trouva mal. Monsieur de T... en la secourant, s'aperçut que le sang coulait d'une large blessure que cette jeune-fille avait au côté, & qu'elle avait voulu lui cacher. — Ah ! ciel ! s'écrie-t-il, mon fils, quoi ! mon fils... Et voilà donc tes suites, ô passion cruelle, source des biens & des maux des hommes, lorsque tu as commencé par égarer les cœurs que tu devrais guider ! tu les abreuves de larmes & de sang... O Dieu tout puissant ! l'amour fit mon bonheur ; perdra-t-il mon fils ? On calma, quoiqu'avec peine, l'effroi du Comte, en l'assurant que Luce n'était que faible, que dans peu de jours elle serait sur-



piéd , & que la blessure ne pénétrait pas. Mais que devint-il , lorsqu'en lisant , il connut que cette fille était honnête & fidelle ? La Lettre était conçue en ces termes :

**M**ON SIEUR,

*Vous me croyez bien coupable ; vous me regardez comme un monstre d'ingratitude & d'inhumanité. La prudence & la sagesse la plus consommée ne peuvent faire deviner un fait, que toutes les circonstances semblent démentir. Un court exposé de ma conduite , monsieur , va j'espère me rendre votre estime.*

*Lorsque monsieur le Marquis m'eut placée chez madame la Comtesse , j'eus bientôt lieu de soupçonner qu'ils avaient l'un pour l'autre cette vive passion dont vous venez de voir les tristes effets. Les visites de monsieur le Marquis étaient fréquentes : lorsque des amies de madame venaient la voir , je m'apercevais bien que l'air qu'il prenait auprès d'elles était tout différent de celui qu'il avait seul-à-seul avec ma maîtresse ; souvent aux promenades , où je l'accompagnais toujours , nous laissions la compagnie pour nous enfoncer dans les endroits peu fréquentés , & toujours nous y rencontrions monsieur votre fils. Je ne pouvais m'empêcher de me dire quelquefois à moi-même , pourquoi cet homme charmant ne s'adresse-t-il pas à celles qui sont libres ? il y en a parmi celles que je vois ici , qui valent ma maîtresse pour la beauté ; elles pourraient l'écouter sans blâme. Il me semble*

que madame & monsieur le Marquis ne prennent pas la route qu'il faut tenir pour être heureux. Mais ce n'est pas tout : ils paraissent desirer que je les pénétrasse. Les obligations que je leur avais , firent apparemment qu'ils comptèrent sur ma discrétion ; ils se gênaient peu devant moi. Cependant, monsieur , je me rappelai les avis que m'avait donné mon père , lorsqu'il m'arracha au danger où l'imprudence de ma mère m'avait exposée. Ces avis me donnèrent des lumières sur des choses auxquelles je n'eusse sans-doute fait aucune attention. Je pensai que ma maîtresse & mon aimable bienfaiteur se perdraient , en suivant un goût qui ne pouvait toujours être innocent. Ce fut dans ces entrefaites qu'ils me sondèrent tous deux en particulier , pour me mettre dans leur confiance. Mais j'étais attachée à mon bienfaiteur, à mon maître , & j'ose dire, monsieur , que je l'étais plus encore à ma maîtresse. Je ne vis , pour elle sur-tout , qu'une foule de malheurs dans cette intrigue. Je fis semblant de ne pas entendre ce qu'ils me disaient ; & lorsque madame fut seule avec moi, je pris occasion de quelques historiottes que je fabriquais à plaisir , pour déclamer avec force contre les femmes qui trompent leur mari. Je réussissais de la sorte à leur ôter l'envie de me faire part de leur secret , qu'ils étaient bien-loin de croire que j'eusse entièrement pénétré ; mais ils n'en furent pas moins

exacts à se voir chaque jour. Il ne m'était pas difficile de suivre toutes leurs démarches, & même d'entendre souvent leurs entretiens. Je me trouvai fort embarrassée : l'intérêt de mon maître ; celui de monsieur le marquis lui-même, & plus encore celui de madame, exigeait que je cherchasse le moyen de leur faire éviter le crime & le deshonneur. Je pris le parti d'attendre, tant que je les vis se contenir dans les bornes que prescrivent le devoir & la décence. Mais lorsque je m'aperçus que le Marquis voulait tromper l'époux de ma maîtresse, en lui persuadant, qu'il était amoureux d'une autre jeune Dame, & que sous ce prétexte, monsieur avait souvent feint de le mettre des parties de campagne qu'il faisait avec le Comte de Q... , pour que le Marquis pût rester à Paris, à votre insu, je crus que bientôt les deux barrières, qui jusqu'alors avaient retenu votre fils & madame, allaient devenir trop faibles ; je n'en pus douter, lors d'un long voyage que monsieur fit avec le Comte de Q... , pour l'achat d'une terre, vous crûtes que le Marquis les avait accompagnés pendant les six semaines qu'il dura : mais il n'en mit que deux à voir les ports-de-mer dont il devait vous parler, & monsieur croyant aider à vous tromper, agissait contre lui-même. Votre fils était à Paris, il ne quittait pas madame. Monsieur, dont la criminelle complaisance favorisait ses égaremens, en

était justement puni ; il servait le Marquis à son préjudice , en pensant le servir à celui d'un autre. J'aimais trop ma maîtresse pour l'abandonner : je voulus la servir en dépit d'elle-même : voici, Monsieur, ce que je résolus , & ce que j'ai fait. Au retour de Monsieur , je jetai d'abord des soupçons dans son esprit ; je lui dis ensuite que monsieur le Marquis de T... était trop assidu chez lui ; que je ne croyais pas que madame fût capable de violer son devoir ; mais que le Marquis était aimable ; que toute la vertu de madame suffirait à peine pour la garantir du prestige de ses sens, & qu'il était très-imprudent de l'exposer à un aussi grand danger ; qu'à sa place je romprais avec le Marquis. Monsieur m'écouta avec beaucoup d'attention , haussa les épaules , & ne fit que rire de mes craintes ; il employa même une raillerie mortifiante , que je n'ose vous rapporter , comme si j'avais été jalouse sur madame : il ajouta , que le sûr moyen de réaliser mes idées chimériques , serait de suivre les conseils d'une personne de mon âge & de ma capacité. Je vous avouerai , monsieur , que je ne m'attendais pas à tant de sécurité de sa part ; malgré que je fusse bien ce qui la causait. Je fus sur le point de tout abandonner. Cependant la tendresse que j'ai toujours eue pour madame , & que je lui conserverai toute ma vie , la reconnaissance que je dois à madame la



Comtesse de T... , à vous , monsieur , & à votre cher fils , que je tremblais qui ne se coupât un jour la gorge avec monsieur , me firent passer sur ma répugnance. Mais le peu d'attention que monsieur avait donné à mes avis , occasionna un malheur que ma maîtresse ne se pardonnera jamais ; oui , j'augure assez bien de son cœur pour cela. Je les vis un jour après ce fatal voyage... Ils étaient seuls depuis deux heures ; on m'avait donné des commissions pour m'éloigner : j'étois inquiète , je n'en fis que la moitié. De retour plutôt qu'on ne le pensait , je trouvais que la porte de l'appartement de Madame était fermée : cependant je l'avais laissée ouverte. Tout est perdu , me dis-je à moi-même. Cependant comme madame m'avait ordonné devant le Marquis lui-même , de ne la laisser jamais seule , je descendis dans le jardin , afin d'aller au cabinet de la Comtesse , par le petit escalier dérobé qui donne sous la terrasse : j'avais une clef de cette porte ; j'entre sans faire de bruit ; un silence profond régnait dans l'appartement ; j'avance.... Oh ! monsieur , je fus pénétrée de déplaisir.... Madame & le Marquis étaient tous-deux dans l'égarement d'une passion trop écoutée , & ma maîtresse avait cessé d'être estimable à ses propres yeux. Je me retirai , sans qu'ils m'eussent aperçue. Je vis qu'il ne falait pas différer davantage à leur faire rompre absolument un commerce , qui

tôt où tard aurait des suites funestes pour tous-deux, J'avertis de nouveau monsieur ; mais je me donnai bien de garde de lui laisser seulement entrevoir tout ce que je savais. Je me contentai de lui dire que j'étais presque sûre que le Marquis n'avait pas des vues honnêtes , & qu'il n'entretenait pas madame d'une autre que d'elle ; qu'une si grande familiarité aurait des suites fâcheuses pour deux personnes trop faites pour s'aimer ; qu'à la vérité , madame le retenait dans les bornes du respect , mais qu'elle ne se fâchait pas comme elle l'aurait dû. Monsieur m'écouta davantage , & soit qu'il eût été témoin de quelque indiscretion de leur part , ou qu'il fût touché de mon zèle , il ne me fit point essuyer les froides railleries qu'il ne m'avait pas épargnées la première fois que je lui parlai : il me chargea de les épier , & de l'avertir dans une circonstance , où il pût faire des plaintes qui ne parussent pas ridicules & déplacées , & défendre ensuite à son épouse de recevoir le Marquis. Sa commission était assez difficile à exécuter : dès que je disparaissais , la scène changeait de manière à donner lieu à des plaintes qui n'eussent été rien moins que modérées. Cette idée m'occupait : je ne sais de quelle façon je répondis à monsieur ; mais il me parut fort troublé : je sus le calmer : je lui dis qu'il suffirait d'épouvanter Madame , & celui qui cherchait à lui faire partager sa passion. Ce

fut ce jour-là même qu'Aubert me confia ses scrupules au sujet des Billets dont madame le chargeait tous les jours pour monsieur votre fils. Je tâchais d'éloigner ses soupçons ; mais on avait eu besoin de son secours dans une circonstance pour faire échapper le Marquis ; il me l'avoua , & me fit entendre qu'il était plus instruit que je ne le pensais. Il me montra des sentimens généreux, & conformes aux miens pour madame : je lui dis qu'il fallait aimer solidement notre belle maitresse : nous nous communiquames nos vues , & nous résolumes d'agir de concert. Un jour monsieur venait de sortir ; le Marquis , qui le guettait apparemment , parut aussitôt. J'appelai Aubert : je l'envoyai dans les maisons où je savais que pouvait être monsieur : un Billet l'informait que l'occasion que nous cherchions venait de s'offrir. Le cœur me battait violemment en hazardant cette démarche ; je tremblais également que Monsieur en vît trop , ou n'en vît pas assez pour se déterminer au sage parti. Comme j'avais la facilité d'observer ce qui se passait , j'étais continuellement au guet , prête à les avertir eux-mêmes, si mon maître fût survenu dans un instant où il ne lui eût pas été permis de se modérer. Ce fut cependant à-peu-près ce qui arriva , malgré mes précautions ; & si je ne me fusse jetée à-propos sur l'épée de monsieur , peut-être que la scène aurait été ensanglantée. Monsieur désarmé , appela ses gens ; mais

j'avais eu soin auparavant de les disperser ; le seul Aubert fut à portée de l'entendre ; il se saisit de monsieur le Marquis , qu'un coup d'œil rendit docile , & promit d'en répondre. Monsieur qui ne connaissait pourtant pas encore jusqu'à quel point il était outragé , accablait de reproches sa faible compagne , tandis qu'Aubert faisait adroitement échapper monsieur le Marquis. Madame était plus morte que vive , & dans cet état , elle tremblait moins pour elle , que pour votre fils , Monsieur. Dès que son mari l'eut laissée , elle me dit de m'informer si le Marquis était sorti de l'hôtel. Je ne vis pas d'inconvenient à l'en assurer , pour la tirer d'une peine qui me faisait appréhender pour sa vie. — Si tu voulais , ajouta-t-elle , ma chère Luce . . . je lui écrirais ; tu lui donnerais toi-même mon Billet . . . Je tremble . . . Tu fais comme il est vif . . . Nous l'aimons toutes-deux ; du moins tu me l'as dit cent fois , que ta reconnaissance . . . S'il allait chercher monsieur de J. , & lui demander raison , les armes à la main , du traitement qu'il vient de recevoir . . . Il faut prévenir ce malheur — Je me dérobai pour demander à Monsieur ce que je devais faire. La Comtesse achevait sa Lettre lorsqu'il entra : il voulut la voir : ce fut alors qu'il lui signifia sa volonté , & qu'il lui jura de l'immoler à sa vengeance : il lui ordonna d'en instruire son Amant. Il sortit le desespoir dans le cœur ;



mais il fut assez raisonnable pour excuser le langage de la passion, dans une jeune femme toute éprise, & ses résolutions n'étaient point aussi terribles qu'il venait de le montrer. La Lettre que Madame écrivait au Marquis, ne devait point tomber entre ses mains ; c'était à madame de T..., ou bien à vous, monsieur, qu'Aubert devait la remettre. Je devais y ajouter un mot, pour vous engager à venir sur le champ arracher ma maîtresse au sort qui la menaçait. La manière dont Madame s'exprimait, me dispensa d'écrire. Tandis que Madame pliait sa Lettre, j'apportai mystérieusement sur sa table une tasse à thé, où il n'y avait que de l'eau pure. Il n'était pas nécessaire que je feignisse de la douleur ; j'en ressentais une trop véritable, & je fondais en larmes. Aubert entra, prit la Lettre : il était sûr de ne pas trouver le Marquis, qui était allé l'attendre dans un lieu convenu, pour être plutôt instruit du sort de Madame. Ce garçon jouit encore de leur confiance. J'ai pris en votre présence, monsieur, le poison prétendu destiné pour madame, afin de ne laisser aucun doute de la droiture des intentions de monsieur & des miennes ; & de nous fournir à vos yeux un moyen de justification qui fût sans réplique. Vous voyez, monsieur, qu'on est quelquefois innocent, malgré les apparences ; on m'a crue coupable du plus énorme de tous les crimes ; ma maîtresse & monsieur votre fils me regardent comme un

*monstre : justifiez-moi , monsieur , auprès du Marquis ; daignez lui dire , que les filles de Nishard se souviendront toujours de lui pour le chérir & l'honorer. Lorsqu'il en sera temps , j'espère de madame la Comtesse de T... qu'elle voudra bien me servir d'avocate auprès d'une maîtresse que j'adore malgré ses faiblesses , parce qu'elles ne sont qu'une ivresse , & non pas un effet de la corruption du cœur. Son époux ignorera toujours jusqu'à quel point elle les a poussées. Il n'est pas insensible pour elle , comme elle l'a toujours pensé ; il n'est qu'imprudent : l'état où tout ceci le met , prouve qu'il l'aime , & qu'il est au desespoir de l'affliger. . . . .*

Monsieur de T... , en achevant de lire , ne put cacher son étonnement & sa surprise. La conduite hardie & raisonnable de Luce , lui parut bien au-dessus de la portée d'une fille si jeune , & dont l'éducation avait été négligée. On prit d'elle , par les ordres de monsieur de T... & de monsieur de J... , le même soin qu'on aurait eu de leur fille. Le père du Marquis ne pouvait se lasser de louer sa prudence , son zèle , & sur-tout l'honnêteté de ses sentimens. Le Comte de T... l'assura qu'il désirait pour madame de T... l'avantage dont jouissait madame de J... , d'avoir quelqu'un qui prît pour sa maîtresse un attachement aussi sincère que celui qu'elle avait montré dans cette occasion. ( Monsieur de T... venait d'apprendre depuis quelques

jours , qu'une femme de chambre , abusant de la confiance de la Comtesse son épouse , avait eu l'audace d'introduire un jeune-homme , jusques dans l'appartement de sa maîtresse. Juliette & le Marquis étaient perdus sans ressource, si Luce avait ressemblé à l'infâme *Lolote*. ) En sortant de cette maison , monsieur le Comte de T . . . était dans des sentimens bien moins pénibles que ceux avec lesquels il y était venu.

Il faut avouer que l'époux de Juliette avait tout fait pour mériter son malheur. Jusqu'alors , il n'avait cherché , comme presque tous ceux qu'une grande fortune dispense de s'occuper utilement , qu'à satisfaire des passions effrénées. A quarante-cinq ans il épousa une femme qui n'en avait pas dix-huit : tant de disproportion avait empêché qu'ils ne se trouvaient l'un à l'autre cette égalité , sans laquelle l'amour ne peut naître , à moins que l'un des deux n'ait l'art de se rapprocher de l'autre. Mais le Comte de J . . avait été bien loin de prendre ce parti. Il craignait de se rendre ridicule , en laissant paraître le goût qu'il avait réellement pour sa jeune épouse : il n'osait se prêter aux jeux d'une enfant , parce qu'il se figurait qu'il l'eût fait de mauvaise-grâce. Juliette était sortie pure des mains de sa mère , pour passer dans les bras du Comte : madame la Barone d'E . . . avait donné à quatre filles , dont madame de J . . était la seconde , une éducation excellente. Juliette

eût imité cette mère sage ; mais jeune encore , & dans cet âge où le cœur s'ouvre à la tendresse , elle ne voyait dans son époux que l'ami de son père ; un homme qu'elle était accoutumée à recevoir avec respect ; avec lequel elle était gênée ; elle ne l'abordait jamais qu'en baissant les yeux ( \* ). Au lieu de descendre jusqu'à elle ; de tirer parti d'un caractère plein de douceur , en rendant des soins à sa compagne , en la traitant avec cette considération que deux époux se doivent réciproquement, en l'élevant même au-dessus de lui , pour avoir le plaisir de l'en voir descendre , le Comte abusa de sa timidité pour commander en despote à son égale : on n'osa lui résister ; mais il fut haï , détesté , comme on déteste un maître. Elle sentait pourtant dans son cœur , un besoin d'aimer ; ses lectures l'attendrissaient ; elle poussait des soupirs ; mais ils étaient pour un être inconnu , & non pour celui qui s'efforçait de lui paraître insensible. Juliette était dans ces dispositions , lorsqu'elle connut le Marquis de

---

(\*) Ce portrait n'est malheureusement pas celui du plus grand nombre des filles que l'on marie trop jeunes ; il arrive au contraire presque toujours , que celle qui devrait recevoir des conseils , veut en donner : on voit un enfant de quinze ans conduire un homme dans l'âge mûr , ou même à son automne , & d'ordinaire le conduire mal. Cependant, dans les Provinces , on trouve encore quelquefois l'original du tableau que je donne ici ; mais je crains qu'on ne le trouve plus qu'en Province , où même il commence à devenir plus rare de jour en jour.



T . . . , comme elle au printems de sa vie , tendre , soumis , respectueux : son cœur vòla au-devant de celui de ce jeune-homme aimable ; elle le prévint. Eh ! qui pourrait résister à une jolie femme qui veut plaire ? L'homme le plus sage , ceux à qui l'âge & l'expérience ont souvent fait apprécier les transports & les tourmens de l'amour , sont incapables de cet effort. On doit fuir , ou l'on succombe. Lorsque le Comte de J . . ne put douter que sa femme n'eût un Amant aimé , il en fut au désespoir ; il crut son deshonneur complet. Il est impossible d'exprimer combien il fut surpris de voir le Comte de T . . . penser là-dessus autrement que lui , & que le commun des hommes. Dès principes semblables à ceux du père du Marquis , qui font regarder le séducteur comme deshonoré , & ses parens comme responsables de ses crimes , & comme obligés à les réparer , ne s'étaient jamais débités dans les cercles qu'il avait parcourus. Ils lui parurent nouveaux , mais raisonnables ; ils répandirent dans son âme un calme , qu'il eût en vain tenté de se procurer auparavant.

Lorsque le Comte de T . . . fut de retour , il ordonna qu'on fit paraître son fils devant lui. Henriette fondait en larmes , & lui demandait en tremblant ce qu'il avait résolu. Car la douceur qu'elle avait toujours vue peinte sur le visage de ce tendre époux était disparue : une vive émotion , des regards de

feu avaient pris sa place. Il s'approcha d'elle , & lui prenant une main qu'il baïsa comme dans les premiers jours de leur union : —Ma chère vie , lui dit-il , calmez cet effroi qui m'outrage ; rentrez , laissez-moi seul avec notre fils ; & croyez que je n'ai jamais si bien senti combien il m'est cher. —Mon ami, reprit Henriette , vous me rassurez ; j'avais besoin de l'être : si vous saviez dans quel effroi m'a plongée ce qu'on est venu me dire ! Le laquais qui m'a remis l'effrayante Lettre que vous avez vue , a trouvé le Marquis ; il ne lui a dit que deux mots. Votre fils s'est écrié : *Ah ! malheureux !* & s'élançant comme un trait , il est disparu , sans écouter les ordres qu'on lui donnait de se rendre auprès de moi , sans peut-être apercevoir les gens de la maison que j'en avais chargés. On dit que le Portier de l'Hôtel de J . . le voyant entrer furieux , a voulu s'opposer à son passage ; il a blessé cet homme , & le menaçait de le tuer : il a rencontré la malheureuse Luce : *Infâme* , a-t-il dit , *tu vis encore !* En même temps , il l'a frappée. Ah ! mon ami ! on se sera trompé , & votre fils. . . . Dites-moi que tout cela n'est pas arrivé. . . . —Plût-à-dieu ! lui répondit le Comte : mais le mal peut se réparer : Luce est blessée légèrement , & cette fille est innocente : j'ai vu le Portier en sortant , & j'ai tâché de le remettre efficacement de l'effroi que le Marquis lui a causé : monsieur de J . . est dans

les meilleures dispositions qu'on puisse imaginer pour son épouse : la scène qu'a donnée le Marquis a moins éclaté que je l'aurais cru , par les soins que Luce avait pris d'éloigner les gens de la maison ; tout restera secret ; je vous instruirai davantage dans un moment—. Henriette parut surprise & satisfaite ; elle embrassa son époux, & courut auprès de sa chère Hélène jouir du seul plaisir que l'on puisse goûter dans ces momens de trouble, celui de voir partager sa peine par ceux que l'on chérit , & qui nous aiment.

Ce jour était le premier où le Marquis eût vu sur le visage du Comte une sévérité que rien ne tempérerait. L'ordre qu'il venait de recevoir , de se rendre auprès de lui , l'intimida. Il prit un moment pour se préparer à soutenir les regards de ce père si doux , qu'il n'aborda qu'en tremblant. Il se fit d'abord entr'eux un profond silence. — Vous me demandez pas ce que je desiré de vous, monsieur , dit enfin le Comte à son fils , qui l'avait abordé sans prononcer un mot ? Le Marquis tombe à ses genoux. — Ah ! mon père, s'écrie-t-il , je n'ose lever les yeux sur vous, ni vous parler ; mon crime , je le vois , a lassé votre bonté. . . . — Il faut le réparer , monsieur , avant d'en gémir , interrompit le Comte : votre pardon & mon amitié sont à ce prix. Tenez-vous prêt à me suivre demain , & songez à faire tout ce que vos remords devraient vous dicter au lieu de moi—.

— Que me préférera-t-il , se dit à lui-même le Marquis , après avoir quitté son père ? . . . Eh ! puis-je en douter ? . . . O devoir ! il faut donc t'immoler mon bonheur ? . . . Que dis-je , mon bonheur ? Ah ! si ce n'était que le mien ! mais il te faut un sacrifice mille fois plus grand encore : c'est le bonheur de ma Juliette que je dois immoler. . . . Malheureux ! sans mon père , cette Juliette que j'adore , . . . Horrible souvenir , tu me déchires ! . . . Mon père ! mortel si digne de tout mon respect , qui l'eût dit , que je vous devrais plus que la vie , plus que pour tous ces soins si tendres que vous me prodiguez toujours ! Ah ! mon père ! commandez ; votre fils ne saura . . . Eh-mais , le pourrai-je , oublier Juliette ? . . . On ne l'exigera pas. Mais cesser de la voir ! de lui jurer ce sentiment immortel qu'elle a fait naître dans mon cœur ; non , je ne le pourrai jamais . . . ah ! jamais ! . . . Renouvelerai-je donc la scène cruelle d'aujourd'hui ? verrai-je encore cet objet adoré . . . Douloureuse pensée ! alternative affreuse ! Renoncer à Juliette , ou l'exposer à périr ! Juliette périr ! . . . Ah ! que tout l'univers soit auparavant confondu ! Loix barbares ! qui m'a soumis à vos caprices ? Je suis né libre , & les sermens des lâches qui vous ont reçues , ne me lient point . . . Oui ; une nouvelle lumière m'éclaire : je vais fuir au bout du monde , avec l'objet du plus violent



amour ; nous serons heureux , malgré l'usage , & malgré ces loix que j'abhorre , que ma Juliette déteste comme moi . . . Je ne respirerai que pour elle ; elle ne vivra que pour son fidèle Amant . . . Là , tous-deux . . . Cette pensée me rend la vie . . . Je verrai donc encore cette bouche divine me sourire ! Juliette m'aimera , sans que des hommes injustes la fassent rougir d'une tendresse innocente , qu'ils ont eu la cruauté de punir. Ils ne nous verront plus ; jamais leur odieuse présence ne troublera nos plaisirs ; nous les braverons , nous . . . Et mon père ! & cette mère tendre qui me porte dans son sein ! Je les fuirai donc aussi ! je ferai couler leurs larmes ; j'empoisonnerai des jours , heureux si je ne fusse jamais né ; je les abrègerai . . . Moi ! qui moi ! . . . Il ne se peut pas , quoi qu'en dise mon cœur , que mon amour soit innocent ; je sens qu'il m'entraîne au plus grand des crimes , que puisse commettre un fils , à l'ingratitude . . . Et pourtant , j'en mourrai ! . . . Ah ! oui ; je ne le sens que trop ; sans Juliette , je ne saurais vivre ; . . . non je ne vivrai pas : quelques jours tristes , ennuyeux , s'écouleront dans la langueur , & je mourrai . . . O ! toi , divine moitié de mon être , Juliette , le plus bel ouvrage du Père-de-la-nature , je t'en fais le serment , le dernier soupir où s'exhalera mon âme , sera d'amour pour toi—

Le lendemain , avant de parler à son fils ,

monfieur de T . . . retourna voir l'époux de Juliette , fous le prétexte honnête & vrai de s'informer de fa fanté. On lui dit que la fièvre était moins ardente , mais que la nuit avait été très-mauvaife. Il avait remarqué la veille que le Comte était pénétré de regret d'avoir, par fa conduite , creufé l'abîme fous les pas de fa belle compagne. Cette idée de deshonneur , dont les travers d'une femme couvrent un mari , était affaiblie , & le préjugé prefque détruit : le Comte de T . . . s'en était aperçu avec fatisfaction ; il réfolut de ne pas abandonner fon ouvrage : il fe fit annoncer. Le malade témoigna beaucoup de joie de le revoir. Monfieur de T . . . ne doutait pas que le Comte ne fût déterminé à exciter la reconnaissance dans le cœur de fa jeune époufe , par l'oubli de fon injure ; mais il fut furpris de lui trouver pour elle l'emprefement & les craintes d'un Amant. — L'avez-vous vue ? cria-t-il au père du Marquis , dès qu'il l'aperçut : me croit-elle encore un cruel , un barbare ? Ah ! mon ami , que cette idée me tourmente ! Hâtez-vous de l'inſtruire . . . . Juliette penſe que j'ai pu me réfoudre . . . . Qu'elle doit me haïr ! . . . Et ſi je l'avais trop effrayée , & qu'à préfent ſes jours fuſſent en danger ? . . . je ne me le pardonnerais jamais—. Le Comte de T . . . le raffura ; il lui dit qu'il falait laiffer au remède violent qu'il avait employé , le temps d'opérer , & que la Comteſſe de T . . . ſe

chargerait de détromper madame de J. . . , lorsqu'il en serait tems. Il lui fit part d'un projet , auquel il ne manquait que son approbation : c'était d'envoyer la Comtesse pour quelque temps à la campagne , chez madame de N. . . sa parente , sous prétexte de rétablir sa santé : madame de T. . . devait l'aller voir quelque temps après , lui présenter Luce , & lui tout découvrir : Henriette examinerait ensuite les dispositions où se trouverait la jeune Comtesse , & fixerait en conséquence le temps où monsieur de J. se rendrait auprès de son épouse. Le Comte goûta cet arrangement ; il conjura monsieur de T. . . , en le nommant son père & son ami , de l'exécuter sur-le-champ. Ils convinrent ensemble de l'heure & de la manière de ramener la Comtesse chez elle : monsieur de T. . . allait se retirer ; le Comte de J. . . l'arrêta : — Elle va venir : de quel œil , dit-il vivement , regardera-t-elle celui qu'elle croit son assassin ? Ne pourrait-on l'instruire à demi ? lui dire. . . . — Nous prendrons conseil de l'occasion , interrompit monsieur de T. . . : Laissez-moi tout conduire. Si vous saviez combien je desirer votre réunion ! Mon cher Comte ! je vais employer le moyen que le ciel m'inspire : il serait peut-être sans effet sur des âmes vulgaires : mais votre épouse & celui que vous savez connaissent la vertu ; sa divine empreinte est au fond de leurs cœurs ; un nuage la leur dérobe ; il faut le

dissiper. Le temps presse : vous me reverrez bientôt. Adieu—. En achevant ces mots, le Comte le quitta pour se rendre auprès de son fils.

Le Marquis se livrait encore à ces pensées tumultueuses , à ces incertitudes déchirantes qui l'avaient agité la veille , lorsque le Comte le fit appeler. Ils sortent ensemble : le jeune de T . . . ignorait où son père allait le conduire. Comment l'eût-il deviné ? Ils arrivent à la porte d'un Monastère ; c'était celui de Justine , le même où mademoiselle de T . . . avait passé quelques jours. Le Marquis pensa que sa cousine y était encore : il ne l'avait pas revue depuis six ans ; il la désirait pour la première fois. Il s'attendait à la voir paraître : mais quelle fut sa surprise ! c'est Juliette que son père a demandée ; & c'est elle qui s'offre à sa vue ! Tous-deux s'écrièrent , en s'apercevant. Un regard du Comte leur fit renfermer en eux-mêmes le mouvement de joie dont leurs cœurs n'avaient pu se défendre. — *Madame* , dit le vertueux Comte à Juliette ,  *votre jeunesse & votre inexpérience me font excuser un attachement criminel ; le même motif me dispose à pardonner à mon fils : je vous crois à tous-deux des sentimens d'honneur : on peut être coupable sans être vicieux ; car c'est l'habitude du crime qui fait les malhonnêtes-gens. Madame , mon fils , écoutez-moi tous-deux. Mes chers enfans ! ..* ( Des larmes prêtes



à couler remplirent ses yeux), c'est un nom que mon âge me permet de vous donner également : dans quel abîme vous al-  
liez - vous enfoncer, après y être tombés !  
Votre bonheur.... (oui je le nomme un bon-  
heur, madame) votre bonheur a voulu que  
vous fussiez découverts ; que l'horrible ven-  
geance ait été prête à fondre sur vous, &  
qu'une main amie l'ait détournée. Après  
une leçon aussi terrible, il est impossible que  
la vertu ne rentre pas dans des cœurs tels que  
les vôtres.... Pour vous, madame, à qui  
la nature a départi les attraits les plus sé-  
duisans, je ne doute pas qu'une âme plus  
belle encore n'anime ce corps formé par les  
grâces. Hier, lorsque vous fûtes partie, je  
vis monsieur le Comte de J., & j'entrepris de  
le calmer. J'ose dire qu'il y était disposé : oui,  
madame, j'ai obtenu bien au-delà de ce que  
j'espérais : il consent à vous voir, à tout  
oublier ; il fait plus, il promet d'avoir pour  
vous tous les égards, toute la tendresse que  
vous auriez méritée, si, fidelle à vos devoirs...  
Pardon, madame : je m'aperçois que j'en  
dis trop. Mais il serait à propos que mon-  
sieur le Comte & vous prissiez quelque temps  
pour vous rasseoir. Cependant votre séjour  
dans un Couvent pourrait nuire au dessein  
que nous avons d'étouffer cette aventure, &  
faire passer dans le public certains soupçons  
qu'il faut prévenir : quittez-le dès aujour-  
d'hui : vous irez à la campagne avec l'ha-

*Marquise de N. . . : c'est une femme respectable , proche parente de votre mari. La scène d'hier vous a extrêmement changée; vous allez paraître chez vous ; le besoin de respirer un air plus pur que celui de la ville, est un prétexte tout trouvé auprès de votre famille : le Comte votre époux , que j'ai revu ce matin , s'offre de vous donner en présence de vos parens les preuves de l'attachement le plus sincère. On s'est assuré de la discrétion de vos domestiques ; & d'ailleurs, ils vous aiment : Luce sur-tout . . . . Madame , craignez d'être injuste envers cette fille , peut-être ne mérite-t-elle pas de vous inspirer l'horreur que ce geste annonce : je suis instruit : quand vous connaîtrez ce qu'elle a fait pour vous . . . . Je vous apprendrai tout une autre fois. Je vous l'avouerai , madame , j'ai été touché de l'affection que toute votre maison a pour vous : Elle a des vertus, me suis-je dit à moi-même, puisqu'elle est aimée ; il faut qu'elle en ait beaucoup. Non , belle Juliette , vous n'avez point cessé d'être estimable par l'égarement d'un jour. Rentrez dans vous-même ; vous pouvez y descendre encore , sans qu'un sentiment trop pénible vous contraigne à vous répandre au-dehors. Vous êtes aimée de vos gens : que dis-je , aimée ? adorée : il n'en est aucun qui ne vous porte dans son cœur . . . . comme chez nous l'on aime ta mère , ( dit le Comte en s'adressant à son fils ) . . . . Eh ?*

combien en est-il, parmi ces femmes, qui affichent la régularité la plus minucieuse, qui se font détester chez elles ! Allons, madame : vous resterez avec madame de N... au Pont-de-P... jusqu'à ce que votre époux aille vous y trouver ; & ce temps, je crois, ne sera pas long. Il se donne des torts ; je ne sais de quelle nature ils sont ; mais il veut changer de conduite, & mériter un cœur dont il avoue qu'il n'a pas connu tout le prix. — Elle est tendre, me disait-il ce matin, elle est tendre, & je n'ai pas su mériter sa tendresse — ! Des sentimens si généreux doivent exciter votre reconnaissance, & demandent du retour. Voilà, madame, tout ce que j'ai cru devoir vous dire —. Le Comte de T... s'inclina respectueusement devant madame de J..., & se tournant vers son fils :

— Je me croirai, monsieur, autant heureux qu'on peut l'être après un malheur, si vous me donnez lieu de penser que vos dispositions sont les mêmes que celles de madame ; & que non-seulement vous ne porterez aucun obstacle au bon propos qu'elle forme, mais qu'ayant ouvert l'abîme sous ses pas & sous les vôtres, vous contribuerez à le refermer. Ah ! mon fils ! si tu pouvais imaginer le tort que tu faisais à cette femme aimable par ta criminelle passion ! je connais son cœur, je ne doute pas un instant que tu n'en fusses épouvanté. Tu l'aimais, & tu

voulais la deshonorer ; la rendre un objet de mépris pour son époux ! Tu voulais lui ravir cette satisfaction , que rien ne peut compenser , de se dire toujours : Je ne rougis de rien ; on pourrait lire dans mon cœur sans me faire baisser les yeux. Et moi , mon cher fils ? & ta tendre & vertueuse mère ? . . . ne veux-tu pas nous sauver la honte d'avoir donné le jour à un vil corrupteur ? Au nom de celle qui t'a fait connaître la première ce sentiment délicieux qui trop souvent nous égare ; au nom de cette mère qui te chérit ; d'un père qui verrait avec joie couler pour toi jusqu'à la dernière goutte d'un sang la source du tien , mon cher Marquis ( ô généreux effort de l'amour paternel ! le Comte tombe au genoux de son fils , de ce fils interdit , éperdu , confus , de cet excès de bonté ) daigne m'en croire ; abandonne la route qui conduit du faux plaisir au remords ; viens ; suis-moi dans celle qui mène au bonheur par la vertu. Daigne , mon aimable ami , te représenter la vieillesse jusqu'à ce jour si fortunée de ton respectable ayeul : voudrais-tu le voir , souillant ses cheveux blancs des larmes de la douleur , maudire l'instant de ta naissance , & descendre au tombeau sans bénir son petit-fils ? déchirer le cœur de cette charmante compagne que le ciel m'a donnée dans sa bonté , & nous faire gémir tous-deux de t'avoir . . . — Ah ! mon père , s'écriait le Marquis , avant que



le Comte eût achevé ce discours, ah ! mon père ! n'achevez pas cet effrayant tableau. Commandez ; disposez de ma vie ; prescrivez à votre fils jusqu'à ses moindres actions ; que votre âme sublime l'anime au lieu de la sienne... O ciel ! quel père tu m'as donné — !... Il fondait en larmes , & se tenait le visage contre terre. — Oui , monsieur , interrompit Juliette , tous deux nous sommes changés : on ne peut vous résister : sous les traits que vous lui prêtez , la vertu est trop aimable ; votre douceur ; cette conduite , telle qu'un Dieu l'eût tenue , s'il était venu sur la terre exprès pour nous rappeler à notre devoir , m'engage à vous jurer que je vous immole tous mes panchans. Adieu , Marquis , s'écria-t-elle ; vous me futes cher ; vous me l'êtes encore. .... autant. .... non , mille fois davantage à cause de votre père. Adieu ; je ne vous verrai jamais ; non , jamais , tant que mon cœur pourra former des desirs. J'exige de vous la même promesse. Voilà ce portrait qu'une criminelle tendresse me fit désirer. Je le remets à votre père. Donnez-lui le mien ; commençons par ce léger sacrifice celui de nos cœurs — . Le jeune de T... soupira ; mais il regarda son père : ce mortel respectable l'encouragea d'un sourire. Le Marquis jura qu'il ne verrait jamais Juliette. Tout juste qu'était ce serment , il en frémit : sa tête se pencha sur le sein de son père ; ses joues perdirent leur éclat : Ju-

Hette, la sensible & trop faible Juliette, fit un cri perçant, & s'évanouit.

Le Comte de T... sonna : deux Sœurs accoururent : elles portèrent Juliette dans sa chambre : le jeune Marquis, soutenu par son père, s'éloigna en soupirant. Il monta seul dans la voiture qui les avait amenés.

En reconduisant le Marquis, le Comte de T... aperçut la livrée de madame de J... & son carrosse : il attendit qu'elle fût remise, pour lui faire dire qu'il l'attendait. Elle vint au bout d'une demi-heure : l'altération qui paraissait sur son visage, fit connaître au Comte combien la généreuse résolution qu'elle venait de prendre avait dû lui coûter, & il l'en estima davantage. Tous-deux se rendirent auprès de monsieur de J... Les domestiques revirent leur maîtresse en pleurant de joie. Juliette fut sensible à leur affection ; elle les regardait tous, & semblait chercher cette Luce, que le Comte avait promis de justifier. Elle l'avait tendrement aimée. — Craint-on de paraître, dit-elle à monsieur de T..., sans la nommer, lorsqu'on est innocente ? — Vous lui pardonnez, & vous la plaindrez, madame —, reprit le Comte de T..., en entrant dans l'appartement du malade. Tout le monde se retira. Juliette se mit à genoux devant le lit de son mari : il lui tendit la main, & la conjura de se relever : mais cette épouse humi-

liée fondait en larmes ; elle prit en tremblant la main de son mari ; elle alla jusqu'à la baiser. Emu , hors de lui, le Comte de J... ne se posséda plus. — *Viens , mon adorable Juliette* , lui criait-il ; *c'est à moi que cette posture convient. Ah ! je le vois : il n'eût tenu qu'à moi d'être le plus heureux des hommes : ton âme sensible & tendre , ne demandait qu'à se donner : Insensé ! je t'ai négligée , trahie , & je voulais te punir de m'avoir imité ! Ah ! viens régner sur mon cœur ; j'ose te jurer que je le rendrai digne du tien. . . .* Monsieur de T... craignit qu'une émotion si vive ne nuisit au malade ; il en avertit madame de J... : elle se leva ; elle pressa contre son sein la tête de son époux , qui s'était soulevé pour lui donner un baiser , & s'assit auprès de lui. Ils pleuraient tous deux , & craignaient de se regarder. — *Juliette* , dit le Comte , *d'un ton attendri , je vous aimais , lorsque je vous épousai : vous sortiez à peine de l'enfance : je craignais qu'en vous laissant voir ce que je nommais ma faiblesse , vous ne vous en prévalussiez ; j'en cherchai d'autres que je n'aimais pas ; & je vous fuyais , vous qui m'étiez chère , & que j'adorais malgré moi. J'employai tout pour vous cacher les transports que vos appas naissans excitaient dans mon cœur. Cependant vous devintes si touchante , si belle , que vous étiez sur le point de triompher de ma fausse prudence & de tous mes anciens*

goûts. Un jour (vous pourriez vous le rappeler) nous étions dans le jardin, sous ce berceau de jasmins & de chèvrefeuilles qui donne sur le cours; je passai mon bras autour de vous; j'admirais cette taille svelte; mes yeux se fixaient sur les vôtres, sur ces beaux yeux qui m'enchantent; j'allais vous dire: Belle Juliette, je vous adore. J'entendis le jeune de Saint-A... & le Comte de Q... tout proche de nous; ils nous surprennent & s'éloignent sur le champ: je les vis rire; mais avec si peu de modération, que peu s'en falut que je ne perdisse patience, & que je ne les brusquasse: je vous quittai. Lorsque je les approchai, de Q... me montrait à Saint-A... — Tiens, lui disait-il, examine un peu, mon cher Comte, la démarche compassée, l'air douxereux & mélancolique de ce mari, passionnément épris des appas ravissans, des charmes, des attraits, . . . de sa femme: elle mérite d'être aimée, j'en conviens: mais un mari! on les mène par le nez, quand ils s'avisent d'être tendres: être le premier esclave de madame! le beau titre! si! un pareil homme devient d'une fadeur, qui le rend méprisable à tous ses amis—. J'eus la faiblesse de rougir d'un sentiment légitime. Saint-A... prenait mon parti; mais si faiblement, que ses bonnes raisons ne faisaient que glisser, auprès des mordans sarcasmes du terrible de Q... Je craignis le ridicule; & je sacrifiai mon bonheur à cette



*crainte pusillanime. Votre douceur naturelle, vos grâces, tout ce qui aurait dû vous faire chérir, je le tournai contre vous : je me défiais de vos charmes, & j'abusais de votre soumission. Voilà mes crimes, les voilà tous : je n'en ai pas commis d'autres envers vous.*

*Madame la Comtesse de T... veut bien se charger de vous apprendre des choses que vous ne soupçonneriez pas—.* Madame de J... conjura son époux de ne songer qu'à rétablir sa santé. — Tout ce que vous avez fait, était juste, lui disait-elle : je l'oublie ; je l'avais oublié pour toujours en arrivant auprès de vous, pour ne me souvenir que de votre générosité—.

L'homme sage qui conduisait tout ceci, transporté de joie de les voir reconciliés, les quitta, bien persuadé que le voyage qu'il avait proposé à la Comtesse avec Madame de N... devenait inutile. C'est ce que lui confirma monsieur de J... dès le lendemain, en le priant, de la part de sa jeune épouse, d'engager madame T... à ne pas différer la visite dont elle avait promis de l'honorer. Henriette vint. Elle acheva ce que le Comte avait commencé.

Il fut très-facile à madame de T... de s'apercevoir qu'on pouvait compter sur les dispositions de Juliette. Elle ne crut pas qu'il y eût de l'imprudence à se rendre sitôt aux sollicitations d'un mari, qui la pressait de détromper son épouse à son sujet. La

Comtesse de T... mit cette jeune Dame au fait de tout ce qui regardait Luce ; la conduite de la fille de Nishard justifiait celle de monsieur de J... Elle lui parla même du domestique chargé des billets pour le Marquis ; elle la félicita d'être si véritablement aimée de ses gens. Juliette rougit : elle baissa les yeux , & garda quelque temps le silence. Ensuite se levant avec vivacité , elle vint embrasser sa nouvelle amie , en la priant de faire paraître Luce devant elle. La Comtesse de T... l'envoya chercher. Cette fille était presque rétablie ; en entrant , elle se jeta au pieds de sa maîtresse , & la conjura de ne pas la haïr. Juliette lui tendit la main ; & sur-le-champ, elle lui dit de se coïfer. Il est impossible d'exprimer quelle fut la joie de la jeune fille ; elle éclatait en mille manières : Henriette s'aperçut qu'elle approchait quelquefois de sa bouche les beaux cheveux de madame de J... , & qu'elle les baisait. Elle en avertit la jeune Comtesse ; qui , sensible, autant qu'on le peut être , à la douceur d'être aimée , dit à Luce : — Je vous aime ; à présent , je vous estime , ma chère Luce , je vous honore : je vous le dis , parce que je sais bien que vous n'en abuserez pas—. En même-temps elle la baisa. Luce pensa mourir de plaisir. Les mains lui tremblaient , de sorte qu'elle put achever à peine l'ouvrage qu'elle avait commencé.

Henriette , la vertueuse Henriette qui ne

s'était d'abord proposé que de réparer les ravages que la passion du Marquis avait faits dans le cœur d'une femme digne d'être vertueuse, devint l'amie de madame de J... , qui s'était oubliée : elle crut même dans la suite pouvoir lui faire connaître Hélène, & Juliette mérita d'être la compagne de deux femmes aussi estimables. C'est ainsi que monsieur & madame de T... n'épargnèrent rien pour effacer jusqu'aux traces du dérèglement de leur fils ; & peut-être sont-ils encore les seuls parens qui se soient acquittés d'un devoir que la Religion & l'humanité rendent indispensable. Le Comte de J... vit succéder un calme heureux à la violente bourasque qui avait été sur-le-point de tout détruire. Il adora son épouse, en dépit de l'usage, & ses tendres soins ne la trouvèrent pas toujours ingrate.

Il est peu de femmes qui rentrent ainsi dans le devoir. La docilité de Juliette était le fruit d'une éducation raisonnable. On verra par-la-suite, qu'il était presque impossible qu'une fille de la Barone d'E... se perdit tout-à-fait.

Mais si les conseils d'Henriette, les égards d'un mari, & les distractions qu'une femme ne peut manquer de trouver dans le gouvernement de sa maison, procurèrent en peu de tems à Juliette une situation tranquille, il n'en fut pas de même du Marquis : son genre de vie n'était rien moins que propre

à lui rendre la raison : s'il allait aux Spectacles , on y trouvait que des peintures qui rouvraient sa blessure ; s'il voyait ses amis , leurs maximes étouffaient l'héroïsme de la vertu , & lui donnaient de lâches regrets. Ainsi le vide que le sacrifice d'une première passion laissa dans son cœur ne put se remplir. Il fuyait ses parens , dont la présence l'eût fait rougir , & se privait lui-même des secours qu'il eût pu tirer de leur tendresse. Le Comte & la Comtesse de T... se prêtaient à cette faiblesse d'un cœur malade ; ils crurent devoir attendre que son goût le ramenât auprès d'eux : ils faisaient trop que c'était une condition nécessaire , pour que leurs avis eussent quelques succès. Il les fuyait : ils affectèrent de tenir la même conduite ; ils ne permirent pas à leur Nièce de voir son Cousin , & la jeune Hélène , pour leur plaire , résista à l'envie qu'elle en avait , & qui , sans doute , lui eût fait vaincre sa fierté , blessée par l'indifférence du Marquis. Mais revenons à la Comtesse de J..

Les entretiens que madame de T... eut avec cette Dame , lui firent trouver tant de goût dans l'exercice de ses devoirs , qu'elle s'étonna d'avoir pu les violer. D'un autre côté , il semblait que la tendresse qu'elle avait inspirée au jeune-homme le plus aimable , eût augmenté le prix de ses charmes aux yeux de son mari , & lui eût ouvert les yeux



sur tout ce qu'elle valait. Il ne rougit plus de montrer qu'il en était éperduement amoureux (\*). La naissance d'un fils, un an après leur reconciliation, resserra le lien qui les unissait. Le cœur de la Comtesse de J... fut rempli : cette âme active ne chercha plus ailleurs les objets de son attachement, dès qu'elle trouva chez elle ce qu'elle pouvait aimer.

Mais le Marquis, livré à lui-même, parce qu'il fuyait tout le monde, las de plaisirs qui perdaient trop en les comparant à ceux de l'amour, auxquels il venait d'être forcé de renoncer, passait les jours & les nuits à gémir, à regretter la flatteuse illusion à laquelle on l'avait arraché. Il n'avait plus d'autre goût que celui de la solitude : il quitta Paris pour aller s'enfoncer dans une maison isolée, dont le maître qui était absent, lui avait laissé la disposition. C'est-là qu'il se nourrissait de lar-

---

(\*) Il faut avouer, à la louange de nos mœurs actuelles, que le goût d'aimer sa femme revient un peu. Nos Poètes, ces chantres de l'inconstance & de la légèreté, n'ont pas dédaignés de célébrer les douceurs de l'union conjugale. Heureux, dit un des plus aimables,

Heureux qui des Mortels oubliant les chimères,  
Possède une compagne, un livre, un ami sûr,  
Et vit indépendant sous le toit de ses pères !  
Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur, ..

Tandis que la veuve éplorée  
Aux pieds des Tribunaux va porter ses clameurs,  
Dans les embrassemens d'une épouse adorée,  
De la volupté seule il sent couler les pleurs.

M. Léonard,

mes & de regrets ; car la privation de l'objet qu'il adorait encore , était trop pénible , pour qu'il éprouvât des remords. Monsieur de T... voulant voir à quois s'occupait son fils dans sa retraite , alla l'y trouver : lorsqu'il arriva le confident qui seul accompagnait le Marquis, lui indiqua l'endroit d'un enclos de bois fort étendu , où cet Amant infortuné passait une partie du jour ; en ajoutant qu'il lui était défendu d'introduire personne. Le Comte alla chercher son fils. Il l'aperçut sous une espèce de berceau grossièrement fait de branches rapprochées des arbres qu'on avait liées : il était assis sur un banc de gazon devant une table de pierre, sa tête appuyée sur ses mains : des larmes coulaient le long de ses joues : le Comte attendri , allait se découvrir, tendre les bras à son fils , & loin de le faire rougir de sa douleur , s'affliger avec lui , le plaindre , & porter au fond de son âme l'espérance du bonheur. Mais cet état tranquille fit place un instant après aux accès du desespoir : l'empêtement , la fureur tarissent les larmes ; le Marquis accuse Juliette de légèreté , d'inconstance , de faiblesse : il croit la voir : il lui reproche qu'elle n'est qu'une femme ordinaire. Le Comte changea de résolution ; il vit qu'il n'était pas temps de parler : l'état du Marquis lui parut plus dangereux qu'il ne l'eût pensé ; mais il se retira, en défendant à l'homme-de-confiance de dire qu'il fût venu (il le connaissait assez pour être sûr

qu'il serait obéi ) en même temps qu'il lui ordonna d'ouvrir à ceux des amis de son fils qu'il lui désigna : mais le Comte de Q. fut nommément excepté.

A son retour , monsieur de T... indiqua la retraite du Marquis au jeune Comte de Saint-A. , & bientôt il fut assailli de visites & de plaisanteries sur sa retraite. Les ordres qu'avait donnés son père lui firent connaître qu'il ne pouvait plus se cacher ; il reçut ses amis , qui s'aperçurent assez de la tristesse profonde dans laquelle il était plongé , mais qui n'en pénétrèrent jamais la véritable cause. Ils s'efforcèrent de l'en distraire , en l'exhortant à se répandre au-dehors comme autrefois. A peine les écoutait-il : ils l'entraînèrent. Mais ces parties bruyantes qui le charmaient auparavant , lui parurent insipides : souvent au milieu des amusemens , il se déroba pour venir s'enfermer dans sa chambre ; il y rentrait plus ennuyé , plus mélancolique qu'il n'en était sorti. Cependant ils ne se découragèrent pas. Le Comte de T... , qui trouvait que son fils devenait d'une humeur sauvage , & qu'il changeait à vue d'œil , craignant pour sa santé , desira qu'il reprît quelque goût pour les plaisirs , quoiqu'il ne se dissimulât pas le danger que courraient ses mœurs à revoir ses connaissances : mais , comme le dit un Poète ( \* ),

---

( \* ) *Tempore ducetur longo fortasse cicatrix ;  
Horrent admosas vulnera cruda manus.*

Ovid. I. de Pont, Eleg. 4.

*La douleur la plus amère s'adoucit avec le temps ; c'est rarement par les premiers transports qu'on doit juger de sa durée. Le Marquis se livra d'abord avec répugnance ; mais enfin , il se livra , & ses amis , dès qu'il leur eut donné prise , lui firent en peu de temps faire beaucoup de chemin.*

La Comtesse sa mère bien assurée des dispositions de Justine Nishard , par le témoignage qu'en rendait la sœur Sainte-Th... , & mademoiselle de T... elle-même, l'avait prise chez elle : on observa soigneusement de quel œil le Marquis reverrait une fille très-jolie qu'il avait aimée , & l'on s'aperçut que c'était avec une parfaite indifférence. Dans cet état , du dédain & de la tiédeur , rarement les mœurs sont pures : le Marquis en fit la triste expérience : d'abord ses amis en profitèrent pour le reporter dans le tourbillon des dissipations , d'où sa passion l'avait tiré ; ensuite le goût du plaisir qui revint insensiblement , & la crainte d'un engagement dont les suites l'épouvantaient , lui firent chercher à jouir sans intéresser son cœur & sans s'attacher.

Déterminé à suivre ce plan , le Marquis jeta les yeux sur toutes les classes des complaisantes qui peuplent la Capitale : les divinités de coulisse le tentèrent beaucoup , mais il sentit qu'une intrigue avec quelqu'une d'entrelles ne manquerait pas d'être sue dans le monde , & de parvenir jusqu'à ses  
 parents :



parens : ces filles d'ailleurs lui parurent , ou trop indécentes & peu faites pour sentir , ou trop dangereuses si elles avaient de la délicatesse. Les autres ordres de femmes galantes le rebutèrent d'abord ; mais il ne tarda pas à se contenter d'une volupté variée , que la succession des objets ranimait toujours. Voila donc le Marquis de T<sup>m</sup> au rang de ces débauchés tranquilles , libertins avec prudence , dans qui la bonté du cœur se tourne en de coupables égards pour de viles créatures , qu'on encourage dans le vice par la considération même qu'on leur montre. Beau , bienfait , libéral , le Marquis fut accueilli par ces femmes ; à-peine s'apercevait-il de ce qu'elles étaient ; elles ne paraissaient pour lui que de tendres amantes , souvent emportées , & toujours complaisantes à toute épreuve. Mais il sortit bientôt de sa léthargie ; les fruits amers du dérèglement se manifestèrent : honteux , désespéré d'une avilissante corruption , le Marquis retourna dans sa retraite , pour y réparer sa faute , & dérober son ignominie à tous les yeux.

Cependant mademoiselle de T<sup>m</sup> était sortie du couvent , & son Cousin ne l'avait pas encore revue. Durant quelques jours , absorbé dans sa douleur , il ne s'était point montré chés sa mère : quand il était sorti de sa chambre , la Comtesse venait de faire inoculer Hélène ; & n'aurait pas manqué d'éloigner le Marquis de celle de sa Nièce , s'il s'y

fut présenté de lui-même : lorsqu'ensuite il alla dans la solitude, & que, par les ordres de son père, ses amis purent s'emparer de lui, ce fut pour tout le jour, desorte qu'ils lui laissaient à-peine le temps de penser qu'il avait des parens qui l'aimaient. Enfin la honte dont il venait de se couvrir à ses propres yeux, l'obligea de se cacher longtems. Revenu chés son père (qui n'ignorait aucune de ses nouvelles démarches, & qui, dans le secret, avait procuré à son fils l'homme le plus habile & les secours les plus efficaces) il voulut réparer des torts qu'il sentait. Mais outre que sa passion pour Juliette l'avait accoutumé à penser à sa Cousine avec indifférence, il eut l'injustice de croire qu'elle le haïssait, puisqu'elle ne pouvait manquer d'être instruite de ses égaremens; il redouta la présence de la plus aimable & de la plus indulgente des filles (\*); il l'évita, que dis-je? il courut après de nouvelles chimères de bonheur, & l'illusion des sens le séduisit encore.

Il y avait alors un Théâtre où l'on exerçait de jeunes Enfans : le Marquis, dont le goût avait toujours été solide, dédaignait ces co-

---

(\*) Le Marquis, encore sans expérience, ignorait que les dispositions des deux sexes sont là-dessus diamétralement opposées : les hommes veulent une fille neuve, qui ait encore son innocence native ; les jeunes-personnes au contraire, préfèrent ordinairement un jeune-homme couru des femmes, & célèbre par ses aventures ; & cette manière de voir est également dans la nature pour les deux sexes.

lifichers éphémères après lesquels court notre frivolité : mais un jour dévoré d'ennui , la tête faible encore , il voulut voir le Spectacle enfantin. Il en fut beaucoup plus satisfait qu'il ne l'avait espéré ; & l'eût été bien davantage , s'il n'eût pas souffert quelquefois à entendre sortir de bouches innocentes , de sales équivoques. A la dernière Pièce , des trois que l'on donnait , il vit une jeune-personne un peu plus âgée que ses compagnes , dont la figure le séduisit. Après le Spectacle , il descendit à la loge de la jeune Actrice , qu'il trouva avec sa mère : il lui fit des complimens flatteurs sur son jeu , sur sa figure. Ensuite ayant pris la mère en particulier , il lui fit des propositions si avantageuses , qu'elles furent acceptées. La jeune Adrienne (c'est le nom de cette fille) avait quatorze ans : elle était brune , avait l'œil noir & vif , était plutôt belle que jolie , & semblait faite pour l'amour & la fidélité. Aucun Adorateur n'avait encore réussi auprès d'elle. Si le Marquis fut enchanté de ses manières , de sa modestie , de sa douceur , il ne fit pas une impression moins vive sur la jeune-personne ; sa faiblesse , qui modérait la vivacité de ses regards , lui donnait un air plus tendre & plus persuasif. On s'arrangea ; & depuis ce moment , le Marquis passait auprès d'Adrienne les journées entières.

La satisfaction qu'il goûtait auprès de sa jeune maitresse , contribua sans doute au rétablissement de sa santé ; car son cœur était

fait pour aimer, & le vide de l'indifférence était le poison de sa vie. Monsieur de T... fut peu surpris de cette nouvelle passion, & ne s'en affligea pas; il ne redoutait rien d'une jeune innocente, qui pouvait aimer, mais non séduire, & que son état éloignait trop du Marquis, pour craindre les suites d'un fol attachement. Il eut soin seulement de présenter la mère d'Adrienne, qu'il trouva telle qu'il l'avait appréhendé. Ce fut alors qu'il crut devoir recourir aux conseils de son Épouse; il lui avait caché les derniers déportemens de leur fils, parce qu'ils l'eussent vainement affligée; mais il lui découvrit son intrigue actuelle, bien moins odieuse. Ensuite il lui fit part d'un projet qu'il venait de former. Adrienne avait une sœur, nommée Sophie: le Comte avait résolu d'aller demander cette enfant à sa mère, & de l'engager, moyennant une forte pension, à se mettre avec elle dans le couvent de la Sœur Sainte-Th... Par ce moyen le Marquis devait rester seul avec Adrienne. La Comtesse y consentit, & fut persuadée que c'était le moyen de sauver la cadette, & d'empêcher que la corruption de la mère ne se communiquât à l'aînée. Tout cela s'exécuta: le Comte, rougissant du personnage que l'amour paternel l'obligeait de faire, demande sous un nom supposé, à entretenir la jeune Sophie, l'obtient, la place avec sa mère sous la conduite de la Sœur Sainte-Th..., que la Comtesse mit au



fait, & que des ordres supérieurs rendaient maîtresse absolue de l'éducation de Sophie. Ensuite, en se cachant soigneusement du Marquis, il loue une pièce à côté de l'appartement d'Adrienne, y vient tous les jours, choisit lui-même la Gouvernante que la mère donnait à sa fille aînée; enfin il prit tous les moyens possibles de prévenir le mal, sans le défendre.

Quinze jours s'écoulèrent de la sorte. La Gouvernante ne quittait pas sa jeune pupille, & rendait compte à monsieur de T<sup>m</sup> de tout ce qui se passait. Il apprit par elle qu'Adrienne aimait éperdûment le Marquis; qu'elle ne pouvait vivre une heure sans lui; que cependant il n'avait encore rien entrepris contre son innocence: cette femme ajouta que de son côté, elle tâchait d'inspirer à la jeune personne des sentimens de réserve; & qu'elle y avait réussi, en lui faisant entendre que c'était le moyen d'être plus aimée; que cependant elle ne prévoyait pas qu'elle pût lui faire éviter sa chute, si le Marquis entreprenait quelque chose. D'après ces lumières, le Comte fit agir la Gouvernante auprès de son fils, avec tant de bonheur qu'elle excita sa générosité: elle lui représenta la jeunesse & la beauté d'Adrienne, la tendresse même que cette aimable enfant avait pour lui; elle lui fit envisager, que s'il ouvrait l'abîme du désordre sous les pas de cette jeune fille, il ne ferait plus le maître de l'empêcher de s'y

plonger. — Eh ! quels remords , lui dit-elle avec force , se prépare un honnête-homme , lorsque dans la suite de sa vie , il voit dans la fange , & dans la misère qui en est la suite inévitable , une infortunée à laquelle il a frayé le chemin du vice ! Récompensez , monsieur , d'une manière plus digne de vos principes & de votre naissance , les sentimens qu'Adrienne a pour vous ; arrachez-la aux dangers qu'elle court dans sa condition ; faites-en une femme honnête , qui toute sa vie vous bénisse de lui avoir conservé sa vertu. Elle ajouta beaucoup d'autres choses , qui touchèrent le Marquis , & lui firent prendre la résolution sincère de respecter Adrienne , de l'ôter du Théâtre , & de la marier au bout de quelques années.

Mais que les résolutions pour le bien sont faibles , lorsque le goût du plaisir les contrarie ! A peine échappé d'un péril , il retombe dans un autre. Le Marquis venait de faire un sacrifice à la vertu. Il en ressentait une satisfaction douce & pure ; son âme était dans une affaire paisible : si dans ce moment il eût revu la touchante Hélène , il n'en faut pas douter , ses égaremens étaient finis. Mais il ne la vit pas : le Comte lui-même en empêchait , & voulait auparavant savoir quelle route son fils allait prendre de lui-même. — Dès qu'une fois l'on s'est jeté dans les plaisirs que le vice procure , disait-il à la Comtesse , il faut s'en laisser ; sinon vous leur prêtez des charmes

qu'ils n'ont pas—. Le jeune de T<sup>...</sup> est donc encore à lui-même; le bruit l'excede; il ne veut plus qu'un ou deux amis; il les cherche, & choisit Saint A<sup>...</sup> & de Q<sup>...</sup>: l'un est honnête, discret; l'autre a des saillies divertissantes, aime la bonne-chère, le vin & tous les plaisirs; c'est un vrai préservatif contre la mélancolie. Depuis la perte du Justine, de Q<sup>...</sup> a successivement eu toutes les filles galantes en réputation de quelque beauté; enfin il vient de s'attacher à la F<sup>...</sup>, qui réunit à la plus séduisante figure, une excessive facilité qu'était ce qu'il falait au Comte de Q<sup>...</sup>, accoutumé à ne pas soupirer longtemps. Un jour le Marquis venait de quitter ses deux amis & traversait la rue *Sainthonoré*; il aperçoit une jeune fille plus belle qu'une des Grâces, qui s'appuyait sur l'épaule d'un enfant de dix à onze ans, qu'elle nommait son frère. Il fut vivement frappé des attraits de cette aimable personne, & lui remarquant une idée de rouge, il la crut une de ces infortunées. .... Son cœur s'émut & s'intéressa pour elle; la pitié qui s'accorde avec une passion naissante, est toujours vive. L'on était en décembre, les boutiques des Bijoutiers étaient bordées de caros-fes, & l'Opéra finissait; un boulevard effrayable de voitures & de Laquais embarrassait la rue: cependant la jeune-fille, hardie jusqu'à la témérité, franchissait légèrement tous les obstacles. Le Marquis ne la perdait pas de vue. En effet, il lui fut nécessaire; la petite

étourdie s'étant imprudemment engagée entre plusieurs carrosses, allait se trouver dans le plus grand danger, si le Marquis traversant par-dessus les sièges des Cochers, n'eût été l'enlever dans ses bras. Il dégagèa le jeune frère de la même manière; ensuite il reçut les tendres remerciemens de l'aimable personne, qui s'exprima avec autant d'esprit que de politesse & d'aisance. Elle ne fit aucune difficulté de donner le bras à son libérateur, qui l'ayant accompagnée jusques chez elle, ne fut pas peu surpris de trouver qu'elle appartenait à des gens très-honnêtes, qui renchérent encore sur la reconnaissance de leur fille. La mère sur-tout, qui était veuve, ne pouvait trouver d'expression; tantôt elle grondait sa fille d'un ton de tendresse qui pénétrait l'âme, & tantôt elle revenait au jeune-homme avec des sentimens de gratitude, d'une inquiétude obligeante qu'il ne se fût trop exposé, que son action ne l'eût trop fatigué, trop ému, que le Marquis naturellement sensible, se mit bientôt à l'unisson avec elle, & se rendit sans façon à la prière qu'on lui fit de souper avec eux.

Cependant les charmes de l'aimable Teneveht (c'est le nom de la jeune-fille, dont les parens, nobles d'origine, étaient peut-être étrangers) faisaient une impression toujours plus forte sur le Marquis; il lui trouva de la gaieté, de l'esprit, le ton du monde, toute la beauté d'Adrienne, & ce qui manquait à



cette dernière, les talens, l'art d'amuser, de séduire, de fixer. Dans le dessein qu'il forma de cultiver cette connaissance, il ne fit pas difficulté de se nommer lorsqu'on l'en pria : sa condition redoubla les attentions de la mère & de l'ayeule ; mais cet éclaircissement parut faire sur mademoiselle Teneveht une impression bien différente ; sa gaîté l'abandonna ; le Marquis la vit rougir, & ses yeux devenir humides ; mais tout cela ne fit que l'enflâmer d'avantage. En sortant, le Marquis demanda permission de revenir, & s'en retourna, tout prêt à devenir, ou peut être déjà le plus amoureux de tous les hommes.

Le vendredi suivant, messieurs de Saint-A- & de Q<sup>e</sup> proposèrent au Marquis de voir l'Opéra : l'on donnait la seconde Représentation d'une Pièce médiocre, que soutenait un Ballet épisodique, digne du siècle d'Auguste : un nouveau Pylade & un nouveau Bathylle (\*) exprimaient tour-à-tour l'amour, la crainte, les remords & la fureur : mais Athènes & Rome n'eurent jamais celles qui peignaient la tendresse & la jalousie. Le Marquis arriva comme on levait la toile : ses deux amis ne parurent qu'au second Acte. En les attendant, il donna toute son attention à la Musique, aux Paroles & aux Danses. Quelle fut sa surprise, lorsque parmi les jeunes Figurantes, il aperçut l'objet de son nouvel attachement, plus belle, plus attrayante qu'on ne

---

(\*) Deux Pantomimes fameux de l'ancienne Rome.

l'aurait se la représenter ! Son cœur palpita de plaisir, l'espoir commença de s'y glisser, & les brûlans desirs avec lui : tout était disparu pour le Marquis, il ne voyait plus que sa jeune amante ; ses grâces, sa danse qui les déploie, achèvent de porter dans ses sens l'ivresse & l'amour. Ses deux amis vinrent l'arracher à son enthousiasme, mais ils ne purent avoir son attention ; le Ballet même ne l'intéressa que faiblement, le Marquis ne pouvait concevoir que le Héros eût des yeux pour un autre que la séduisante Tenevêht ; tout ce qui n'est pas elle lui paraît insipide. Enfin la Pièce s'achève : le Marquis distrait, rêveur, brûlant d'être seul, se montra de mauvaise-humeur ; ses amis le crurent retombé dans quelque accès de bile noire, & jugèrent devoir se rendre à la prière qu'il leur fit de le laisser.

Dès que le Marquis se vit libre, il vole à la salle du Chauffoir ; il y trouve son amante prête à sortir. Il l'aborde de cet air modeste qui craint de trop ôser. Elle rougit en le voyant, mais le rire du plaisir anima ses traits. Le Marquis lui offre sa main, & ils sortent ensemble. Les premiers momens se passèrent dans le silence : le jeune de T... nageait dans la volupté, lorsque l'aimable fille appuya son bras sur le sien. Et tout-à-coup sortant comme d'une rêverie profonde : — Je vous adore, mademoiselle, lui dit-il : consentez à recevoir l'hommage du cœur le plus tendre, le

plus constant, qui soupire après le bonheur d'aimer & de l'être, sans l'avoir pu trouver encore aussi pur qu'il le desire. — Ah!... répond la jeune-personne, si vous n'étiez pas... — Que suis-je donc qui puisse vous déplaire? — Votre rang, votre nom, mon état... — Votre beauté, mon amour vous élèvent au-dessus de tout cela: consentez à m'aimer, & je suis trop heureux. — Y consentir! dites-vous? jamais: c'est malgré moi, bien malgré moi, que je ne m'occupe plus que de vous. — Et moi, je cherche sans cesse à me retracer votre charmante image. — Et moi, je voudrais éloigner la vôtre, vous oublier, ne vous avoir jamais vu... — Et mon respect, ma tendresse ne feront pas changer cette prévention cruelle? — Au plaisir que je trouve à vous entendre, je le crains bien. Mais de-quoi vous serviront mes dispositions? Ma mère & mon ayeule me chérissent; elles me destinent au fils du meilleur de leurs amis, qui, comme moi, cultive l'art de la Danse: une fortune capable de nous satisfaire, nous est réservée par nos parens... Mais j'ai perdu mon heureuse indifférence? — J'ai cru voir le bonheur me sourire; j'ai cru trouver dans vos beaux yeux les signes de la félicité: je le vois, il faut y renoncer; je n'étais pas fait pour elle, épousez mon rival. — Jamais. — Quoi! ne me dites-vous pas... — Lorsque j'étais indifférent, je l'aurais épousé: je ne le suis plus, il n'a rien à prétendre de moi.

Ils arrivèrent comme elle achevait ces paroles. Le Marquis fut reçu comme la première fois. Je taïrai ce qui suivit cette visite. Il suffira de dire que les parens de la jeune Tenevcht volurent accomplir le mariage projeté : leur fille ne temoignait aucune répugnance ; accoutumée à les respecter, elle ne l'eût pas ôsé : mais la veille de la cérémonie, elle disparut de leur maison. Le Marquis leur rendit une visite le soir, & les trouva dans la plus grande inquiétude. A son retour chés ses parens, on lui remit un Billet : le Marquis l'ouvre, & voit avec surprise qu'il est de l'aimable Tenevcht. Il ne contenait que la simple indication du lieu où elle l'attendait. Il y vole, & la trouve noyée de larmes. Elle lui dit qu'elle se jète entre ses bras ; que lui-seul peut la sauver ; mais qu'il faut quitter la France, où le Duc d'\*\*\*, qui protège sa famille & qui veut le mariage proposé, ne manquerait pas de la découvrir : elle ajouta que cet homme était d'un caractère atroce, & qu'il se vengerait d'une manière digne de la noirceur de son âme. Le Marquis était aisé, & n'hésita pas un moment ; il va trouver le Comte de Q., toujours prêt à servir ses amis dans ces sortes d'aventures ; il lui confie son embarras & son intrigue commençante. Le zélé de Q. est d'avis de passer à Londres sur-le-champ, & promet de donner à la jeune maitresse de son ami, un agréable compagne, pour l'aguerir & la desennuyer. Em-



porté par sa passion, que les larmes de son Amante viennent de faire monter à son comble, le Marquis le laisse maître de tout disposer. Deux heures après le Comte de Q<sup>...</sup> revient, annonce que tout est prêt, & qu'il faut partir la nuit même; ajoutant que le Marquis instruirait de son voyage le Comte & la Comtesse lorsqu'il ferait à Douvres. L'avis cavalier de monsieur de Q<sup>...</sup> fut suivi, si ce n'est que monsieur de T<sup>...</sup> enmena avec eux Desforets, son émule, fils de l'Intendant de son père. Il se trouva deux chaises devant l'hôtel-garni où la jolie Teneveht s'était réfugiée; dans l'une était la F<sup>...</sup>, maîtresse du Comte de Q<sup>...</sup>, qui faisait cette course comme une partie de plaisir; l'autre était pour la fugitive & son Amant. L'on part. Rien n'arriva dans le voyage qui soit digne de remarque.

Les deux couples sont à Londres. Le Marquis toujours modéré dans sa dépense vivait avec l'aimable Teneveht comme un mari raisonnable; l'excès était dans sa passion, mais non dans une profusion mal-entendue. De Q<sup>...</sup> au contraire, trahissait la F<sup>...</sup>, voyait toutes les femmes qui lui plaisaient, & prodiguait son argent: cette conduite lui attira quelques desagrémens assez communs, que je ne rapporterai pas; ces digressions m'éloigneraient trop de mon sujet. Un jour le Marquis étant allé pour satisfaire à une dette d'honneur que le Comte de Q<sup>...</sup> avait contractée chés le Duc de N<sup>...</sup>, ce Seigneur le reçut avec beau-

coup d'égards, & le retint à souper. Au milieu du repas, un domestique vint parler à l'oreille de Mylord-Duc. Lorsqu'il se fut retiré, monsieur de N<sup>r</sup> dit au Marquis (qui se faisait appeler à Londres le *Chevalier d'Ar-fleur*) — Monsieur le Chevalier, vous allez voir deux étranges personnages; ne découvrez pas votre patrie devant eux, ce sera m'obliger. Comme il achevait ces mots, les deux frères parurent. Leur air féroce & des manières dures, annonçaient plutôt des Sauvages que des Anglais. Le Marquis ne put se défendre, à leur aspect, d'un mouvement d'horreur. Le Duc de N<sup>r</sup> les engage à se mettre à table: le vin, qui ne leur fut pas épargné, dérida les deux farouches Bretons; ils plaisantèrent grossièrement. Mylord de N<sup>r</sup> profita de ce qu'il nommait leur belle humeur, pour leur parler d'un Prisonnier français, qu'une blessure à la tête avait privé de la mémoire, & leur demander la grâce de cet infortuné, qu'ils traitaient cruellement(\*). — Les remèdes violens que nous avons employés n'ont pu rappeler sa raison, répondit l'un d'eux; il n'a pas su nous dire encore ce qu'il

---

(\*) On fait la conduite généreuse & magnanime qu'ont tenue messieurs les Ducs de Norfolk, de Bethford, & d'autres Lords en grand nombre, envers les Prisonniers français dans la dernière guerre. Monsieur de Norfolk donna six mille guinées, pour les aider à vivre, & le Duc de Bethford trois mille: voilà de ces actions dont l'Antiquité n'offre d'exemple que dans Alexandre commençant & dans le vertueux Scipion.

est : mais que nous importe ? n'est-il pas franc ? çais ? n'a-t-il pas tué lord Jeffery notre frère ? Il ne saurait trop souffrir —. Le Duc de N. eut horreur de ce langage barbare ; mais il dissimula , dans le dessein de secourir un malheureux. Après quelques nouvelles rasades , il rémoigna l'envie qu'il aurait de voir le Prisonnier. Il fut pris au mot. — Dès cette nuit , mylord , répondit l'ainé des deux frères , nous retournons à H. ; il ne tient qu'à vous de nous accompagner : nous enmenons avec nous le plus habile Médecin des trois Royaumes , pour travailler à deux cures désespérées , le cœur de la Duchesse d'Al. , & l'esprit de son Prisonnier —. Effectivement ils avaient résolu d'employer les ressources de la médecine , non par humanité , mais afin de savoir sur quelle tête , vile ou noble , ils exerçaient leur vengeance : ce fut l'indigne motif que la Duchesse , mère des deux frères , avoua quelque temps après , en parlant au Marquis. Le Duc de N. accepta la proposition , & fit agréer que son convive les accompagnât. L'un des Lords le regarda : — Mais oui , s'écria-t-il , ce joli Docteur pourrait prescrire un excellent *réciépé* pour une de nos malades. On partit sur-le-champ. En arrivant chés la Duchesse d'Al. , ils trouvèrent cette Dame occupée à faire punir un jeune Nègre , qui avait commis une faute assez légère : ce petit misérable était attaché à deux poteaux , les bras étendus , & les jambes aussi éloignées qu'elles pouvaient

l'être; un cocher vigoureux, armés d'étrivières, dont les bouts étaient garnies de petites pointes de fer, déchargeait de toutes les forces des coups lentement comptés par sa maîtresse : on en était au centième, & le patient ne poussait plus que de longs & profonds soupirs. Mylord de N., indigné, rougit en regardant le Marquis, fâché sans doute qu'il fût témoin de cette scène: il prit le cocher par le bras, & le poussa rudement loin de sa victime: ensuite s'avancant d'un air ouvert auprès de la Duchesse, il la pria de faire détacher ce malheureux, & d'ordonner qu'on lui donnât quelque secours. — Il devait avoir deux-cens coups, répondit la Duchesse en fouriant; mais puisque vous le voulez, mon cher parent, je remets le reste—. Elle appela son cocher, & lui donna tout-bas ses ordres. Monsieur de N. présenta le Marquis comme un étranger de la première distinction: madame d'Al. lui fit un accueil extrêmement flatteur, & dont il était loin de pénétrer le motif. Le Duc de N., qui la vit si bien disposée, saisit ce moment pour demander, le Prisonnier. — Oh! vous êtes Français par le cœur, lui dit madame d'Al.! quelle idée de s'intéresser toujours pour tout ce qu'il y a de vil! — Le Duc insista; le Marquis joignit ses prières aux siennes, & l'on amena devant eux un homme, ou plutôt un squelette décharné, couvert d'habits mal-propres, qui paraissait plongé dans une rêverie profonde.



Monsieur de N<sup>o</sup> alla le prendre par la main : l'infortuné leva les yeux sur lui d'un air de douceur qui toucha vivement le Duc : monsieur de T<sup>o</sup> s'étant approché, parla français au Prisonnier, qui ne put l'entendre sans verser des larmes : mais à toutes les questions que le Marquis lui faisait, il ne répondit que par des sanglots. Le sensible jeune-homme ne put retenir ses pleurs, & demanda à se charger de ce pauvre homme. — Eh ! qu'en ferez-vous, lui dit la Duchesse d'un ton radouci ? gardez vos bienfaits pour des malheureux capables de les sentir. — Et sur-le-champ elle ordonna qu'on ramenât le Prisonnier à sa loge. Le Duc de N<sup>o</sup> & le Marquis ne le virent s'éloigner qu'à regret : mais remarquant sur le visage d'un vieillard qui lui servait de geolier, un air de commisération & d'honnêteté, ils résolurent de le sonder. Le lendemain, comme ils quittaient H<sup>o</sup>, ils entendirent dans une arrière-cour des cris douloureux : monsieur de N<sup>o</sup> demanda ce que c'était. — C'est, répondit lord Fulk (l'aîné des deux frères) le jeune Nègre qui achève de payer sa dette à ma mère. — Mais, reprit le Duc, elle lui avait fait grâce ? — Grâce ! ni la Duchesse ni nous n'en faisons jamais aux gens de cette espèce. Pauvre N<sup>o</sup> ! elle a remis, & non pardonné : mylady d'Al<sup>o</sup> est vraie ; vous ne l'avez pas entendue. — Le Duc de N<sup>o</sup> se hâta de sortir. — Oh les malheureux, s'écriait-il, plus à plaindre mille fois que ceux qu'ils oppriment !

Je vais abréger ce récit. Le jeune de T<sup>m</sup>, que le Prisonnier intéressait vivement, fit quelques jours après le voyage d'H<sup>m</sup> avec le Comte de Q<sup>m</sup> : il pria la Duchesse de lui permettre de visiter le Français. Cette femme dont les mœurs étaient absolument débordées, lui montra des desseins sur son cœur, & lui fit entendre à quel prix elle accorderait sa demande. Par le conseil de son compagnon de voyage, le Marquis dissimula, résolu de la tromper. Mais ils ne savaient pas tous deux à quelle femme ils osaient se jouer. Elle fut approfondir les dispositions de celui qui l'intéressait, connaître l'état de leurs affaires, & jusqu'au motif de leur voyage à Londres, l'intrigue du Marquis, &c. La jeune Teneveht fut sa victime. Le lendemain de cette visite, au retour d'une promenade que le Marquis & le Comte de Q<sup>m</sup> avaient faite du côté de Chelsea, ils apprirent de la F<sup>m</sup> qu'elles étaient sorties pour aller ensemble à Saintjames-parc, & qu'en revenant elles avaient été attaquées par des hommes qui, après avoir ouvert leurs chaises, avaient refermé celle de sa compagne, en ordonnant aux porteurs de retourner sur leurs pas; que pour elle, ils lui avaient enjoint, fort grossièrement, de continuer sa route. La F<sup>m</sup> paraissait encore toute tremblante en faisant ce récit : mais que l'on juge de la douleur & des regrets du Marquis par sa sensibilité; ils allèrent jusqu'au délire; il se reprochait la perte d'une fille aimable, à la-

quelle sa connaissance avait fait manquer un établissement avantageux, & causé une suite d'imprudences & de malheurs : ces réflexions aigrirent sa peine, & prirent sur sa santé, comme sur sa raison : sans Desforets il eût attenté sur lui-même (ce jeune homme rendait compte de tout à monsieur de T<sup>m</sup>, dont il recevait les ordres). Lorsque son état fut supportable, le Comte de Q<sup>m</sup> lui suggéra le dessein de se venger de la Duchesse, sur laquelle tombaient les soupçons de l'enlèvement de la jeune Française. Le Marquis voulut auparavant consulter le Duc de N<sup>m</sup> sur les moyens de tirer le Prisonnier des mains de cette méchante femme. L'illustre homme de bien s'y porta de tout son pouvoir : ils cherchèrent à voir le vieillard Andrew, gardien du Prisonnier ; qui leur avait paru honnête & sensible ; mais ils apprirent que cet ancien domestique, dont les d'Al<sup>m</sup> se défiaient, était gardé lui-même sans qu'il le fût, & que toutes ses démarches étaient prescrites & ses pas comptés. Ce fut alors que, dédaignant une vengeance inutile, excité par la générosité de son caractère, se cachant de monsieur de Q<sup>m</sup>, & dissimulant avec le Duc de N<sup>m</sup> lui-même, le Marquis résolut d'aller trouver la Duchesse d'Al<sup>m</sup>, de feindre de répondre à sa passion, & d'en demander le prix. Les détours de cette femme lui firent connaître bientôt qu'il n'en obtiendrait jamais la satisfaction qu'il desirait ; il fut obligé

des'en tenir au serment qu'elle lui fit, de n'avoir causé aucun mal à la jeune Teneveht, & de l'assurance qu'elle n'était pas en son pouvoir ; à l'égard du Prisonnier, il exigea d'elle une promesse qu'il ne serait plus tourmenté ; qu'on le laisserait seul, sous la conduite du vieillard Andrew, & qu'on lui permettrait de recevoir les consolations de l'Aumônier (*la Duchesse était catholique, ainsi que toute la maison de N<sup>o</sup> dont elle sortait*). Ces conditions furent acceptées ; mais le Marquis ne se fiait pas tellement à la Duchesse, qu'il ne prît d'ailleurs des précautions. Par le moyen du Duc de N<sup>o</sup>, il fit mettre sous la protection du Gouvernement & la jeune Française, si elle se retrouvait, & le Prisonnier inconnu, & le vieux Andrew lui-même. Ce secours arrivait à-propos pour le Prisonnier ; car les ordres de s'en défaire étaient donnés ; la sainte passion du Marquis fit suspendre le coup ; & l'on verra dans la suite, comment le Vieillard Andrew fut heureusement en profiter pour tromper la barbarie des d'Al... Cependant le jeune de T<sup>o</sup> témoin de leur conduite secrète, sentit naître dans son cœur le dégoût du vice, que ses hôtes lui montraient dans toute sa laideur. De Q<sup>o</sup> lui-même, qui vint le trouver au château d'H<sup>o</sup>, ne put leur dissimuler qu'il était révolté de l'assaisonnement qu'ils donnaient à leurs plaisirs : il entreprit de les initier dans l'art de farder le vice, art si perfectionné dans la Capitale de la



France; la F<sup>...</sup> voulut aussi se mêler de les former : mais tout le fruit qu'ils tirèrent de leurs leçons , c'est qu'un soir la jolie Institutrice fut insultée par lord Jaspard le plus jeune des deux frères : ce qui les brouilla avec de Q<sup>...</sup>, qui sortit d'H<sup>...</sup> à l'heure même ainsi que sa maîtresse. Le Marquis les suivit le lendemain , après avoir fait entendre à la Duchesse qu'il ne pouvait avec décence abandonner son ami. Dans la vérité , ne voyant plus aucun moyen de délivrer sa jeune Amante , & de servir le Prisonnier , parce que la vieille Duchesse était impénétrable au sujet de la première , il fut charmé d'avoir occasion de s'éloigner de cette Furie. Mais avant de quitter l'Angleterre , il laissa tout l'argent dont il put se priver entre les mains du Duc de N<sup>...</sup>, pour le faire remettre secrètement au vieillard Andrew. Ce Seigneur embrassa avec zèle l'occasion de servir les malheureux ; & cette somme fut effectivement d'un grand secours au Prisonnier.

Enfin le Marquis revint en France , accablé de la perte d'une jeune-personne qu'il adorait , haïssant le vice , se détestant lui-même. Il rompit presque entièrement avec le Comte de Q<sup>...</sup>, après une Lettre du Duc de N<sup>...</sup>, qui lui fit soupçonner qu'un diamant que la F<sup>...</sup> tenait de mylady d'Al<sup>...</sup>, pouvait bien être le prix d'une trahison. Cette Lettre contenait d'autres détails , tels que la surprise de la Duchesse , en recevant la nouvelle de son

départ; Que les d'Al... croyaient leur Prisonnier mort, mais qu'il savait du bon-homme Andrew qu'il était vivant; & que les soins du Docteur Townshend dont on déguisait les succès aux d'Al..., n'avaient pas été sans effet pour le rétablissement de sa mémoire; que la dernière fois que le Vieillard avait vu l'infortuné Captif, il prononçait un nom qui commençait par Tév..., & répétait ces mots français: *Puisse ma fille le reconnaître!* Une idée vint alors au Marquis, que ce pouvait être le père de sa jeune maîtresse, cru mort à Londres prisonnier de guerre. Mais la vérité doit un jour se découvrir. Passons à des événemens plus heureux.

Monsieur de T... ne tarda pas à s'apercevoir que son fils avait changé de conduite, depuis son retour de Londres: il en avertit la Comtesse; & tous deux résolurent de profiter de la crise douloureuse qu'occasionnait le malheur d'un objet adoré, pour essayer le pouvoir de la beauté d'Hélène. En conséquence, le Comte, qui n'avait chés lui que des personnes dont il était sûr, donna ses ordres pour éloigner du Marquis toutes ses connaissances, en même-temps qu'il employait d'autres ressorts pour le retenir à la maison. Les moyens dont il se servit, furent un accueil obligeant, des entretiens affectueux, des questions sur l'Angleterre, faites comme s'il eût approuvé ce voyage; les agrémens d'une société gaie & bien choisie. O Jeunesgens, lorsqu'un père sage, une tendre mère

emploieront cette digne & louable conduite, n'y foyez pas insensibles !.... Mais auparavant d'en suivre les effets, je reprends l'histoire du Marquis.

Le troisième jour de son arrivée, il se trouva seul : par l'ordre du Comte, Justine passa dans son appartement, pour s'informer de sa santé de la part d'Hélène. Le Marquis rougit de se voir prévenu : il répondit, qu'il aurait l'honneur d'aller saluer mademoiselle de T... — Elle est chez Madame, lui dit Justine en sortant—. Aussitôt le Marquis s'y rendit, pour leur faire ses excuses. C'était-là qu'il devait trouver ce que l'univers entier ne lui pouvait offrir. En voyant sa belle Cousine, dont il était éloigné depuis plusieurs années, il ne put dissimuler sa surprise ; on le vit tressaillir. Mademoiselle de T..., dans un négligé leste qui dessinait parfaitement sa taille, ne pouvait qu'exciter l'admiration & les desirs : ajoutez que l'émotion d'une gorge à-peine marquée, laissait voir la vive impression que la présence de son Cousin faisait sur son jeune cœur, sur ce cœur sensible autant qu'il était innocent & pur. Les yeux du Marquis se fixent avidement sur elle ; il oublie ce qu'il doit dire. Hélène, aussi troublée que lui, se lève, fait quelques pas, & s'arrête en rougissant. Aucun de ses mouvements n'échappe au jeune-homme ; il est ébloui : la Beauté même est moins touchante qu'Hélène ; c'est ainsi qu'eussent marché les

Grâces ; comme Hélène, elles auraient ce cou dégagé semblable à celui des colombes ; cet air modeste & content ; ce regard timide & doux... Le Marquis s'efforce pourtant de se remettre, & balbutie d'un air troublé un compliment fort court à sa mère, ne dit à sa Cousine que quelques mots polis, mais vides de sens, & s'en-va.

La jeune & naïve Hélène ne comprit rien à l'embarras du Marquis : mais la Comtesse en fut frappée ; il s'était troublé ; sa rougeur l'avait trahi ; ses regards avaient exprimé l'admiration. O Dieu ! pensait-elle, si son cœur est touché pour mon aimable fille, daignez le rendre digne d'elle !

*Fin de la première Partie.*

